







BIBLIOTHÈQUE MORALE

DE

LA JEUNESSE

PUBLIÉE

AVEC APPROBATION

CB. 1122/50

TA. 138243







Blanche avait treize ans et Louis n'avait pas  
encore achevé sa quatorzième année.

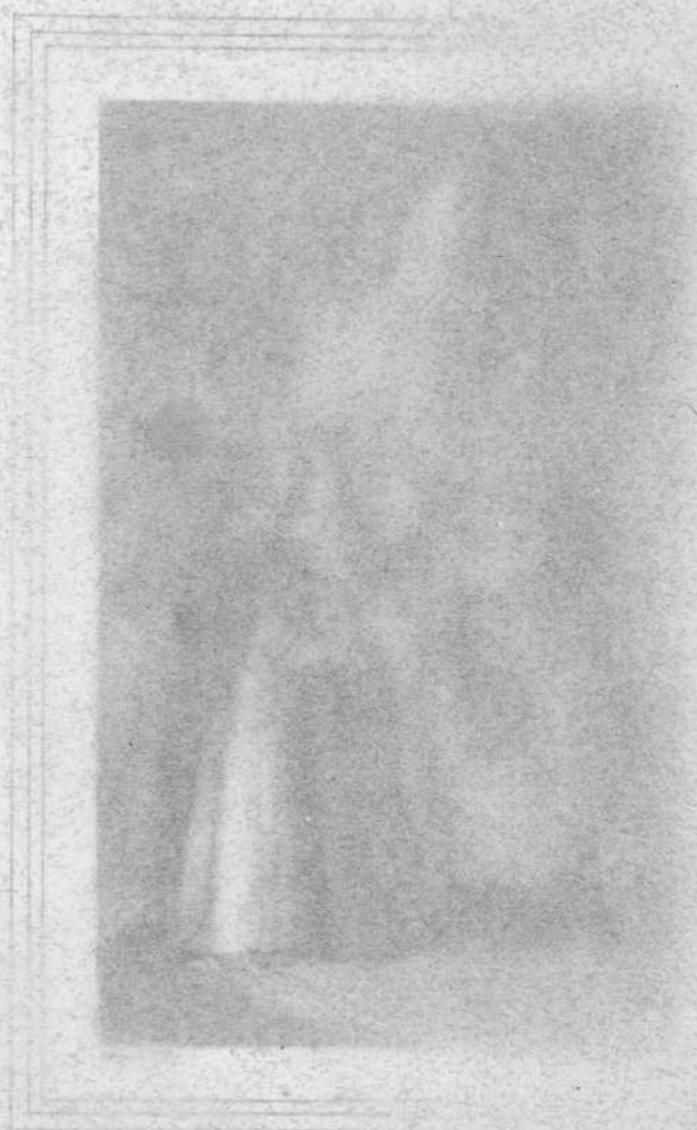
BLANCHE  
DE CASTILLE

M<sup>re</sup> C.-B. BARBE



ROUEN  
MÉHARD ET C<sup>o</sup>. LIBRAIRES-ÉDITEURS

1866



THE TEMPLE OF VENUS AT POMPEII  
FROM A DRAWING BY MESSRS. H. & J. B. COOPER

BLANCHE  
DE CASTILLE

PAR

M<sup>me</sup> C.-B. BARBÉ



ROUEN  
MÉGARD ET Ce, LIBRAIRES-ÉDITEURS

1866

BLANCHE  
DE CASTILLE

Propriété des Éditeurs.

Mégarellus



Les Ouvrages composant la **Bibliothèque morale de la Jeunesse** ont été revus et **ADMIS** par un Comité d'Éclésiastiques nommé par SON ÉMINENCE MONSEIGNEUR LE CARDINAL-ARCHEVÊQUE DE ROUEN.

L'Ouvrage ayant pour titre : **Blanche de Castille**, a été lu et admis.

Le Président du Comité,

*Licard*  
Archip. de la Métrop.

## AVIS DES ÉDITEURS.

---

Les Éditeurs de la **Bibliothèque morale de la Jeunesse** ont pris tout à fait au sérieux le titre qu'ils ont choisi pour le donner à cette collection de bons livres. Ils regardent comme une obligation rigoureuse de ne rien négliger pour le justifier dans toute sa signification et toute son étendue.

Aucun livre ne sortira de leurs presses, pour entrer dans cette collection, qu'il n'ait été au préalable lu et examiné attentivement, non-seulement par les Éditeurs, mais encore par les personnes les plus compétentes et les plus éclairées. Pour cet examen, ils auront recours particulièrement à des Ecclésiastiques. C'est à eux, avant tout, qu'est confié le salut de l'Enfance, et, plus que qui que ce soit, ils sont capables de découvrir ce qui, le moins du monde, pourrait offrir quelque danger dans les publications destinées spécialement à la Jeunesse chrétienne.

Aussi tous les Ouvrages composant la **Bibliothèque morale de la Jeunesse** sont-ils revus et approuvés par un Comité d'Ecclésiastiques nommé à cet effet par SON ÉMINENCE MONSIEUR LE CARDINAL - ARCHEVÊQUE DE ROUEN. C'est assez dire que les écoles et les familles chrétiennes trouveront dans notre collection toutes les garanties désirables et que nous ferons tout pour justifier et accroître la confiance dont elle est déjà l'objet.

---

## INTRODUCTION.

Le XII<sup>e</sup> siècle touchait à son terme ; ce siècle, l'un des plus féconds du moyen âge , peut être qualifié du nom de *grand* : il avait vu l'affranchissement des communes, la conquête des chartes publiques, la renaissance des lettres et des arts, la lutte de la féodalité contre la monarchie, les croisades ; il avait entendu les voix de saint Bernard et de Suger, le Père de la patrie ; et les générations avaient palpité aux exploits de Philippe-Auguste, de Richard Cœur de lion , de Saladin et de Barberousse, ces rivaux de gloire.

A la dernière heure du grand siècle, les voix puissantes du saint et du grave ministre s'étaient depuis

longtemps évanouies; Barberousse et Saladin dormaient dans la poussière du tombeau; Philippe-Auguste, isolé dans l'immense palais du Louvre qu'il achevait, l'âme navrée d'angoisses au faite des grandeurs, donnait au monde la triste preuve « que la gloire est une faible égide contre les chagrins intimes mêlés aux remords, et qu'ils arrivent droit au cœur à travers le manteau royal ou la cotte d'armes du héros; » Richard Cœur de lion, qui avait guerroyé toute sa vie, guerroyait encore, guerroyait toujours et assiégeait le château de Chalus, en Limousin, où le vicomte Guiomar avait caché un trésor.

Un événement de haute importance allait marquer cette dernière heure du XII<sup>e</sup> siècle, et préparer des événements de plus haute importance encore; le 6 avril, Richard, toujours devant Chalus, fut frappé d'un coup d'arbalète; il expira quelques jours après dans les bras d'Aliénor d'Aquitaine, qui lui avait arraché un testament en faveur de son plus cher fils, Lackland, et au préjudice d'Arthur de Bretagne, héritier direct, par son père, Geoffroy Plantagenet, du duché de Normandie et du royaume d'Angleterre.

Lackland, autrement dit Jean sans Terre, le plus jeune des fils de Henri Plantagenet et de la trop célèbre Aliénor, était détesté des Anglais et des Normands; mais Normands et Anglais se soumirent, craignant la vengeance du prince le plus infâme peut-être qui ait porté une couronne, et espérant tout de la Providence et de l'avenir.

Tandis que Jean sans Terre se faisait ceindre à Rouen du glaive ducal et prenait à Londres le sceptre royal, Constance, mère d'Arthur, en appelait à Philippe-Auguste, le suzerain, contre l'usurpateur. Philippe-Auguste prit l'orphelin sous sa *garde noble* et entra en campagne; mais le grand roi, tout en combattant pour Arthur, entendait bien ne combattre que dans les intérêts de la couronne de France. L'objet de sa plus ardente convoitise, c'était de régner, au nom du prince adolescent, sur le vaste héritage des Plantagenets. D'abord, Philippe trouva de nombreux partisans; puis on pénétra ses véritables intentions, et les seigneurs se rangèrent en foule du côté de Jean sans Terre : s'ils détestaient l'homme, ils se souvenaient de la gloire de ses aïeux.

Le roi de France s'obstinait encore dans ses folles prétentions, tout en comprenant qu'il serait plus sage d'y renoncer pour un temps, quand le cardinal de Capoue, que le pape avait envoyé vers les deux monarques pour tâcher d'éteindre les funestes dissensions sans cesse renaissantes entre la France et l'Angleterre, fit entendre des paroles auxquelles sourit le grand roi. Il proposait, au nom du roi Jean sans Terre et d'Aliénor d'Aquitaine, une union pour l'héritier du trône, union gage d'une paix durable, et qui devait rendre d'ailleurs plusieurs fiefs à la couronne. Il s'agissait d'une des deux petites-filles, non encore mariées, de la vieille Aliénor, d'une des deux « perles » de Castille. Le roi d'Angleterre s'obligeait, outre une pension de 3,000 marcs d'argent (environ 150,000 fr.), à investir sa nièce des baronnies d'Issoudun, de Graçay, de Châteauroux, etc.

Sur de telles assurances, Philippe-Auguste consentit à une entrevue avec Jean sans Terre. Cette entrevue eut lieu sur les bords de la Seine, limite des deux royaumes, et, selon l'usage antique des rois de France, sous l'appui respectif des deux camps et avec tout

l'appareil de la guerre. Philippe-Auguste ne quitta point son cheval de bataille, Jean resta dans la barque qui l'avait amené; et ce fut ainsi qu'ils conférèrent en présence des hauts barons et des plus nobles hommes des deux royaumes. Les bases d'un traité solide et durable furent posées. Philippe s'engagea à reconnaître Jean pour roi d'Angleterre, et Jean, entre maintes et maintes promesses, jura de maintenir Arthur dans son duché de Bretagne. On régla tout ce qui regardait le mariage de Louis de France et de l'une des infantes de Castille, et l'on fixa à la Saint-Jean suivante la célébration des épousailles.

Sur ce, les deux monarques se séparèrent joyeusement, Lackland saluant son suzerain du nom de *cher cousin*, et Philippe-Auguste souhaitant « heureuse vie et longue » à *son bon et fidèle Jean*.

---



# BLANCHE DE CASTILLE.



## I.

Don Alphonse IX Sanchez, dit *le Noble et le Bon*, l'un des plus grands monarques dont s'honore l'Espagne, était alors le chef de cette maison de Castille qui, descendant des comtes de Bigorre, remontait en ligne directe jusqu'à Clovis, le premier roi chrétien, et qui comptait tant de têtes couronnées. Le diadème a un majestueux éclat, sans doute ; mais c'était par la vertu, la passion du bien, le dévouement à l'humanité et l'amour pour la justice, que brillait surtout cette illustre maison.

La reine de Castille, Éléonore d'Angleterre, fille d'Aliénor d'Aquitaine et sœur des rois Richard et Jean, ne le cédait

à son époux ni en noblesse de cœur ni en bonté, et, mère chrétienne avant tout, elle oubliait l'éclat des grandeurs, la majesté du trône, pour se dévouer entièrement à l'éducation des enfants que la Providence lui avait donnés. Dieu bénissait ses efforts ; ses trois filles marchaient à l'envi sur ses traces et promettaient d'être à leur tour de pieuses princesses, de nobles femmes et de dignes mères. L'aînée, dona Bérengère, avait déjà épousé Alphonse, roi de Léon ; les deux plus jeunes, Urraca et Blanche, non encore mariées, faisaient l'ornement de Tolède et de Burgos.

C'était l'une de ces deux jeunes princesses, l'une de ces perles de Castille, comme la vieille Aliénor se plaisait à nommer ses petites-filles, que la reine douairière d'Angleterre avait promise à la France.

Cependant, aussitôt après l'entrevue des deux rois sur les bords de la Seine, Aliénor, oubliant et ses cheveux blancs, et sa faiblesse, et la rigueur de la saison, sortit de sa cellule de Fontevrault ; on la vit, ombre vivante de la célèbre héritière d'Aquitaine, traverser, à l'âge de près de quatre-vingts ans, le noble duché porté par elle à Henri Plantagenet, franchir les Pyrénées et paraître soudain en Castille. Son arrivée à la cour de Burgos combla de joie sa noble fille et les jeunes princesses ; le roi s'alarma dans son cœur : quel grave événement se préparait, puisque ce n'était qu'avec grand-peine que la vieille reine s'était arrachée à sa solitude pour bénir le lit de mort de Richard et faire monter sur le trône son fils chéri ?

Aliénor fit part du brillant avenir qu'elle avait préparé pour l'une de ses petites-filles. « Elle sera reine de France,

répétait-elle en pleurant et souriant tour à tour, reine de ce pays que j'ai tant aimé, de ce royaume, le premier et le plus beau, après le royaume du ciel; reine de ce peuple qui l'emporte sur tous les peuples en noblesse, en bravoure et en vaillance; elle s'assiera sur ce trône où, jeune fille, je me suis assise, et sera l'heureux gage de la réconciliation, de la paix et de l'union entre les deux pays, mes deux patries sur la terre.... » Alphonse remerciait Dieu, pendant que l'aïeule parlait; il n'eût osé rêver pour l'une des jeunes princesses si brillante destinée. Éléonore pleurait: il lui faudrait perdre l'un de ces anges qui faisaient son bonheur et sa joie.

Quant aux jeunes filles, on leur laissa ignorer encore que l'heure de la séparation allait bientôt sonner, et que l'une des deux quitterait à jamais le toit paternel, son pays, sa sœur et sa mère; mais les royaux époux insistèrent plus fréquemment auprès d'elles sur les devoirs des princes envers les peuples, qui sont comme une grande famille que la Providence leur a confiée ici-bas, et dont elle leur demandera compte un jour, obligations rigoureuses de bon exemple, de parfaite justice, d'active et tendre sollicitude, d'entier dévouement. Ce langage n'étonna point les deux sœurs; elles étaient habituées à l'entendre: la loi salique n'était point reconnue dans les Espagnes; les femmes, les princesses partageaient donc l'éducation des hommes, comme appartenant au même avenir, et on les élevait pour régner. Urraca et Blanche, sagement dirigées par leur père et leur mère, avaient ainsi conçu dès l'adolescence un profond amour de la justice, une sainte haine pour la servitude,

une vive sympathie pour l'humanité souffrante, la prudence dans le conseil, le courage et même la vaillance dans le péril, une fierté pleine de noblesse et de grandeur. Les aimables enfants se distinguaient encore par une douce et solide piété, une aimable simplicité, une douceur charmante et des connaissances aussi variées qu'étendues. Elles cultivaient les arts, et particulièrement la musique, écrivaient et parlaient avec facilité l'espagnol, le français, l'anglais et le latin.

Dès les premiers jours du printemps, une brillante ambassade française, conduite par le connétable Matthieu de Montmorency, se présenta en Castille. La cour de France faisait solennellement demander la main de l'une des infantes pour l'héritier du trône. « Qu'il soit fait selon le désir de votre illustre maître, répondit Alphonse; la Castille s'honore d'une alliance avec la France. Vous verrez les deux princesses et déciderez vous-mêmes laquelle sera votre reine. »

Pendant quelque temps, les fêtes se succédèrent sans interruption, pour ainsi dire, à Tolède et à Burgos; mais plus Montmorency et sa suite voyaient les filles d'Alphonse IX, soit dans l'ancien palais des Maures, soit dans la magnifique cathédrale, moins ils pouvaient se prononcer entre les deux infantes, également belles, sages, spirituelles. « Les préférons toutes deux, » disaient-ils naïvement, quand Aliénor les pressait de déclarer leur choix.

Les jours passaient cependant, et arrivaient du Louvre messages sur messages. Le grand roi et le prince Louis demandaient avec anxiété, l'un le nom de sa fiancée,

l'autre le nom de sa fille; le peuple, celui de sa future souveraine. Il fallait prendre un parti. Montmorency supplia Aliénor de nommer elle-même la reine de France. Alors, « la Providence du royaume des lis se révèle en entier, et, étrange contraste! Blanche de Castille, l'honneur du trône, l'amour de son époux, l'orgueil du siècle, est donnée à la couronne de France par la reine la plus fatale à la monarchie. »

« C'est vrai, répondit la répudiée Aliénor, à ce mot répété pour la centième fois peut-être par le connétable : « Les « préfère toutes deux, » c'est vrai, les deux perles de Castille sont pareilles en dévotion, modestie, esprit, savoir et beauté; mais Blanche a un nom qui semblera plus doux à l'oreille française.... Que Blanche soit votre reine.... »

Ainsi, Aliénor d'Aquitaine, Matthieu de Montmorency, la France s'étaient arrêtés dans leur choix à une puérité : le nom.... Les plus grands événements tiennent souvent aux plus petites choses. Le hasard! diront bien des bouches. La Providence! nous écrierons-nous : oui, c'est la Providence qui règle tout ici-bas! Si Dieu veille sur nous avec tant de sollicitude, qu'un cheveu même ne tombe point de notre tête qu'il ne l'ait voulu ou permis, ne tient-il point aussi entre ses mains puissantes le destin des empires et l'avenir, la gloire, le bonheur des nations?

Le jour même, les chevaliers français vinrent se prosterner au pied du trône de Castille et demandèrent solennellement, au nom du prince Louis, au nom du grand roi, au nom de la France, la main de la jeune princesse. « Je vous donne ma fille, dit Alphonse avec une profonde émo-

tion ; que Dieu la bénisse, et qu'elle soit pour son époux ce que sa pieuse mère a été pour moi ; qu'elle soit pour votre peuple ce que mon illustre reine a été pour mon peuple ; qu'elle soit pour la France ce qu'Éléonore d'Angleterre a été pour la Castille !... » Ces vœux du tendre père montèrent vers le ciel, et nous savons si Dieu les bénit....

Ce fut Aliénor qui annonça à la jeune princesse qu'il lui fallait quitter sa patrie pour une autre patrie, son père pour un autre père, sa vie simple et modeste pour le premier trône du monde. Blanche se jeta en pleurs dans les bras de sa mère. Le brillant avenir qui lui était réservé ne compensait point à ses yeux tout le bonheur dont elle jouissait au milieu des siens. En vain Aliénor faisait-elle la plus magnifique peinture des splendeurs de la cour de France, parlait-elle de la noblesse et de la vaillance de l'illustre race qui régnait sur cette heureuse contrée, racontait-elle les gloires du nom français. Chaque parole, pour ainsi dire, faisait couler plus abondantes les larmes de la pauvre enfant. La reine de Castille calma d'un mot ces transports de douleur : « Dieu le veut, ma fille, » dit-elle de sa voix douce et grave. Et elle ajouta, quand la jeune princesse eut cessé ses sanglots : « C'est en France qu'il vous appelle à donner ce bon exemple que les grands selon le siècle doivent à ceux que la Providence a placés au-dessous de nous. Oubliez-vous donc, ma chère Blanche, que la vie est un devoir, et qu'il nous a confié à tous une mission à remplir ici-bas, qu'il nous ait fait naître d'ailleurs sur un trône ou dans la plus misérable hutte ? Je comprends vos larmes au moment de quitter ceux qui ont soigné votre enfance et

guidé votre jeunesse, votre père et votre mère, le pays qui vous a vue naître ; mais vous affliger outre mesure, ce serait offenser Dieu, qui règle toutes choses pour notre plus grand bien et pour sa gloire, et qui attend de nous, quoi qu'il ordonne, puisqu'il ordonne toujours en père miséricordieux et tendre, la patience, l'obéissance ou la résignation. »

Des fêtes plus magnifiques suivirent les fêtes déjà si splendides qui avaient marqué l'arrivée des ambassadeurs français en Castille ; c'étaient les fêtes du départ, les fêtes des adieux. La famille royale essayait d'y sourire, et le deuil était au cœur de tous ses membres. La reine se demandait avec anxiété si elle reverrait jamais encore ici-bas sa mère et sa fille ; le roi songeait aux étranges vicissitudes qui renversent parfois les plus brillantes destinées, et, tout en payant un juste tribut d'honneur et de respect au grand roi de France, il redisait avec effroi les noms d'Ingelburge de Danemark et d'Agnès de Méranie ; Blanche et Urraca, tout au chagrin de la séparation, n'étaient soutenues que par cette parole sainte, *Dieu le veut*, que la pieuse Éléonore répétait chaque soir en bénissant ses filles bien-aimées, ou quand elle les surprenait échangeant un regard de tristesse et de douleur.

Le deuil n'était point seulement au sein de la noble maison de Castille ; il régnait dans tous les cœurs. A la cour et dans le royaume, point un père, point une mère qui ne comprit les angoisses d'Alphonse le Bon et de sa digne compagne, et qui ne fit les vœux les plus ardents pour la future reine de France. Les Castillans tenaient à

insigne honneur de voir l'une de leurs princesses ceindre une couronne aussi brillante que la couronne des lis ; mais tous pleuraient leur Blanche, leur Blanche si douce, si pieuse, si bonne, et dont chacun racontait des merveilles, des merveilles de charité.... Ici, c'était une pauvre vieille de Tolède qui avait été secourue par un ange, une jeune fille inconnue, et elle avait pu découvrir que la jeune fille qui l'avait soignée avec tant de sollicitude et de dévouement n'était autre que l'infante ; là, une mère de famille lui devait le salut de tous les siens ; un vieux père, la grâce de son fils, condamné à une peine grave ; des orphelins trouvaient en elle une protectrice et une mère, et cette foule de mendiants qui assiégeaient chaque dimanche les abords de la cathédrale de Burgos ne tarissaient point en éloges et en bénédictions.

Déjà ces clameurs populaires retentissaient au delà des Pyrénées et parvenaient jusqu'au Louvre. En Espagne, c'était la tristesse qui les faisait naître ; en France, c'était la joie. Il y avait si longtemps qu'il n'y avait plus de reine en France ; et une reine selon le cœur de Dieu, c'est une mère pour tout un peuple !

Le moment du départ arriva.

Éléonore d'Angleterre se montra courageuse et forte en embrassant pour la dernière fois sa mère, en bénissant, pour la dernière fois aussi, hélas ! son enfant. « Ma Blanche bien-aimée, dit-elle au suprême adieu à la jeune fille, souviens-toi que plus nous sommes élevés sur cette terre, plus nous sommes obligés à une vie parfaite : tant de regards sont attachés sur nous ! Si nous faisons le bien, si nous

pratiquons la vertu, nous encourageons au bien et à la vertu ; si nous nous laissons aller au mal, nous semblons autoriser le mal.... Si tu honores et si tu aimes Dieu, tu le feras aimer et honorer.... Souviens-toi!... souviens-toi!... Quant à tes devoirs de princesse et de reine, consulte ton cœur ; ce sont des devoirs de mère.... »

La jeune fiancée fut conduite par son père jusque sur les marches de la Gascogne, au delà de Roncevaux.

Nouveaux déchirements de cœur pour la pauvre Blanche. Tant que son père avait été à ses côtés, tant qu'elle avait entendu sa voix et incliné son front, matin et soir, sous sa main bénissante, elle n'avait point senti ce vide affreux qui se fit soudain dans tout son être, quand Alphonse Sanchez la pressa dans ses bras pour la dernière fois.... Mais la jeune fille était déjà cette fervente chrétienne qui pouvait faire présager la pieuse mère et la grande reine, et son âme, un instant abattue par la douleur, se releva courageuse et forte au souvenir de ce mot consolateur tant de fois répété par Éléonore : Dieu le veut.

Blanche continua sa route, accompagnée de son aïeule, des nobles castillans attachés à son service et à sa garde, et des hauts barons français et anglais qui avaient suivi en Espagne la reine douairière d'Angleterre. Elle fut reçue à Bordeaux, ville de la France anglaise depuis le funeste mariage d'Aliénor avec Henri Plantagenet, par Élie de Malmort, archevêque de cette ville. De Bordeaux, elle fut conduite à Fontevrault, où Jean sans Terre l'attendait.

Là encore une scène touchante rappela à la jeune fille les douloureux et suprêmes adieux de Burgos et de Ron-

cevaux. L'aïeule remit solennellement l'infante aux mains du roi son fils, en rappelant que Blanche de Castille était le gage de la paix, de l'union qui devait désormais régner entre la France et l'Angleterre.

Aliénor ne quitta pas Fontevault. Elle avait donné sa petite-fille à la France : heureuse de ce legs d'expiation et d'amour, elle n'avait plus rien à faire dans ce monde, et elle voulait attendre, dans le lieu même de la sépulture des Plantagenets, l'instant où elle les rejoindrait à toujours. On dit qu'elle ne pensa plus sans attendrissement et consolation à l'action bénie qui achevait sa longue vie d'agitations et de troubles, et qui, aux yeux de la postérité, devait racheter bien des erreurs, effacer bien des égarements, purifier bien des scandales; l'ineffable don de Blanche compensait le duché d'Aquitaine!...

Aliénor mourut deux ans après, à Fontevault, dans les pieux exercices de la plus rigoureuse pénitence.

Blanche, conduite en Normandie par mer, attendit au château de Port-Mort, et auprès de son oncle, le temps fixé pour son mariage. Elle passa ce temps dans le recueillement et la retraite, priant beaucoup, travaillant des mains, faisant toutes sortes de bonnes œuvres et repassant dans son cœur toutes les instructions de sa pieuse mère. Heureuse la jeune fille qui fait des paroles de sa mère la règle de sa conduite : elle est sûre de ne s'écarter jamais du sentier du devoir et de la vertu.

Le 22 mai, les deux monarques, Philippe-Auguste et Jean sans Terre, se rencontrèrent de nouveau sur les bords de la Seine.

Cette seconde entrevue eut lieu avec le même appareil et dans les mêmes formes que la précédente, dans un lieu situé entre le château de Guleton, qui était à la France, et celui de Boutavant, à l'Angleterre.

Philippe et Jean, après s'être réciproquement promis bon accord et franche amitié, signèrent la paix à la manière de l'époque : ils apposèrent au traité leur « scel » royal, en jurant sur les saintes reliques d'en garder les clauses avec fidélité. Bon nombre de seigneurs français et anglais jurèrent et signèrent après eux, se portant tous garants du traité, c'est-à-dire s'engageant par serment à prendre les armes contre le traître ou félon qui enfreindrait les clauses jurées, ce traître fût-il leur propre seigneur et maître.

Le lendemain, les deux rois se réunirent au château de Guleton, pour signer les conventions du mariage de Louis et de Blanche, mariage dont la célébration resta fixée à la Saint-Jean.

Le château de Guleton a aujourd'hui disparu. Sur ses ruines s'élève un hameau, le Goulet, qui ne se doute probablement pas de sa haute gloire historique.

Le mariage fut célébré le 20 juin suivant, en présence d'un grand nombre de prélats et de chevaliers des trois nations. La France, sur laquelle rejaillissait l'interdit lancé par Innocent III contre Philippe-Auguste, à cause de son divorce avec Ingelburge de Danemark et de son union avec Agnès de Méranie, ne fut pas témoin de la cérémonie. Elle eut lieu à Port-Mort (Purmor ou Parmoy), près de Château-Gaillard, domaine du monarque anglais.

Louis de France n'avait pas achevé sa quatorzième

année. Il était beau, bien fait, plein de grâce, mais d'une constitution extrêmement faible. Son maintien, la manière dont il portait la tête et le feu de son regard disaient sa noblesse et son courage.

Blanche de Castille avait treize ans environ. Elle enchantait Français et Anglais par sa modestie, sa candeur, sa grâce et son incomparable beauté. Sa belle chevelure noire, portée « en grève, » c'est-à-dire partagée au front et sur la tête, tombait en boucles épaisses sur ses joues et sur ses épaules, et, dit-on, jusqu'à ses pieds, faisant ressortir encore l'éclatante fraîcheur de son teint. Le costume du temps semblait fait pour elle : une longue tunique serrée à la taille par une ceinture et laissant à demi découverts les bras et les épaules, protégés par une fine mousseline, et un voile transparent enveloppant la chevelure sans la cacher. Blanche portait le manteau des suzeraines à collet renversé, doublé d'hermine et attaché sur la poitrine par une agrafe du plus grand prix.

Trouvères et troubadours, accourus à Port-Mort de tous les points de la France, célébrèrent à l'envi la jeune mariée, objet de l'admiration universelle. La fraîcheur merveilleuse de son teint, sorte de reflet de la pureté de son âme, enchantait surtout la cour de France, et les rimeurs y puisaient un intarissable sujet d'exaltation poétique. « Blanche, en effet, s'écriait le poète en titre de Philippe-Auguste, qui proclama en vers latins la rare beauté de la princesse, Blanche, en effet, de cœur et de visage, annonçant par son nom même le mérite dont elle brille à l'intérieur et au dehors! »

Aussitôt après la célébration du mariage, Philippe et Jean sans Terre conduisirent les jeunes époux au château de Vernon, où devaient avoir lieu les réjouissances nuptiales. Des passes d'armes, des joutes, des fêtes de toutes espèces s'y succédèrent pendant quelques jours. Impatient de signaler son adresse aux yeux de sa compagne, Louis de France parut dans tous les tournois; mais le novice chevalier reçut dans sa dernière rencontre un si rude coup de lance au bras, que l'émotion et l'effroi gagnèrent tous les assistants. Aussi son père lui fit-il jurer, devant des témoins pris parmi les jouteurs, « de ne plus se mêler désormais en semblables expertises d'armes, » et de réserver sa valeur et son sang pour la défense et la gloire de la France.

Pendant les fêtes, Constance, duchesse de Bretagne, amena à Vernon son fils Arthur, pour qu'il fit hommage lige de son duché au roi Jean. Une des clauses du traité de paix stipulait que la Bretagne relèverait désormais de l'Angleterre, et que le roi d'Angleterre se reconnaîtrait, pour ses possessions en France, vassal du roi de France. Constance, avec le consentement du roi Jean, confia la tutelle d'Arthur à Philippe-Auguste, et il fut convenu que son éducation s'achèverait à la cour de France.

Les monarques passèrent encore quelques jours à Vernon après les fêtes; puis, confiant sa nièce à Philippe, Jean sans Terre retourna à Londres, et le roi de France et Louis menèrent Blanche à Paris. Elle y fut reçue « en grande liesse (joie) du peuple, et ce fut une des assemblées les plus solennelles et nombreuses qu'on ait jamais

vues. » Blanche de Castille, n'était-ce point cette colombe de l'arche qui apportait le rameau d'olivier? Le menu peuple, qui avait tant souffert des maux que la guerre entraîne avec elle, devait applaudir le plus ardemment à la jeune princesse, gage de réconciliation et de paix, lien d'amour entre la France et l'Angleterre, ces deux grandes puissances rivales qui s'étaient porté, près d'un siècle, autant de jalousie que de haine.

Pendant huit jours consécutifs, ce ne furent à Paris que fêtes et réjouissances : les maisons étaient ornées de tapisseries et de verdure, les rues jonchées de fleurs; la nuit, la ville brillait de mille feux et retentissait de chants de bénédiction et d'amour.

Un seul homme n'apportait à ces fêtes qu'un front soucieux et chagrin. C'était Philippe-Auguste. Une immense douleur navrait alors le cœur du grand roi.

Après la mort de sa première femme, Isabelle de Hainaut, qui lui avait donné le prince Louis, Philippe avait demandé la main d'Ingelburge, sœur du roi de Danemark, dont il voulait obtenir l'alliance contre Richard Cœur de lion. Il l'épousa à Amiens, la veille de l'Assomption (1193), et la fit couronner le lendemain par l'archevêque de Reims. « Mais pendant la cérémonie, le roi, regardant la princesse, commença à en avoir horreur; il trembla, il pâlit, il fut si troublé, qu'à peine put-il attendre la fin du couronnement. » Il ne songea plus dès lors qu'aux moyens de se séparer d'une princesse dont tous les écrivains du temps se plaisent à dire la piété, la sagesse, la douceur et la beauté, attribuant l'antipathie du roi à un maléfice. Des

évêques qu'il parvint à gagner cassèrent le mariage, sous prétexte d'une alliance de famille entre Isabelle de Hainaut et la malheureuse reine.

Ingelburge en appela au pape, qui annula la décision du concile, tandis que Philippe-Auguste, décidé à résister ouvertement, épousait Agnès de Méranie.

Le saint-père tenta pendant quatre ans encore, par des voies de douceur et d'encouragement, de faire rentrer au bercail la brebis égarée; enfin, ne pouvant vaincre l'obstination du monarque, il mit, en janvier 1200, le royaume en interdit.

Partout cessèrent les pompes de la religion, les portes des églises furent fermées, les autels dépouillés de leurs ornements comme au jour du vendredi saint, les croix renversées, les cloches dépendues, les reliques étendues sur les dalles; un silence lugubre remplaça ces mille voix des églises, ces carillons tour à tour joyeux et graves qui, s'élevant dans les airs, semblent monter vers Dieu; plus d'offices publics, plus de sacrements, sauf la pénitence et le saint viatique aux fidèles près de sortir de ce monde, et le baptême aux petits enfants qui y entraient.

Ce fut dans ces circonstances que Blanche de Castille arriva à la cour de France. On comprend ce qu'elle souffrit d'un tel état de choses.

La même année, un nouveau concile se réunit à Soissons, pour délibérer sur l'affaire du divorce. Philippe-Auguste comprit enfin, peut-être à la prière de Blanche, qui avait déjà pris sur l'esprit du grand roi un ascendant extraordinaire, qu'il ne pouvait résister plus longtemps à

l'Église et prolonger indéfiniment les angoisses et les tortures des cœurs chrétiens. Il se rendit, sans y être attendu, à l'assemblée à laquelle assistait, comme de coutume, la malheureuse Ingelburge; il salua profondément la reine, la prit par la main, traversa la salle avec elle sans prononcer une parole, s'élança sur son cheval, où il la fit monter en croupe, et partit sur le chemin de Paris.

L'interdit fut aussitôt levé.

Agnès quitta Paris et l'époux qu'elle avait accepté de bonne foi et qu'elle aimait d'un véritable amour. Elle s'en alla mourir de chagrin à Poissy.

---

## II.

Les consolations spirituelles dont Blanche de Castille avait été privée pendant quelque temps, et qu'elle retrouva enfin, quand fut levé l'interdit qui pesait sur le royaume de France, mirent le comble au bonheur de la jeune princesse. Le pieux exercice d'une religion qu'elle avait chérie et pratiquée dès l'enfance avait seul manqué à sa félicité ; du reste, tout souriait autour d'elle : son époux l'aimait d'un tendre et saint amour, l'admirait, la respectait, la vénérât autant qu'il l'aimait ; le grand roi avait apprécié déjà la haute intelligence, le génie, les aimables qualités et les douces vertus de sa belle-fille, et il la comblait chaque jour de nouveaux témoignages d'affection ; la vieille reine, Alix de Champagne, ne la chérissait pas moins, et, dirigeant ses premiers pas, veillant sur elle avec une sollicitude toute maternelle, était devenue pour elle une autre Eléonore d'Angleterre ; enfin, deux orphelins qu'elle avait, pour ainsi dire, adoptés, Philippe et Marie de France, enfants de

l'infortunée Agnès de Méranie, et dont elle faisait l'éducation, de l'aveu et à la grande joie de Philippe-Auguste, n'avaient que des caresses pour leur chère mère Blanche.

Qui eût pu connaître sans la chérir la charmante princesse ?

La vie était donc douce et heureuse à la cour de France pour la noble fille des Espagnes.

Cette vie, Blanche savait l'embellir encore en la faisant active. La sage et pieuse Éléonore lui avait enseigné l'amour du travail. On disait alors comme aujourd'hui, et chaque jour voyait aussi se justifier l'adage : La paresse est la mère de tous les vices. L'aimable princesse qui avait puisé dans les leçons de sa digne mère des sentiments de haute vertu, et dans les principes de son éducation toute virile des vues très-supérieures à son siècle, fondait sur le travail de grandes espérances ; aussi se soumettait-elle de toute son âme à cette grande loi et ne se permettait-elle point un instant d'oisiveté. Elle partageait son temps entre la prière, le soin des pauvres, les leçons qu'elle donnait à Philippe et à Marie, les lectures sérieuses en latin avec son mari et Arthur de Bretagne, et l'étude des arts sous la direction de la bonne reine Alix, passionnée, comme au temps de sa jeunesse, alors qu'elle brillait avec tant d'éclat à la cour de Champagne, pour la musique, les chants des troubadours et les enluminures.

Ainsi les jours s'écoulaient doux et paisibles, rapides et heureux pour notre Blanche, et, par elle, pour tous ceux qui vivaient de sa vie. Le grand roi lui-même se ressentait de l'aimable influence qui rayonnait de sa personne. Il ne se

trouvait bien qu'avec elle; sa conversation, pleine de sagesse et de charmes, lui faisait oublier les terribles épreuves qui avaient traversé sa vie domestique, et l'inaltérable douceur, la piété si aimable et si vive de cette jeune princesse, lui inspiraient le regret du passé, le désir du bien et l'espérance dans l'avenir.

Philippe s'accoutuma bientôt à siéger au conseil entre Blanche, dont le jugement, le génie étonnaient les hommes de loi les plus consommés, et Alix de Champagne, qui avait déployé une si haute sagesse et une si grande énergie, quand, quelques années auparavant, pendant la croisade, elle avait gouverné l'État de concert avec son frère, Guillaume de Champagne, archevêque de Reims. Aux réceptions d'apparat, il se plaçait aussi entre les deux princesses, princesses si chères aux Français, l'une par les souvenirs qu'elle rappelait et son amabilité restée célèbre, l'autre par sa bonté si connue déjà et l'espoir qu'elle faisait naître dans tous les cœurs.

C'était également un bonheur pour Blanche de se retrouver avec le roi et la bonne vieille reine; l'amour qu'elle avait pour son époux lui aurait fait chérir le père et l'aïeule de Louis de France, si Alix et Philippe n'eussent, par leurs qualités personnelles, leur tendresse et leur pieuse sollicitude, gagné toutes les affections de son cœur; ils étaient, à ses yeux, un autre Alphonse, une autre Éléonore, et, à ce titre, elle les entourait de respect et de vénération. Elle se plaisait à embellir par tous les moyens qui étaient en son pouvoir les derniers jours de la princesse de Champagne, et pour Philippe elle ne cessait de former un vœu

cher à son cœur, et pour lequel elle offrait bien des prières à Dieu : le retour d'Ingelburge, comme épouse, à la cour de France.

Ingelburge avait été rappelée, comme reine, au concile de Soissons ; mais le deuil du roi pour Agnès était si grand, sa douleur si amère et si profonde, que, ne pouvant plus souffrir en sa présence celle qui avait involontairement causé la mort de l'épouse qu'il avait tant aimée, il lui avait assigné pour résidence le château de Poissy, la traitant, du reste, aux yeux de tous, avec tous les égards dus à sa naissance, à son rang et à la position qu'il lui avait rendue.

Blanche ne parlait pas d'Ingelburge, il n'en était pas temps encore ; mais elle priait celle qu'on n'a jamais implorée en vain, Marie, refuge et consolatrice suprême des âmes affligées, et elle présentait au roi le spectacle enchanteur d'une parfaite union avec son jeune époux.

Quand il n'y avait au palais ni conseil ni réception, et que le roi partait pour la chasse, l'aimable princesse courait à Poissy porter les paroles d'encouragement et d'espérance que l'amitié sait si bien inspirer. Ces jours étaient les jours de fête de la malheureuse reine : Blanche était à ses yeux et aux yeux de toute la France un ange de réconciliation, de paix et d'amour.

Pendant l'année qui suivit son mariage, la jeune princesse reçut la visite de son oncle Jean sans Terre. Philippe-Auguste le combla d'honneurs et lui donna cent et cent fêtes plus brillantes les unes que les autres. Le peuple applaudit, prit sa grande part des réjouissances et bénit

Blanche de Castille : cette visite témoignait de la bonne intelligence des deux souverains, semblait garantir l'exécution fidèle des traités et répandait parmi les Français le calme et l'espérance.

Mais Jean était traître et félon. A peine avait-il quitté Paris, qu'il rompait ouvertement la trêve.

Philippe-Auguste, par le conseil de ses barons, assembla ses armées et entra « à grand'force » en Normandie. Il s'empara de plusieurs points fortifiés et vint asseoir son camp devant Gournay.

Il était encore devant cette place, qui résistait vaillamment, quand Arthur de Bretagne parut un jour devant lui. Le jeune prince venait instruire le roi de la rupture, par Jean sans Terre, de son mariage depuis longtemps projeté avec la fille de Tancrède, roi de Sicile. Fléchissant ensuite le genou : « Sire, dit-il, octroyez-moi la ceinture de chevalier, quoique je n'aie guère encore que quinze ans. » Sans mot dire, le monarque lui ceint sa propre épée, lui chausse des éperons d'or, lui confie le commandement de deux cents lances, reçoit l'hommage lige et féauté du duché de Bretagne et des quatre comtés de Poitou, du Maine, de Touraine et d'Anjou. Puis, prenant la main de Marie, sa fille, alors dans sa cinquième année : « Je vous fiance l'un à l'autre, » dit-il. Et chacun s'émerveillait.

Arthur retourna près du prince Louis et de la douce Blanche, qu'il ne nommait déjà que son frère et sa sœur, leur fit ses adieux, comme si un funeste pressentiment lui eût dit au cœur qu'il ne les reverrait plus, et s'en alla guerroyer dans le Poitou, soulevé contre le roi d'Angleterre. Il se porta

sur Mirebeau, dont il forma le siège; mais il fut bientôt surpris par Jean sans Terre, qui le fit prisonnier et l'enferma dans la tour de Falaise, puis dans celle de Rouen.

On dit que Jean fit entendre aux gouverneurs de l'une et de l'autre tour que serait bienvenu quiconque le débarrasserait de son neveu; on dit aussi qu'il donna des ordres positifs. Ne trouvant pas de bourreau, il résolut d'agir par lui-même.

Un soir, c'était dans la nuit du jeudi saint, après être demeuré seul pendant trois jours caché au fond du val des Moulineaux, il s'embarqua sur un batelet avec un écuyer auquel il avait fait faire de nombreuses libations. Il s'approcha de la tour dont les flots baignaient le pied, débarqua et pénétra par une porte basse dans la prison d'Arthur. « Venez, beau neveu, dit-il à l'infortuné jeune homme; je briserai aujourd'hui vos fers et vous rendrai votre couronne. »

Arthur hésitait : c'étaient de trop belles promesses dans la bouche d'un homme tel que Jean.

Mais le roi insista; le roi avait pour lui la force; il fallut obéir....

Le prince descendit dans la barque; après lui, Jean sans Terre, et l'on gagna le large.

De toutes parts ce n'était que silence, que ténèbres.... Soudain le roi se jeta sur l'enfant. « Épargne ton neveu, mon bon oncle! cria Arthur; épargne ton sang, le sang de ton frère! »

Mais Jean, le saisissant par les cheveux, lui plongea sa dague jusqu'à la garde dans la poitrine, et, retirant le fer tout

dégouttant de sang, frappa de nouveau sa victime à la tête et lui traversa les deux tempes. A environ trois milles de la tour, le roi jeta le cadavre dans les flots, en murmurant ces horribles paroles : « Voilà, beau neveu, le royaume que je t'avais promis. »

Arthur de Bretagne n'avait pas dix-sept ans.

Ce ne fut qu'un cri dans la Bretagne, quand on connut l'horrible drame de la tour de Rouen; qu'un cri dans la France entière : ce cri qui s'élevait vers Philippe-Auguste demandait vengeance.

Blanche éprouva une vive douleur : le meurtrier, c'était son oncle, le frère de sa mère ; la victime, c'était un prince pieux et sage, son cousin par la naissance et son frère par l'affection.

Cependant Philippe-Auguste cita Jean devant ses pairs, les grands barons du royaume, en l'accusant de meurtre et de félonie.

Jean fit demander un sauf-conduit pour venir se justifier en personne.

« Volontiers, dit Philippe, qu'il vienne en paix et sûreté.

— Et s'en retourne de même, seigneur ?

— Oui, si le jugement des pairs le permet. »

Et comme les ambassadeurs insistaient :

« Non, de par tous les saints de la France ! s'écria Philippe, à moins que le jugement n'y consente. »

Le roi d'Angleterre, aussi lâche que fourbe, s'enfuit à Londres, tandis que les pairs de France, assemblés en haute cour, le déclaraient coupable de meurtre par trahison, « qui est la pire espèce d'homicide, » le proclamaient

déchu de tous ses fiefs et le condamnaient à mort par contumace.

« Jehan, s'écrie le poète Guillaume le Breton, tu as craint qu'Arthur vivant ne te ravit le trône; Arthur mort t'enlèvera le trône et la vie. Avant qu'un destin railleur ne fit de toi un monarque, ton père t'avait donné le nom de Sans-Terre; grâce à la mort d'Arthur, ton père n'aura point menti : tu seras sans terre de nom et d'effet. »

Pour nous, nous sommés moins surpris que le vieux poète; nous savons qu'un Dieu infiniment puissant et juste est témoin de toutes les actions des hommes, et qu'il punit ou récompense selon ce que nous avons mérité. Sans doute on voit souvent le méchant prospérer sur cette terre; mais que l'on compte, si l'on peut, les angoisses de son cœur, les déchirements de son âme. D'ailleurs, sa prospérité, récompense de quelque vertu naturelle, de quelque acte de charité peut-être, n'a-t-elle pas toujours un terme et ne se change-t-elle point parfois en de cruelles afflictions ou d'affreux revers? Non, le bonheur n'accompagnera jamais constamment les pas de celui qui, s'éloignant de Dieu, s'adonne au mal, tandis que la paix du cœur, la joie de l'âme allégeront pour le juste les maux que Dieu lui envoie dans cette vie, pour le purifier, le sanctifier encore et le rendre plus digne d'une félicité sans fin comme sans mesure.

En vertu du jugement de la cour des pairs de France, Philippe-Auguste entra en armes en Normandie, et arriva bientôt, de victoire en victoire, de conquête en conquête, jusque sous les murs de Rouen. La vieille ville normande, hors d'état de résister au roi, promit de se rendre au bout

de trente jours, si elle n'était point secourue, et elle envoya réclamer l'assistance de son souverain.

On dit que les députés rouennais trouvèrent le roi Jean jouant aux échecs, et qu'il ne leur répondit pas un mot jusqu'à ce que sa partie fût achevée. « Je n'ai, leur dit-il alors, aucun moyen de vous secourir dans le délai convenu; faites du mieux que vous pourrez. »

Le trentième jour, Rouen ouvrit ses portes au roi de France.

La conquête de la Normandie terminée, Philippe-Auguste se porta au midi de la Loire et soumit la Touraine, le Poitou, la Saintonge, l'Angoumois, l'Aquitaine....

Au même temps, la vieille Aliénor descendait dans la tombe. Dieu lui avait réservé de voir, comme expiation suprême peut-être, et la ruine de la maison de ses nobles pères et la honte du fils qu'elle avait tant aimé.

Jean sans Terre n'attendit que l'instant de la vengeance; il espérait, oubliant que Dieu n'est jamais avec celui qui commet l'iniquité, « reconquérir » un jour son héritage. Pendant des années, il travailla dans l'ombre à susciter au grand roi ennemis sur ennemis, et, dans les premiers jours de 1214, une ligue européenne menaça la monarchie française.

Les confédérés, et entre autres l'empereur Othon de Brunswick, le comte de Flandre, le duc de Limbourg, les comtes de Hollande, de Luxembourg, de Namur, etc., envahirent la France par la Flandre, tandis que Jean sans Terre descendait en Poitou. Philippe-Auguste fit appel à la nation, et, à la tête des milices communales, il courut au Nord pour arrêter l'invasion. Louis de France se mit, de son côté, en campagne contre le roi d'Angleterre.

Plusieurs historiens prétendent que Blanche de Castille suivit son époux dans cette expédition, et nous n'hésitons point à le croire : Blanche était si aimante, si affectueuse, si pleine de soins et d'attentions pour son « seigneur, » si heureuse quand elle était auprès de lui, si « dolente » (triste) quand elle en était séparée. Et puis, à la guerre, que d'occasions d'exercer cette pieuse et ardente charité qui était le mobile de ses moindres actions ! On dit que, pour éviter aux villes qu'elle traversait les frais de son hébergement, l'aimable princesse avait ordonné de préparer des tentes pour elle et sa suite, et qu'elle campait avec l'armée.

Déjà Jean sans Terre s'était rendu maître d'une grande partie du Poitou. Il faisait le siège de la forteresse de la Roche-aux-Moines, sur la rive droite de la Loire, à deux lieues d'Angers, quand parut Louis de France.

Dès la première attaque, le traître lâcha pied, sollicita une suspension d'armes de quelques heures, et, profitant de ces courts instants de répit, prit honteusement la fuite. Il paraît qu'il chevaucha dix-huit heures sans s'arrêter, pour gagner le rivage, et qu'il se rembarqua sur-le-champ. Pierriers, mangonneaux, tentes, vaisselle, vivres et tout ce qu'il avait apporté restaient au pouvoir du vainqueur.

« Remercions Dieu, cher seigneur, s'écria Blanche, quand, après quelques minutes de combat, son noble époux rentra dans sa tente, lui disant la fuite du monarque félon, remercions Dieu, car c'est lui qui donne la victoire, et courons au secours de tant de braves gens qui sont tombés pour nous au champ d'honneur. Ah ! le Seigneur fera misé-

ricorde à ceux qu'il a rappelés à lui : ils combattaient pour une si noble cause, la défense de la patrie ! »

Blanche n'avait cessé de prier tant qu'avait duré l'action ; elle rendit, un instant encore, grâces à Dieu, puis courut sous les remparts de la forteresse pour soigner les blessés, encourager les mourants. Français, Anglais, Poitevins, enrôlés sous l'une ou l'autre bannière, avaient également part à sa tendre sollicitude. « Ils sont nos frères, murmurait-elle en portant à tous ses secours et ses consolations ; ceux que l'ennemi nous abandonne deviennent nos enfants. »

Le même soleil qui avait vu la victoire de la Roche-aux-Moines éclaira un autre glorieux triomphe pour la France, celui de Bouvines. Dans cette journée de Bouvines, Philippe-Auguste vainquit un empereur, deux rois, une foule de comtes et cent cinquante mille hommes d'armes. « L'Eglise prie pour nous, s'était écrié le monarque au moment de l'action, et après avoir offert, au pied de l'autel où avait été célébré le divin sacrifice, de céder sa couronne au plus digne, l'Eglise prie pour nous ; je vais combattre pour elle, pour la France, pour vous, mes barons !... » Et les orgueilleux confédérés qui déjà s'étaient partagé le royaume des lis avaient été vaincus ; et l'empereur Othon, qui portait sur son char les chaînes destinées au roi de France, avait pris honteusement la fuite ; et le comte Ferrand de Flandre, qui s'était fait prédire par un magicien qu'il serait reçu « en grande procession » à Paris, était dans les fers.

Les peuples virent le doigt de Dieu dans cette magnifique journée, où la France avait remporté deux si brillantes victoires, et ils rendirent au ciel de solennelles actions de grâces.

Et qui pourrait dire « la très-grande joie et la très-grande fête » que l'on fit au roi, quand il « s'en retourna » en France après la victoire? « Les clercs chantaient par les églises doux chants de louanges de Notre-Seigneur; les cloches sonnaient à carillon par les abbayes et par les églises; les moutiers (monastères) étaient ornés dedans et dehors de draps de soie; les rues et les maisons des bonnes villes étaient vêtues et parées de courtes et de riches ornements; les voies et les chemins étaient jonchés de rameaux d'arbres verts et de fleurs naturelles; tout le peuple, petits et grands, hommes et femmes, vieux et jeunes, accourait à grand'presse aux carrefours des chemins.... »

A Paris, tout le peuple, clercs, écoliers, bourgeois, vilains, se porta au-devant des vainqueurs, Blanche et la reine marchant avant tous, et remerciant à haute voix le Seigneur, dispensateur des victoires.

On festoya la nuit « à grands luminaires, si bien que la nuit était aussi en lumière que le jour. »

« Et dura la fête sept jours et sept nuits. »

Après quoi, en mémoire et « remembrance » des grandes victoires que Dieu avait données en même temps au père contre l'Empereur, et au fils contre le roi Jean d'Angleterre, Philippe-Auguste fonda, près de la cité de Senlis, au lieu où s'étaient rencontrés les deux courriers porteurs des nouvelles des deux triomphes, une abbaye dite Notre-Dame-de-la-Victoire.

---

### III.

Pendant que ces grandes choses s'accomplissaient, Blanche de Castille continuait sa vie de dévouement, de consolation et de charité. C'était l'ange de la cour. Toujours chrétienne aussi zélée, suzeraine aussi sage, fille aussi affectueuse et aussi soumise, épouse aussi tendre, mère aussi dévouée, l'aimable princesse était tout à tous. C'est une sainte ! répétait-on à la cour, et dans la bonne ville de Paris, et dans tous les lieux que la pieuse enfant honorait de sa présence ; et chacun remerciait Dieu de l'avoir donnée à la France.

Philippe-Auguste chérissait de plus en plus sa belle-fille. C'était auprès d'elle qu'il déposait le poids des grandeurs et les soucis de la royauté ; c'était à son cœur si dévoué qu'il confiait le secret de ses chagrins et de ses peines ; c'était à sa pieuse tendresse, à son amour filial, qu'il demandait le courage et la consolation. Dans ces moments d'épanchement et d'intimes confidences, Blanche n'oubliait point Ingelburge, la pauvre exilée de Poissy ; mais, attendant tout

de Dieu et du cœur magnanime du prince, elle n'insistait point et se contentait de prier.

La bonne princesse était aussi l'ange consolateur d'Alix de Champagne, qui, pleine de joies et de bénédictions, voyait ses derniers ans embellis par la jeune femme qu'elle ne nommait plus que sa fille bien-aimée.

Grâce à elle enfin, Ingelburge supportait avec résignation l'ennui de son exil et la constante indifférence de son époux. « Si notre foi était plus vive, disait souvent la sainte princesse à la malheureuse reine, nous nous réjouirions des afflictions que Dieu nous envoie dans cette vie; ne faut-il pas que nous rachetions les fautes qui ont échappé à notre pauvre nature? Et quel moyen plus sûr que d'accepter en expiation les maux que nous dispense la Providence? Soyons sûrs, d'ailleurs, que le Seigneur n'agit envers nous que pour notre plus grand bien et sa plus grande gloire. »

Blanche, depuis son arrivée à la cour de France, entourait de ses soins et de sa sollicitude Marie et Philippe, ces deux pauvres enfants d'Agnès de Méranie. Tout en accomplissant pieusement ce devoir, elle aspirait aux douceurs de la maternité, et demandait à Dieu de lui donner le fils que la France et la famille royale désiraient avec tant d'ardeur. Elle eut un instant d'espoir, deux ans environ après la mort d'Arthur de Bretagne, mais il lui naquit une fille qui passa si rapidement du berceau à la tombe, que l'histoire n'a pas même conservé son nom. La princesse éprouva une vive douleur, une profonde affliction; fidèle néanmoins à sa foi, elle pleura sans laisser échapper une plainte, sans exhaler un murmure. « Douce amie, dit le prince Louis,

non moins affligé et non moins pieux, non moins résigné que la jeune mère, notre bonheur était grand, il n'a duré qu'un instant; mais notre fille est parmi les anges, et c'est grande joie que de donner un ange au ciel. — Grande joie et grande douleur aussi; mais Jésus a tant aimé notre enfant, qu'il lui a octroyé son saint paradis sans qu'elle l'ait gagné; à nous à le mériter pour elle, cher seigneur, par la patience et la résignation. — Et nous trouverons une puissante consolation, ma Blanche, dans la pensée que notre fille a plus grand bonheur au ciel qu'elle n'en eût jamais eu dans ce monde. — Mais si je n'ai point d'autre enfant, dit Blanche, que deviendra la monarchie? — Ayez bonne espérance, mes enfants, dit la vieille Alix de Champagne, présente à ce pieux entretien. La résignation dans la douleur attire les grâces du ciel, et je n'ai jamais vu, durant ma longue carrière, que celui qui se fiait au Seigneur fût jamais confondu. Dieu vous aime et il aime la nation, fille aînée de l'Eglise.... Courage donc! Mon cœur me le dit, nous bénirons bientôt un rejeton de l'illustre race qui règne sur la France. »

Blanche et Louis accueillirent comme une consolation céleste, comme une promesse divine, les paroles de la vieille reine. Pourtant plusieurs années passèrent sans qu'un nouvel espoir vint sourire aux jeunes époux.

La bonne Alix de Champagne répétait encore, répétait toujours : « Ayez confiance et ne vous laissez point de prier, » quand elle s'inclina vers la tombe. Des souffrances aiguës s'ajoutant à la faiblesse de son grand âge, la reine douairière ne dut plus quitter ni sa chambre ni son lit. Tout le dé-

vouement filial de l'aimable princesse de Castille se déploya dans cette triste circonstance; elle s'établit au chevet de celle qu'elle aimait et vénérât à l'égal d'une mère, et ne s'en éloigna ni le jour ni la nuit. Mais c'était la pieuse veuve de Louis VII qui consolait et encourageait encore la jeune femme. « J'ai eu d'heureux jours sur la terre, ma fille, disait la mourante; Dieu m'a donné bien des joies et des consolations; dans mes vieux ans, il m'a envoyé en toi un bon ange. Remercie-le avec moi, et sache que la reconnaissance nous attire de nouveaux bienfaits de la part de Dieu. Ce que je lui demande actuellement pour toi, c'est la grâce d'une bonne vie, et pour moi celle d'une sainte mort. Et j'espère, mon enfant; car il s'endormira dans le Seigneur, celui qui a bien vécu. Je te laisse en souvenir ce mot, que tu méditeras, quand je ne serai plus : Telle vie, telle mort. »

Bien longtemps après, Blanche de Castille disait à sa fille, Isabelle de France, « que ce mot d'Alix de Champagne avait toujours été présent à sa mémoire, et qu'il lui aurait inspiré une vive crainte, si jamais elle eût eu le malheur de s'éloigner de Dieu. »

Alix de Champagne expira en remerciant sa Blanche, « sa fille bien-aimée, » de tout le bonheur dont elle avait entouré ses vieux ans, et en murmurant avec un sourire cette parole consolante : « Le Seigneur te bénira et bénira les tiens, à cause du bien que tu m'as fait : honorer la vieillesse, c'est se rendre agréable à Dieu. »

En perdant une mère, Blanche retrouva une sœur. A force de vœux au ciel, de prières au roi et de larmes secrètement répandues aux pieds de la bonne Vierge, la pieuse

princesse obtint de Philippe-Auguste le retour à Paris et à la cour de la malheureuse Ingelburge. Elle voulut annoncer elle-même la bonne nouvelle à la pauvre exilée; elle courut à Poissy, arracha la princesse danoise à sa retraite forcée, l'amena à Paris, la présenta au grand roi. « Blanche est notre bon ange à tous, dit Philippe avec émotion en s'inclinant devant la reine; c'est l'ange de Dieu parmi nous... » Blanche interrompit ces louanges par les plus douces caresses que put lui inspirer la piété filiale, et le rappel d'Ingelburge fut célébré par une fête de famille, dont, en dépit de tous ses efforts pour s'effacer toujours, l'aimable jeune femme fut encore l'héroïne.

Ingelburge eut désormais d'heureux jours. Elle mit toute sa confiance en Blanche de Castille, à qui elle devait tout. Les deux princesses, unies par les liens de la plus vive amitié, par des nœuds plus forts et plus saints encore, la reconnaissance d'une part, de l'autre le désir de procurer le bonheur, et animées des mêmes sentiments de piété, de charité et de dévouement, ne se quittèrent plus. Elles partagèrent les mêmes travaux, participèrent aux mêmes bonnes œuvres, et rendirent communs entre elles les chagrins et les plaisirs.

Il faut dire pourtant que le conseil, la consolation et l'encouragement dont nous avons tous besoin ici-bas, quelles que soient les circonstances dans lesquelles la Providence nous a placés, puisque nul ne saurait être exempt d'inquiétudes et de peines, venaient plutôt de Blanche; Ingelburge avait tant souffert et souffrait tant encore, car son royal époux ne lui témoignait point toute cette tendresse,

toute cette affection dont elle eût été digne, qu'elle se renfermait beaucoup en elle-même, s'appesantissant sur ses propres douleurs et considérant comme infiniment plus légères et presque comme chimériques les douleurs des autres.

C'était en Alix, comtesse de Mâcon, princesse de Castille, sa cousine, que Blanche cherchait à son tour le conseil et la consolation. Alix de Mâcon était digne en tous points d'être l'amie de la princesse de France; elle avait sa grande intelligence, sa haute vertu, et partageait entièrement ses sentiments de chrétienne, d'épouse et de bonne suzeraine. Une amie véritable est un trésor précieux : Blanche éprouva bien des fois la vérité de l'adage. Au moyen âge comme aujourd'hui, le cœur sentait le besoin de s'épancher dans un cœur tout dévoué. Ce mot était dans toutes les bouches : « Dans l'adversité, confier sa peine à une personne discrète, afin de rendre cette peine plus légère et de la supporter en paix. » Du reste, l'illustre princesse était entourée de femmes éminemment vertueuses, et elle en remerciait Dieu comme d'une immense faveur : ainsi Alisia Mignon, bourgeoise de Corbeil, qui eut pour fils Robert de Corbeil, depuis évêque de Paris; Blanche de Navarre, comtesse de Champagne et de Brie; Mathilde de Courtenay, modèle d'esprit, de grâce et de bonté tutélaire; Alix de Montmorency, la digne sœur de Matthieu II de Montmorency; Elisabeth de Châtillon, etc.; enfin, les douze dames de Blanche, émules de leur princesse et se signalant à l'envi dans la voie du bien, « dans les bonnes doctrines et les nouveautés, » comme l'on disait alors.

Ces pieuses et dignes femmes étaient sans cesse occupées de bonnes œuvres, et c'était par leurs mains surtout que Blanche de Castille répandait, à Paris, ses bienfaits sur le pauvre peuple. A Poissy et dans ses domaines particuliers, l'aimable princesse ne voulait point d'intermédiaires entre elle et les classes souffrantes ; elle regardait « à honneur » d'agir par elle-même et « à bonheur » de ne point se priver des douces joies de la charité. Il y avait aussi parmi les dames de la cour une sainte ardeur pour le service de Dieu, pour la pratique de la vertu, pour la propagation de la foi, pour l'éducation religieuse et morale des pauvres enfants sans mère ou appartenant à d'indignes parents. Blanche encourageait tous ces efforts, y joignait ses propres efforts, en se dévouant avec une ardeur sans égale à ces œuvres hénies, et remerciant chaque jour le Seigneur de faire servir l'affection qui l'unissait à tant de saintes âmes à la gloire de la religion, au salut et au bien-être de tant de personnes et à son avancement spirituel. On raconte que la princesse parlait un jour, devant Philippe-Auguste et le prince Louis, des charmes de l'amitié, et nommait parmi les personnes qu'elle affectionnait le plus au monde Alisia Mignon, la bourgeoise de Corbeil. « Et à quoi bon des amis ? dit le grand roi en plaisantant doucement sa belle-fille. — A nous rendre meilleurs, quand nos amis sont animés de bons sentiments, répondit avec vivacité la jeune femme. Blanche, me disait souvent ma mère, la reine Éléonore, notre bonheur ici-bas dépend souvent du choix de nos amis. Le bonheur est dans le devoir ; or, si nous donnons notre confiance et notre cœur à une personne indigne, elle nous entraînera



bientôt loin du chemin de la vertu. N'accorde donc jamais le nom d'amie, ma fille, qu'à celle que tu reconnaitras fort au-dessus de toi pour la sagesse et la science de Dieu et du bien. Alors tu trouveras l'appui, le conseil, l'encouragement, la consolation, et tu ne craindras pas de t'égarer. C'est parce que je reconnais les dames de la cour et Alisia Mignon bien au-dessus de moi, ajouta Blanche avec une charmante simplicité, que je les nomme mes amies. Je ne me trompe pas, puisque l'amitié qui m'unit à elles me fortifie dans le service de Dieu et l'amour de mon devoir. — Il est bien vrai qu'une affection fondée sur l'estime de tels principes nous affermit dans le bien, dit à son tour le prince Louis ; je ne rougis point d'avouer que je me sens meilleur, depuis que ma chère et sainte Blanche est devenue ma compagne et ma douce amie. — Or, Blanche, soupira le roi Philippe avec émotion, voulez-vous être aussi l'amie de votre vieux père ? Il a beaucoup à apprendre de vous, en dépit de ses cheveux blancs. »

Et nous aussi, nous avons beaucoup à apprendre de Blanche de Castille.... A son exemple, vénérons toujours les conseils de nos mères, et, comme elle encore, ne donnons notre confiance et le nom d'amis qu'à de meilleurs que nous.

Cependant, trois ans avaient passé depuis la mort de la bonne Alix de Champagne, et Blanche ne devenait point mère. La princesse s'affligeait dans son cœur, et priait, tout en offrant à Dieu ses angoisses secrètes, et en répétant avec amertume : « Si je n'ai pas d'enfants, que deviendra la monarchie ? »

Alors, un saint homme remplissait la France et le monde du bruit de sa sagesse, de sa profonde humilité et de son ardente charité : Dominique de Guzman.

Blanche eut recours à lui, le suppliant de demander à Dieu qu'elle donnât un fils à son époux et un héritier à la couronne de France. Dominique travaillait à répandre dans les Espagnes la dévotion du saint rosaire. Il recommanda cette dévotion à la princesse, lui enjoignant, au nom du Seigneur, de s'en faire l'apôtre, et lui promettant d'unir ses prières aux siennes.

L'année suivante, les vœux de la pieuse femme étaient comblés; un fils lui naissait, qui reçut au saint baptême le nom du grand roi, nom bien cher à la France, Philippe.

Quelles brillantes espérances entourèrent ce berceau d'enfant, que ne quittèrent plus le jeune père et la jeune mère, que ne quitta plus l'aïeul! La France tout entière s'associa à ces joies intimes de la famille royale. Elle célébrait tout à la fois cette nouvelle preuve de la miséricorde et de la puissance de la mère de Dieu, et la naissance de l'héritier du grand roi. « Gloire à Marie! chantait-on de toutes parts, et Noël! Noël! au royal enfant de France! » Mais une sorte de pressentiment vint glacer les cœurs au milieu même des transports de la joie la plus vive, et chacun s' alarma des bruits qui circulaient aux alentours de Poissy, qu'habitait alors la cour : « L'enfant est d'une constitution faible et chétive. Le roi et Louis ont des craintes.... » Le peuple continua à demander un héritier pour ses princes, et nul ne prononça plus le nom chéri de Blanche sans y mêler une bénédiction pour la mère, un vœu pour l'enfant.

Blanche ne se faisait point illusion. « Mais Dieu est si grand ! Marie est si puissante et si bonne ! se disait la jeune princesse en berçant le nouveau-né. Le Sauveur a bien tiré de son cercueil le fils de la veuve de Naïm ; il pourra, s'il le veut, fortifier mon enfant. » Dans cette espérance, espérance qui ne laissait point de doute à son cœur, car c'est ainsi qu'espère une mère, la jeune femme redoublait de soins et de sollicitude, et priait de toute son âme. Elle nourrit et éleva elle-même son fils ; la reine de Castille lui avait enseigné que c'est le premier et le plus grand devoir des mères. Et avec quelle anxiété n'épia-t-elle point l'instant où un rayon d'intelligence brillerait au front du petit ange ! Le premier mouvement du cœur de son enfant, elle le voulait consacrer à Dieu. Les noms de Jésus et de Marie furent les premiers mots qu'elle lui apprit à bégayer, et Philippe de France ne savait point encore balbutier le nom de sa mère, que déjà ses petites mains se joignaient comme pour prier et que ses yeux regardaient le ciel d'un air tout radieux. Quand le prince Louis se plaignait tendrement que la jeune femme ne portât point le premier amour de l'enfant vers ceux qui lui avaient donné la vie sur la terre : « Cher seigneur, disait Blanche, les yeux humides de larmes d'émotion et de reconnaissance, il est à Dieu avant de nous appartenir, et je suis si heureuse que Dieu nous l'ait donné, que je ne puis le remercier d'une telle faveur qu'en lui consacrant entièrement et à jamais le cœur de notre fils. Mais, vous l'avouerez-je ? cher seigneur, ajoutait la jeune femme d'une voix plus émue encore, cet enfant que j'aime de toutes les forces de mon âme, plus que ma vie,

puisque je donnerais sur l'heure ma vie pour la sienne, je préférerais le voir mourir dans son innocence plutôt que de savoir qu'il a jamais courroucé Dieu par une offense mortelle. »

Ce vœu, sous forme de prière, se mêla bien des fois aux caresses maternelles que Blanche prodiguait à son enfant.

Philippe sortit de ses langes malgré les funestes pressentiments de tout un peuple et les constantes angoisses d'une famille éplorée. Son corps resta faible et chétif, et sa santé chancelante continua à inspirer les mêmes craintes ; en revanche, son esprit prit un développement extraordinaire, et son cœur se montra animé de sentiments d'une noblesse et d'une élévation peu en rapport avec l'âge du petit prince ; il n'avait pas quatre ans, que sa mère pouvait lui parler déjà de l'amour de Dieu pour les hommes, et des devoirs des hommes envers Dieu, de l'excellence de la vertu, des grandeurs et des gloires de la France, de la vaillance et de la haute renommée de ses aïeux. La pieuse mère s'était entièrement chargée de la première éducation de son fils, et elle s'acquittait de cet important devoir avec un tact admirable et un dévouement sans bornes.

Blanche de Castille ne remplissait pas ses devoirs de suzeraine avec moins d'ardeur que ceux qui lui étaient imposés par son titre de mère ; formée au gouvernement dans les Espagnes, elle administrait elle-même en France ses domaines particuliers. Son joug était le joug d'une mère.

Etudiant avec soin le peuple pendant ses fréquentes visites dans ses villes et ses campagnes, elle fut bientôt convaincue que la source de tant de misère et de corruption

qui régnaient alors n'était autre que l'oisiveté, et elle s'appliqua à faire comprendre d'abord que le travail est la véritable vie de l'homme et son noble destin. A mesure que les serfs de ses domaines concevaient ces grandes vérités et manifestaient des sentiments plus nobles que ceux qui les avaient jusque-là rendus si abjects et aux yeux du monde et à leurs propres yeux, elle les affranchissait et les enrôlait en bandes de travailleurs. L'ouvrage ne manquait point. C'étaient de toutes parts des bois à essarter, des terres à défricher, des marais infects à assainir ou à dessécher, des plaines à cultiver.... Chaque jour voyait se grossir ces troupes d'ouvriers; on accourait de tous côtés à la voix douce et puissante de la noble princesse de France; les ostises s'élevèrent alors multiples et comme par enchantement, et les communes bientôt, avec elles, populeuses et animées. Où l'on voyait, quelques années auparavant, des bois d'une vaine et inutile surabondance, des ronces, des ajoncs, des déserts, des ruines, des marais, des plaines sans limites, et dans lesquelles erraient, comme des bêtes immondes, et souvent confondus avec elles dans le même sort, des « troupeaux de mainmortables, » on vit le spectacle d'une population tout entière rendue à la vie et au bonheur par le travail.

En même temps que l'amour du travail et de nouvelles habitudes faisaient sortir de leur longue abjection les classes pauvres de ses domaines, Blanche s'appliquait à épurer leurs mœurs par la justice, le bon exemple, de pieux enseignements et une aimable charité, charité du cœur qui opérait des prodiges. Dans ces temps où le seigneur féodal tenait à

insigne déshonneur de se trouver au milieu du peuple, de prier même avec le peuple, la princesse, dépouillant tout orgueil, s'entourait des pauvres et des petits enfants, s'asseyait avec eux sur les « botteaux » de paille des églises et des moutiers pour assister au service divin, et mêlait sa voix à leurs voix dans les prières.

Rien ne lui concilia plus de cœurs et ne gagna plus d'âmes à Dieu que cette touchante simplicité, et Blanche ne tarda pas à recueillir la douce récompense de ses nobles efforts, de ses immenses travaux. Quand elle entrait dans ses villes, dans ses bourgs, ses villages, ses hameaux, dans la plus pauvre ostise; quand elle se dirigeait vers l'église ou qu'elle en sortait, ce n'était qu'un cri parmi le peuple : « Blanche, l'amour des pauvres et des gens de foi ! Blanche la débonnaire, la courtoise, la moult honneste en paroles ! » Sa présence dans une ville, dans un hameau, c'était une fête de famille. Là où elle était régnaient la joie, le bonheur, la vie.

Brillant contraste en faveur de notre Blanche : pas un seul domaine, peut-être, dans tout le royaume de France, où la visite du seigneur féodal n'apportât alors la terreur. C'était le temps où le suzerain, s'enfermant dans ses triples murailles, épiait de son donjon ce qui se passait dans la contrée environnante, et se précipitait sur ses malheureux serfs pour leur ravir tout, quand, à force de travail et de sueur, ils avaient pu mettre en réserve le pain du lendemain.

Aussi tous s'empressaient d'accourir dans les domaines de la princesse de France; on savait y trouver la sécurité, l'aisance et le bonheur. Des juifs même se présentèrent;

Blanche les accueillit avec sa douce charité. On la blâma de protéger « tels manants et vils mécréants. » — « C'est gagner âmes à Dieu, » répondit la pieuse jeune femme.

Non-seulement l'aisance régnait dans les domaines de notre princesse, mais on s'y enrichissait par le commerce des céréales, du vin, du chanvre, des légumes, de la garance, par la culture des abeilles (le miel était le sucre de cette époque) et l'élevé des bêtes à laine. Corbeil devint bientôt célèbre par ses oignons, aliment fort commun alors chez les classes pauvres; et Melun, Pontoise, Étampes, Meulan et Dourdan, par leur laine.

Blanche avait fait beaucoup pour le peuple de ses domaines, et pourtant il y avait encore dans son cœur de pieux et nobles projets. Elle rêvait l'émancipation de la femme.

La féodalité et le servage avaient fait un triste sort à la femme. La femme noble était exclue par la loi salique de l'héritage paternel, et combien, hélas! qui traînaient une misérable vie dans la pauvreté, la misère, et souvent le désordre! Pour la femme mainmorte, ce n'était qu'une chose cadastrée.

Blanche ouvrit un asile aux filles des pauvres chevaliers et des servants, le dernier ordre de noblesse, en fondant, de concert avec son amie Alix de Mâcon, qui en fut la première abbesse du consentement de son mari, Jean de Dreux, l'abbaye du Lis, près Melun, sous le vocable de *Notre-Dame la Royale*. Elle forma et encouragea de nombreuses associations de femmes sous le nom de *Béguines*,

nom très-respecté alors, parce que celles qui le portaient se distinguaient par leur piété et leur vertu.

Les Béguines ne faisaient point de vœux ; elles restaient libres de sortir de la congrégation et même de se marier. Elles vivaient en communauté et dans la plus parfaite union, se consacrant sans réserve au service de Dieu et des pauvres.

Ce ne fut que des années plus tard que Blanche put mettre à exécution ses grands projets par deux établissements qui rendent son nom immortel.

Par le premier, elle déclare que s'il n'y a point de fils, les filles peuvent hériter de leurs pères nobles ou possesseurs de fiefs, à l'exclusion des lignes collatérales ; par le second, elle abolit le cadastre des femmes mainmortables et impose à tous ses feudataires l'obligation de les affranchir de même, en prenant, s'ils veulent, « récompense ou dédommagements » au moyen d'une redevance.

Il y avait longtemps que Blanche avait affranchi les serfs de ses domaines.

#### IV.

Tandis que le bon peuple de Paris célébrait par des fêtes et des réjouissances les victoires de Bouvines et de la Roche-aux-Moines, et que la cour rendait au ciel mille et mille actions de grâces, des courriers arrivaient de Castille sans être attendus, refusant de remettre leur message à la princesse Blanche, comme ils avaient coutume, et sollicitant la grâce d'être introduits auprès de Louis de France. Un triste pressentiment s'empara de tous les cœurs. On ne se trompait pas; ils apportaient une funeste nouvelle : Alphonse IX de Castille n'était plus....

Le prince Louis savait toute la piété, toute la résignation de sa sainte compagne; mais il savait aussi combien elle aimait son père, et il frémit à la pensée de lui annoncer un tel événement. La jeune femme, habituée à lire sur le front et dans le regard de son époux ce qui se passait dans son cœur, découvrit bientôt que d'amères inquiétudes, de secrètes angoisses, dissimulées en vain sous un semblant

de gaité, le dévoraient. « Cher sire, dit-elle après une longue hésitation, vous méditez quelque mystère. Je ne me permettrais aucune question, si je ne vous voyais affligé. Parlez : une douleur partagée semble plus légère, et vous savez que vos pensées sont mes pensées; vos sentiments, mes sentiments. — Oui, Blanche, je suis malheureux.... — Parlez donc, cher seigneur, si vous me jugez digne de souffrir avec vous. — C'est pour vous que je souffre, douce amie; c'est parce qu'il me faudra vous affliger beaucoup; c'est parce qu'il a plu à Dieu de vous visiter par une dure épreuve.... — Au moins, vous ne courez aucun danger?... — Non, Blanche; mais votre cœur ne vous trompe pas, c'est dans vos affections que Dieu vous frappe.... » La jeune femme s'agenouilla à ce mot terrible et étendit ses deux bras tremblants vers le berceau de son fils. « Dieu veille sur Philippe et nous le garde, ma Blanche bien-aimée, dit le prince Louis. — Après vous et lui, cher sire, mes plus grandes affections sont mon père et ma mère. — Ayez donc résignation et courage, douce amie; Dieu a rappelé à lui le roi de Castille.... Mais, loin de pleurer, ne devrions-nous pas nous réjouir? Alphonse le Noble et le Bon a quitté un monde où les joies les plus vives sont mêlées encore d'amertumes, où les grandeurs ne sont que néant. Il possède actuellement une couronne qui ne se flétrira pas, un trône que rien ne saurait ébranler, un sceptre que nulle puissance ne pourra lui ravir.... Courage donc, ma Blanche. »

Blanche versa d'abondantes larmes et s'abandonna à une vive douleur; mais le prince Louise lui rappela la foi vive,

l'ardente piété d'Alphonse, la manière dont ce bon roi avait accompli la mission si difficile et si périlleuse que Dieu lui avait confiée ici-bas, la patience avec laquelle il avait tout dernièrement encore supporté de cruels revers et l'ingratitude de ses grands. Ces souvenirs, et d'autres plus intimes et non moins touchants, lui inspirèrent bientôt les sentiments de la plus noble résignation.

Le mois suivant, alors que la princesse ne quittait point encore ses appartements, à cause de son grand deuil, de nouveaux messagers arrivèrent de Castille et demandèrent, comme les premiers, une audience du prince Louis. Ils lui apprirent qu'Éléonore d'Angleterre avait rejoint son époux dans la tombe. Pleine d'énergie et de résignation, la pauvre reine avait, après la mort d'Alphonse, pris le titre de régente comme tutrice de son fils, encore tout jeune, proclamé roi de Castille ; mais ses forces avaient trahi son courage, et elle avait succombé, vaincue par la douleur, vingt-cinq jours après son mari.

Louis ne put retenir ses larmes à la pensée de l'affliction qu'allait ressentir sa compagne bien-aimée. Blanche entraît en ce moment auprès de son époux ; elle devina sans peine qu'un nouveau malheur la frappait. Le premier moment de douleur fut terrible ; puis, soudain, la jeune femme cessa ses sanglots : elle chérissait sa mère avec tant d'ardeur, que, le cœur tout déchiré à la pensée qu'elle ne reverrait plus cette mère tant aimée, elle remercia Dieu de n'avoir point prolongé la douleur de la séparation et d'avoir réuni les deux époux dans le repos et la gloire de son paradis. « Vaut mieux que j'aie souffrance au cœur, disait-elle au milieu

de ses larmes, et que madame ma mère, la bonne reine de Castille, soit en joie et en paix. »

Dieu nous accable d'une main, et de l'autre se plaît à essuyer nos pleurs. Peu de temps après ce grand deuil et cette douleur amère et profonde, il donnait à la princesse un grand bonheur : un fils lui naissait....

Ce fils, l'un des plus grands dons que la Providence fit jamais à la France, devait être saint Louis....

Cet enfant de grâces et de bénédictions était dû encore aux prières de saint Dominique et à la dévotion du rosaire.

Saint Louis naquit à Poissy le 25 avril 1215.

Philippe-Auguste, en augmentant, à l'occasion de la majorité de son fils, les domaines des jeunes époux, y avait compris Lorris, Château-Landon, Faye, Vitry, Bois-Commun, et enfin le modeste manoir de Poissy, « réputé au pouvoir des fées, » mais la résidence la plus aimée de Blanche de Castille. C'était là qu'Agnès de Méranie avait tant souffert et exhalé son dernier soupir ; c'était là qu'Ingelburge avait été si admirable de résignation et de vertu. Ces souvenirs ajoutaient, pour notre princesse, un charme inexprimable à la beauté et au pittoresque du paysage. Et puis encore, le manoir était voisin, dit Helgand, historien contemporain, de trois monastères fondés par Robert le Pieux et consacrés à Notre-Dame, à saint Jean et à saint Martin. Bien que le palais eût sa chapelle, c'était toujours une nouvelle joie pour la jeune Blanche de visiter et de visiter encore les saints moutiers. Il lui semblait qu'au milieu des saintes âmes qui s'étaient

données tout à Dieu, sacrifiant biens, honneurs, liberté, gloire peut-être, elle appréciait mieux le néant des choses de ce monde, comprenait plus parfaitement ses devoirs et obtenait des grâces et des bénédictions plus abondantes. Louis de France, jaloux de plaire en tous points à son épouse bien-aimée, préférait aussi le séjour de Poissy à toute autre résidence, et le grand roi aimait à y venir oublier les soucis du trône et les soins du gouvernement.

Le jour de la naissance de saint Louis, c'était la fête de saint Marc, et toutes les églises de Poissy la célébraient par les plus joyeuses volées.

Soudain les cloches de Notre-Dame, le monastère qui touchait au palais, et qui même y communiquait par des tribunes donnant dans le sanctuaire, cessèrent de se faire entendre.

« D'où vient tel silence pour tel sujet de joie ? s'écria Blanche.

— Dame, lui dit-on, moines ni clercs n'osent troubler votre repos par tel carillon, ce qui leur coûte beaucoup.

— Qu'à cela ne tienne, » répondit-elle.

Elle se fit aussitôt transporter dans une de ses fermes, qui fut nommée depuis *Grange-aux-Dames* ou *Grange-à-Monsieur-Saint-Louis*.

Peut-être Blanche de Castille eut-elle le pressentiment de la grandeur future de l'ange qui entra dans la vie; car son âme fut remplie des transports d'une joie inexpriable en pressant le nouveau-né dans ses bras. Cette joie toute céleste, elle ne l'avait point ressentie si vive, si

grande, si pure, à la naissance de ses autres enfants. Dieu parle au cœur des pieuses mères....

On dit que, pour conserver le souvenir de ce bonheur ineffable, et peut-être aussi pour représenter par un touchant symbole la douce espérance qui animait son âme, Blanche fit graver sur son « scel » particulier, à l'occasion de la naissance de l'enfant qui fut saint Louis, un lis naturel entre des lis d'or, avec cette légende empruntée aux saintes Ecritures : *Lilium inter lilia*.

L'enfant fut baptisé dès le lendemain. Pour la neuvième fois dans la maison de France, on choisit ce nom de *Louis* qui n'avait point encore été béni de Dieu, puisque nul bienheureux ne l'avait porté. C'était à la maison de France qu'était réservé cet honneur entre tous les honneurs, cette gloire entre toutes les gloires.

Les fonts baptismaux qui servirent à saint Louis sont religieusement conservés à Poissy.

On dit que saint Louis affectionna toujours le séjour de Poissy, en souvenir de son baptême. Guillaume de Nangis, l'un de nos chroniqueurs, raconte à ce propos le fait suivant, qu'il intitule : « Une chose de mémoire qui appartient à la louange de la foy du bon roy Louis de France. » Un jour que Louis IX était à Poissy, il dit, en riant de ce rire ineffable qui révèle toujours la paix et la joie du cœur, qu'il avait reçu dans ce même « châtel » la plus grande grâce que Dieu puisse faire à une créature, et le plus grand honneur du monde. Ceux qui l'écoutaient s'étonnèrent : quel plus grand honneur que celui de Reims, quand il avait reçu l'onction sainte et la couronne royale ? « N'ai-je point

reçu ici le saint baptême? dit le bon roi. Le baptême est un don au-dessus de tous les dons, et un honneur au-dessus de tous les honneurs, puisqu'il nous confère une dignité auprès de laquelle toutes les dignités mondaines ne sont que néant, celle d'enfant de Dieu et de chrétien. »

Quand on sut à Paris et dans les bonnes villes de France que Blanche de Castille était mère d'un second fils, une allégresse extraordinaire éclata sur tous les points du royaume; jamais une telle joie n'avait animé le peuple. On courait aux églises, on suspendait des guirlandes aux autels de Marie, à qui l'on devait cette seconde espérance, on chantait des cantiques d'actions de grâces. Dieu parlait-il au cœur de la multitude comme il avait parlé au cœur de la pieuse mère, et faisait-il pressentir à la France qu'il lui envoyait son élu? Le jour du baptême du royal enfant, toutes les cloches sonnèrent à grands carillons, et, se répondant l'une à l'autre par de joyeuses volées, portèrent la bonne nouvelle dans les provinces les plus lointaines. Alors commencèrent des fêtes et des réjouissances semblables à celles qu'on avait vues à la naissance de Philippe-Auguste-Dieudonné.

Le roi partageait l'ivresse générale, sans voir dans l'enfant nouveau-né l'héritier de son sceptre; car le petit prince Philippe, toujours débile dans son pauvre corps, mais dont le savoir et l'intelligence étonnaient clercs et prud'hommes, grandissait au milieu des souffrances, et, tendre objet de l'amour de son aïeul, il restait aussi celui de toutes ses espérances. Au moment de la naissance du petit frère, le monarque fiançait même le prince royal, qui

n'avait pas plus de huit ans, à Agnès de Vergy-Donzy, fille d'Hervé, comte de Nevers, surnommé par ses contemporains « l'arc inflexible de la justice, la tempête continuelle de ses ennemis. » Trois comtés, Auxerre, Tonnerre et Nevers, formaient la dot de la princesse, qui, avant la journée de Bouvines, avait été promise à Jean sans Terre pour son fils aîné. Une main victorieuse pouvait casser un contrat si préjudiciable aux intérêts de la France.

Blanche de Castille passa deux années entières à Poissy. Le séjour de Paris était alors fort malsain, surtout dans sa partie basse; les eaux pluviales sans écoulement, celles de Belleville et de Romainville qui arrivaient par torrents, le ruisseau de Ménilmontant qui ne se perdait qu'à demi dans la Seine au poncel de Chaillot, formaient des marais infects jusqu'aux abords de Montmartre. Les bois qui, vers l'est et le couchant, s'étendaient à l'intérieur même de la ville, les fossés creusés à chaque pas, de fréquents débordements de la Seine ajoutaient encore à l'insalubrité. L'air était plus sain sur les hauteurs, c'est-à-dire dans la partie méridionale de la ville; mais les habitants en étaient constamment troublés par les combats que les bourgeois avaient à soutenir contre les écoliers, véritable peuple armé.

Se consacrant entièrement à ses enfants, la princesse déclara qu'elle les élèverait elle-même pour le service de Dieu et le bonheur de la France. Son époux, qui l'admirait en toutes choses, et le grand roi, qui reconnaissait en elle, disent les chroniques, « tout ce qu'on peut trouver d'application dans l'esprit, » applaudirent à sa résolution et ne

doutèrent point du succès de l'œuvre glorieuse qu'elle s'imposait.

Le prince Louis ne passa point près de Blanche les deux années pendant lesquelles elle habita Poissy. De graves événements l'entraînèrent loin de sa famille et de la France.

Jean sans Terre avait cru inébranlable sur son front le diadème ensanglanté d'Arthur de Bretagne ; mais l'orage se préparait terrible autour de lui. Après le désastre de Bouvines, le peuple, accablé d'impôts, les nobles, de vexations et d'outrages, se déclarèrent contre un prince qui ne devait son élévation qu'à un crime, et abjurèrent leur serment de fidélité. La désertion se fit si générale autour de Jean, qu'il se trouva seul avec sept chevaliers. Ce fut alors qu'il signa la fameuse *grande charte* (*magna charta*), qui garantit encore aujourd'hui les libertés du peuple anglais.

Mais Jean n'avait cédé qu'à la force. Protestant dans son cœur, il résolut d'opposer la ruse à la puissance : il fit soumission au pape, affecta des sentiments dont le cœur du pontife s'émut, et lui jura hommage lige de la Grande-Bretagne. Le pape ordonna aussitôt aux barons de déposer les armes, et menaça des foudres de l'excommunication tout téméraire qui oserait combattre contre Jean, le vassal de la sainte Église.

Les barons, résolus à tout plutôt que de reprendre le joug de leur infâme souverain, répondirent au saint-père que Jean n'avait pas le droit d'engager sa couronne sans leur aveu, et que par conséquent sa donation était nulle. En même temps, ils envoyèrent à Paris des députés avec des

lettres scellées de leur grand « scel, » rappelant à Philippe-Auguste les droits de Blanche de Castille, du chef de sa mère Éléonore, fille aînée de Henri Plantagenet, à la couronne d'Angleterre, et offrant cette couronne au prince Louis de France, s'il consentait à la réclamer à la tête d'une armée.

Le grand roi tressaillit de bonheur à la pensée de voir les deux couronnes de France et d'Angleterre sur la tête de son fils; puis il réfléchit plus mûrement, hésita, et enfin se déclara contre l'expédition. Plein de courage et d'ardeur, le prince Louis insistait.

« Par la lance de saint Jacques ! dit Philippe, fais ce que tu voudras; mais prends garde à toi; car les Anglais sont traîtres et félons; ils ne te tiendront pas parole.

— Qu'il en advienne, sire, ce qu'il plaira à Dieu.

— Louis, ne me fais point violer la foi jurée; la trêve est de cinq ans entre le roi d'Angleterre et moi.

— Sire, mon père, je ne suis votre vassal que pour les terres que vous m'avez octroyées en France. Vous devez être étranger à ce qui se passe en Angleterre, que je tiens des droits de dame Blanche.

— Fais donc ce que tu voudras, mais que vingt-quatre pleiges (otages) me répondent de mon fils. »

Peu de jours après, vingt-quatre jeunes gens des plus nobles familles d'Angleterre étaient envoyés en France. On les garda sous active surveillance au château de Compiègne.

Blanche gémit en secret et regretta ses droits à la couronne d'Angleterre. On peut croire qu'elle supplia instamment le prince Louis d'y renoncer.

Ce qui faisait couler ses larmes, ce n'était point la douleur de la séparation : elle savait faire le sacrifice de toutes choses et se sacrifier elle-même, quand le devoir et l'honneur commandaient.... Ce n'était point le triste pressentiment qu'elle avait au cœur; sa pieuse mère lui avait enseigné, et les leçons d'Éléonore d'Angleterre étaient gravées dans son âme, que rien n'arrive en ce monde sans l'ordre ou la permission de Dieu.... Mais cette excommunication, le pire des maux en ce monde, qui allait atteindre son époux!... Sa piété s'alarmait : Blanche eût donné sans regret toutes les couronnes de la terre plutôt que d'offenser sciemment le Seigneur.

Louis ne voulut rien entendre; il partit.

Honoré du titre de *Libérateur du peuple*, il alla de succès en succès jusque sous les murs de Londres. Cette ville lui ouvrit aussitôt ses portes. Il fut couronné comme roi d'Angleterre.

Mais Jean sans Terre mourut. Cette mort éteignit les haines, fit cesser les divisions de partis, et les barons anglais, reconnaissant les inconvénients d'une domination étrangère, rompirent leurs engagements envers le prince Louis, l'abandonnèrent, et proclamèrent un enfant, fils aîné du monarque défunt.

Bientôt assiégé dans Londres même et réduit à la dernière extrémité, Louis écrivit à Philippe-Auguste et à Blanche de Castille, les pressant de lui envoyer du secours.

Blanche fut terrifiée en apprenant de quel péril était menacé son seigneur. Elle se jeta aux pieds de Philippe; mais

Philippe déclara qu'il ne voulait s'immiscer en rien dans les affaires d'Angleterre.

« Comment! sire, s'écria la malheureuse épouse, laissez-vous mourir votre fils en terre étrangère? Sire, il doit être votre héritier; envoyez-lui ce dont il a besoin, du moins les revenus de son apanage.

— Non, Blanche, je ne le puis.

— Oh! alors je sais ce que je ferai.

— Que ferez-vous?

— J'ai de beaux enfants de Monseigneur.... Je les mettrai en gage et je trouverai bien quelqu'un qui me prêtera sur eux. »

Elle était « en telle angoisse, » que Philippe-Auguste craignit de la voir mettre son projet à exécution. Fidèle à sa résolution de ne point se mêler des affaires d'Angleterre, il n'agit point par lui-même, mais il ouvrit ses trésors à la princesse. Il la savait, disent les historiens, « de niveau avec les plus hauts desseins. »

« Elle fit voir, en effet, dit Filleau de la Chaise, les premières marques de ce qu'on pouvait en attendre un jour. En moins de rien, elle sut mettre une grande armée sur pied, trouver ce qu'il fallait de vaisseaux et d'argent et faire tout embarquer. »

Dans cette circonstance, Blanche de Castille se laissa emporter, par son amour pour son époux, loin de l'obéissance qu'elle devait au chef de l'Eglise: le saint-père avait défendu de donner aucun secours à ceux qui combattaient en Angleterre contre les Plantagenets, ses vassaux. Il est vrai que la princesse savait que le pape Innocent III, qui

avait prononcé la sentence et qui venait de mourir, avait été trompé par les promesses de Jean, et elle ne doutait point que le nouveau pontife ne levât promptement une excommunication dont le motif n'existait plus, puisque le roi d'Angleterre avait passé de vie à trépas.

Quoi qu'il en soit, cette faute est à regretter. C'est une ombre dans un brillant tableau.

La flotte équipée par la princesse arriva trop tard ; la cause de Louis de France était entièrement perdue.

Le prince revint en France le 11 septembre 1217, l'âme pleine de remords et le cœur dévoré de chagrin.

Peu de temps après cette malheureuse expédition d'Angleterre, une question de politique toute semblable se présenta dans les Espagnes.

Henri, fils d'Alphonse IX, régnait depuis trois ans sous la tutelle de Bérengère, sa sœur, lorsqu'il fut tué par un enfant de son âge, qui lui lança une tuile à la tête en jouant avec lui. Bérengère tenta de se faire proclamer reine ; mais les grands de Castille lui préférèrent sa sœur Blanche, et envoyèrent des députés à la cour de France pour lui offrir la couronne.

Toujours ambitieux, Philippe-Auguste hésitait.

« Je ne veux point guerroyer contre ma sœur, dit Blanche. Et, d'ailleurs, j'ai trop de douleur encore des maux que mon seigneur a endurés en Angleterre ; s'il fallait que de telles angoisses lui advinssent en Castille !... La terre de France est assez belle et assez riche pour nourrir et apanager nos enfants. »

Le grand roi applaudit à la sagesse de cette décision.

Néanmoins, le prince Louis fit écarteler son « scel » des couleurs et émaux de Blanche, et unit aux lis de France les tours de Castille.

Béregère fut proclamée à Burgos. Elle abdiqua ensuite en faveur de son fils Ferdinand, qui, après la mort de son père, réunit les deux couronnes de Castille et de Léon.

La malheureuse expédition d'Angleterre avait apporté beaucoup de deuil et de douleur au cœur de notre princesse. Bientôt cette douleur devint plus poignante, ce deuil plus profond. Le petit prince Philippe, à peine âgé de onze ans, s'inclina vers la tombe.

Que de larmes autour de ce lit de souffrance ! que de vœux au ciel, de prières à Marie !...

L'enfant mourut.

Cet enfant, c'était l'espérance, la joie, le bonheur de Philippe-Auguste.

Toute l'ardeur du grand roi, sa noble ambition pour l'agrandissement du domaine de la couronne et de la gloire du trône des lis, semblèrent s'évanouir sur le tombeau du petit prince. Il resta plusieurs jours absorbé dans une douleur muette et profonde, plongé dans une sorte d'anéantissement qui donna des inquiétudes. La pauvre mère, dont le cœur était « merveilleusement navré, » avait besoin de consolation, et pourtant c'était elle qui consolait l'aïeul : « C'est un ange au paradis, murmurait-elle, et un protecteur de plus pour notre maison et pour la France ! » Et ces mots sublimes de Job se retrouvaient sur ses lèvres au milieu de ses sanglots : « Dieu l'avait donné, Dieu l'a enlevé ; que son saint nom soit béni ! »

Toutes les affections de Philippe-Auguste se concentrèrent désormais sur Blanche de Castille et le jeune Louis, l'héritier du trône, qui avait à peine trois ans.

Blanche était mère d'un autre enfant né peu de temps avant la mort de Philippe et baptisé du nom de Robert. Le petit Robert avait certainement sa part des caresses de l'aïeul ; mais, malgré lui, l'aïeul s'occupait davantage de celui qui, un jour, si Dieu le permettait, porterait son sceptre et son diadème.

Pour notre princesse, elle aimait ses deux fils d'un égal amour, et leur partageait ses soins avec une même sollicitude. Dieu la bénit et lui envoya cinq autres enfants : Philippe, qui rejoignit bientôt au ciel l'ange dont il portait le nom, Jean, Alphonse, Charles et Philippe-Dagobert.

Ce dernier vécut peu aussi ; mais le grand roi n'eut point la douleur de le voir mourir : il le précéda dans la tombe.

En 1223, Philippe-Auguste se trouvait à Mantes, où il avait le titre d'*Abbé d'honneur de Notre-Dame*. Il comptait y passer l'été. Blanche, qui ne le quittait plus, était près de lui avec ses enfants.

Une comète immense, dans laquelle on découvrait une large tache de sang et de feu, apparut soudain. On sait la superstition de l'époque. La France entière trembla pour son roi. La comète, disait-on, annonçait la mort d'un puissant prince de la terre, et Philippe-Auguste était, sans contredit, le plus grand de tous.

Blanche tremblait aussi.... Ce n'était point la comète qui éveillait la crainte dans l'âme de la princesse ; elle était

d'une piété trop éclairée pour se laisser aller à la superstition ; mais elle remarquait chaque jour, à chaque heure, pour ainsi dire, une nouvelle altération dans les traits de son beau-père.

Cependant Philippe-Auguste, encore tout à son peuple, malgré sa langueur et ses souffrances, convoqua au Louvre, pour la fin de juin 1223, un parlement féodal où l'on devait discuter les triples intérêts de la religion, de la politique et de la monarchie. Tous les prélats, les vassaux immédiats de la couronne et les possesseurs de grands fiefs s'y rendirent.

On n'attendait que la présence du roi et le jour d'ouverture, quand des messages de Mantes apportèrent la triste nouvelle de l'état déjà désespéré du monarque.

Le deuil se répandit dans toute la France.

Blanche et Ingelburge ne quittèrent point le chevet du malade. Ingelburge était tout à la douleur ; Blanche, non moins peinée, mais toujours forte, encourageait, consolait, donnait les soins les plus généreux et les plus dévoués. Elle était pour le mourant l'ange de l'espérance !

Ce fut elle qui l'avertit de la gravité de sa position et lui suggéra de recourir à Dieu....

Le grand roi ne résista point à la douce voix de sa fille bien-aimée ; l'aimable piété de l'infante avait dès longtemps gagné son cœur, et il remplit avec foi et amour les grands devoirs du chrétien.

Le 14 juillet 1223, il mourut entre les bras de notre princesse, et en bénissant l'ainé de ses petits-fils, Louis, qui pleurait à ses pieds.

« Ainsi mourut Philippe, roi des Français, homme très-prudent et de grand sens, dit le poëte chroniqueur, homme renommé par sa vaillance, magnifique en actions, victorieux dans ses guerres et glorifié par maints triomphes ; il élargit merveilleusement les droits de la couronne et la puissance du royaume des Français, et enrichit fort le fisc royal ; il combattit virilement et déconfit beaucoup de princes illustres par leurs terres, leurs soldats, leurs armes et leurs richesses, qui avaient fortement assailli son royaume et sa personne, et il fut un grand protecteur des églises. »

Blanche voulut que ses enfants, tout jeunes qu'ils étaient, accompagnassent leur aïeul jusqu'à sa dernière demeure. On vit Louis, l'aîné, qui comptait huit ans à peine, agenouillé à Saint-Denis près de son auguste père et témoignant par son recueillement, son respect et ses larmes, de la piété angélique de sa mère et des hauts sentiments de vertu dans lesquels elle élevait ses enfants.

## V.

Le 8 août 1223, Louis le Lion, le *Lion pacifique*, fut sacré à Reims par Guillaume de Joinville, avec sa chère compagne, son illustre reine, comme il se plaisait à nommer Blanche de Castille.

Un seul grand feudataire, Henri III, roi d'Angleterre, ne répondit point au cri des hérauts d'armes répété par trois fois au commencement de la cérémonie.

« Que barons et vassaux de la couronne convoqués par le sire roi de France à son sacre et couronnement faisant défaut sans cause légitime, soient condamnés à la peine d'amende par jugement de leurs pairs. »

D'après les lois féodales, le refus par un grand vassal d'assister au sacre du roi, c'était une insulte grave ; de la part de Henri III, c'était, pour ainsi dire, une déclaration de guerre.

Tous les chroniqueurs parlent des larmes d'attendrisse-

ment que versa Blanche de Castille, quand Louis VIII, se levant à la voix des évêques pour promettre à son peuple la paix, la justice, la clémence, prononça ce serment :

« Au nom du Christ, je promets trois choses au peuple chrétien qui m'est soumis :

« Je ferai de constants efforts pour qu'il vive au sein d'une paix véritable et profonde ;

« J'interdirai les rapines et les iniquités ;

« Je donnerai des ordres efficaces pour que la miséricorde et la justice soient observés dans les jugements. »

Blanche répéta ce serment dans son cœur, et jamais serment ne fut plus religieusement tenu.

Elle cria ensuite avec le peuple : « Fiat ! fiat ! Noël ! Noël ! » Elle savait si bien que l'avènement de Louis VIII au trône, c'était une bénédiction pour la France.

Les onctions furent faites avec la sainte ampoule, apportée en grande pompe à Reims, par l'abbé de Saint-Remi, et Guillaume de Joinville présenta successivement au monarque les chausses de soie violette, les bottines en étoffe de soie brodée d'or, la tunique de satin bleu semée de fleurs de lis brodées en or, la chape de velours écarlate brodée et semée également de fleurs de lis d'or, les éperons d'or, le sceptre d'or, la main de justice en ivoire surmontant la verge d'or, l'épée de Charlemagne, dite la Joyeuse, dans son fourreau fleurdelisé, et la couronne d'or.

L'ayant ensuite conduit à son trône, il sacra Blanche, par une onction sur le front avec du saint chrême, la sainte ampoule ne devant servir que pour les rois ; puis il remit à

la nouvelle reine un sceptre d'or moins grand que celui du monarque, et une verge de justice semblable à celle de Louis, posa sur sa tête le diadème, et la fit monter au trône à côté de son époux.

Louis et Blanche communièrent à la messe qui suivit la cérémonie, et reçurent ensuite l'hommage des vassaux et les bénédictions du peuple.

Tandis qu'ils sont salués et fêtés à Reims avec enthousiasme et qu'ils retournent à Paris comme en triomphe, disons un mot sur la sainte ampoule, dont nos jeunes lecteurs ignorent peut-être l'origine.

On lit dans Hincmar, qui employa tant de soins et de recherches pour composer la *Vie de saint Remi* :

« Après avoir béni l'eau, le saint pontife (saint Remi, au baptême de Clovis) ne put, par la disposition de la Providence, trouver le saint chrême ; et comme, à cause de la multitude du peuple, on ne pouvait ni sortir de l'église ni y entrer, le saint pontife, élevant les yeux au ciel, commença à prier à voix basse et avec larmes, et aussitôt parut une colombe plus blanche que la neige, portant à son bec une fiole pleine de saint chrême, qui répandit une odeur d'une suavité merveilleuse. Le saint pontife ayant pris la fiole, la colombe disparut. Le vénérable évêque versa de ce chrême dans les fonts sacrés. Le roi, qui avait vu un si grand miracle, renonçant aux pompes et aux œuvres de Satan, demanda à être baptisé, etc. »

Après la mort de saint Remi, la sainte ampoule fut déposée dans le tombeau du prélat. Elle servit toujours au sacre des rois, diminuant, selon quelques assertions, ne « s'amoin-

drissant » pas, selon les autres. Mais l'objet de la vénération de quatorze siècles ne pouvait échapper au marteau des révolutionnaires. En 1793, un commissaire de la Convention se transporta à Reims, fit ouvrir le tombeau de saint Remi, se saisit de la sainte ampoule (nom donné à la fiole qui contenait le saint chrême miraculeux), et la brisa lui-même sur le pavé de la place publique. Un ecclésiastique et un magistrat, qui craignirent de compromettre et peut-être de perdre un grand nombre de gens de bien, s'ils enlevaient ce vase précieux, avaient eu soin de retirer une partie du baume qu'il contenait. Ce baume sacré a été solennellement remplacé, en 1819, dans le tombeau de saint Remi, où on le conserve encore.

Le retour à Paris de Louis VIII et de Blanche de Castille fut signalé par des fêtes splendides et de grandes réjouissances.

« L'éclat des pierreries, dit un poète contemporain, le disputait à celui de l'astre de Phœbus. On ne voyait que vêtements resplendissants d'or, que temples garnis de guirlandes, qu'autels entourés de pierres précieuses. La vielle aux sons pleins de douceur, le sistre, le psaltérion, les timbales, les guitares, tout s'accordait pour chanter d'aimables mélodies au roi et à la reine. Le chemin par où ils s'avançaient était jonché de fleurs. Ils entrèrent joyeusement dans leur palais et s'y placèrent sur un trône environné des grands. »

Peut-être les acclamations populaires saluèrent-elles la reine avec plus d'enthousiasme encore que le fils de Philippe-Auguste; le peuple aimait Blanche de Castille d'un

incroyable amour : elle était si douce et si bonne....  
« Blanche la débonnaire ! Blanche la courtoise ! » criait-il sur le passage de la souveraine, comme au temps du grand roi.

Les grands aussi rendaient hommage à la force d'âme de la reine, à « sa prudence réfléchie, son aptitude aux grandes choses, son jugement si soudain et si droit, son amour pour la France. » Tous, peuple et grands, attendaient beaucoup de Blanche : ils savaient que Philippe-Auguste n'avait rien entrepris, rien fait, rien dit sans le conseil de sa fille « bien aymée, » et Louis VIII ne cachait point qu'il voulait, en toutes choses, avoir recours à sa sagesse.

Le nouveau roi sembla même ne prendre pour lui que l'épée de son père, et il remit aux mains de « son illustre reine » le sceptre et la main de justice.

Blanche, habile à apprécier les hommes et les choses, accorda aussitôt toute sa confiance au chancelier Guérin de Montaigu, évêque de Senlis, qu'avait aussi distingué le grand roi et qui se montra constamment digne du choix de la souveraine.

« D'abord simple hospitalier de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, puis évêque de Senlis, enfin chancelier de France, Guérin avait fait reluire sa longue lance à Bouvines, et l'épée du comte de Boulogne y avait été déposée en ses mains. Simple, modeste autant que pieux, s'appelant toujours *frère Guérin*, jamais on ne le vit quitter le manteau noir à la large croix de toile blanche, soit qu'il s'appuyât sur la crosse épiscopale, soit qu'il portât les sceaux du royaume en sautoir. »

Ce fut donc en réalité en 1223, à l'avènement de son auguste époux, que Blanche de Castille commença sa longue et sage régence.

Henri III, roi d'Angleterre, avait formellement refusé d'assister au sacre du roi. Dès le mois de septembre, il somma Louis VIII de lui rendre la Normandie et toutes les provinces dont Philippe-Auguste s'était emparé sur Jean sans Terre.

« Je ne céderai pas un pouce de terrain ni la valeur d'un fromage de tout ce que mon père a confisqué, » dit le roi de France.

Cette réponse, grande et noble, dictée par Blanche de Castille, était une acceptation de guerre.

Louis VIII prit aussitôt les armes.

Ses premiers pas furent ceux d'un conquérant : Montreuil, Bellay, Niort, Saint-Jean-d'Angély ouvrirent successivement leurs portes. Il se « tourna » ensuite sur la Rochelle. Mais la Rochelle se défendit avec plus d'ardeur et retint « le Lion » neuf jours entiers sous ses murs. Savary de Mauléon, que Louis avait forcé de capituler à Niort, s'y était enfermé avec les siens, jurant de mourir plutôt que de se rendre. Il fallut faire jouer les engins, les chats et autres machines de guerre ; et encore avait-on peu d'espoir.

Louis manda ces circonstances à la reine. Blanche demanda des prières à toutes les églises de Paris et du royaume et se rendit en procession à Notre-Dame avec ses enfants, la bonne reine Ingelburge et Bérengère, reine de Jérusalem. Les trois princesses marchaient nu-pieds et en *chemise* (tunique de toile), selon l'usage du temps.

Le lendemain de ce jour, la Rochelle était aux Français.

La prière d'une âme pure monte jusqu'au trône de Dieu comme un encens d'agréable odeur.

Le défenseur de la Rochelle, le brave Savary de Mauléon, sachant que sa noble conduite était calomniée en Angleterre, vint offrir son épée au roi de France. « La conquête d'un tel héros valait celle de la Rochelle et couronna dignement cette glorieuse campagne. »

Louis le Lion revint aussitôt à Paris : c'était pour lui un si grand bonheur de se retrouver près de son illustre reine et de ses bien-aimés enfants !

La nombreuse famille de Blanche s'était augmentée encore au mois de mars précédent, et cette fois d'une fille, Isabelle de France. La naissance de cette fille tant désirée mit le comble à la félicité des deux époux.

Isabelle devait, l'année suivante, avoir un petit frère, le dernier des enfants de Blanche.

Le séjour de Louis près de sa « chère épouse » fut de courte durée : le jeune Richard Plantagenet, duc de Cornouailles, ayant juré de venger Henri III, son frère, débarqua soudain à Bordeaux, où il fit un appel solennel aux barons d'Aquitaine.

Le Lion n'eut qu'à paraître : Richard remit aussitôt à la voile pour l'Angleterre.

Le moment était favorable pour chasser entièrement les Anglais de la France : pas un baron qui n'en formât le vœu ; Blanche elle-même....

Mais il fallait une expiation à la malheureuse expédition

d'Angleterre entreprise sous le poids d'une excommunication, et Louis, qui avait déjà combattu en Languedoc deux fois quarante jours du vivant de son père, venait, pendant son court séjour à Paris, de reprendre la croix des mains du cardinal-légit, Romain de Saint-Ange.

C'était un motif tout religieux qui portait le monarque à la croisade du Languedoc. Mais ses conseillers lui avaient, de plus, fait entrevoir la conquête du comté de Toulouse, immense fief à réunir à la couronne. Enfin une autre raison encore lui avait défendu toute hésitation : il avait à punir le meurtre d'un ami, d'un parent, Guillaume IV des Baux, prince d'Orange, écorché vif et coupé en pièces par des Avignonnais ouvertement dévoués aux intérêts albigeois.

Louis s'arracha des bras de sa chère Blanche, le 20 mars 1226.

Blanche pleurait, comme si un funeste pressentiment lui eût porté au cœur. Elle engagea le roi à bénir ses enfants, recommença ses adieux et les recommença encore. « Sans notre fille Isabelle, murmurait-elle, j'aurais pris la croix. »

Louis la consola en lui rappelant ses dernières victoires et lui disant combien Dieu est grand, est bon et miséricordieux. « Tu prieras, Blanche, ajouta-t-il, et, comme à la Rochelle, le Seigneur des armées fera voir sa puissance. »

Il fallut un dernier adieu....

La reine, se sentant défaillir, courut à son oratoire et s'y enferma, d'abord seule, puis avec ses enfants, à qui elle fit répéter une prière pour le succès des armes du roi.

Comme de coutume en l'absence de son seigneur, Blanche était régente ; elle essaya de faire diversion à sa douleur en s'occupant des soins du gouvernement : ce fut en vain.... Elle avait « deuil profond au cœur, » et pourtant, comme toujours, elle s'acquitta de ses devoirs avec zèle et succès.

L'armée croisée était incomparablement plus nombreuse que celle qui s'était levée pour combattre à Bouvines. Matthieu Pâris la fait monter à cinquante mille cavaliers, sans compter la foule innombrable des gens de pied.

Le roi de France se dirigea sur le comtat Venaissin en passant par Nevers, Montpensier, où une sorte de pressentiment secret lui fit faire son testament, et Lyon.

Le 6 juin, il asseyait son camp en vue d'Avignon, ville que « l'ensemble de ses monuments à hardies ogives et ses fortifications moresques détachées sur un ciel transparent avaient fait déjà surnommer l'*Orientale*. »

Les Avignonnais effrayés dépêchèrent leurs podestats au camp français, offrant des vivres et le passage sur le fameux pont d'Avignon. Le roi accepta. Juste et bon, il ne voulait point punir l'innocent avec le coupable et faire souffrir toute une population du crime accompli par un petit nombre. Les magistrats firent alors jeter un pont de bois sur le fleuve et déclarèrent que Louis et les principaux chefs pénétreraient seuls dans la ville, tandis que l'armée passerait sur le nouveau pont : c'était un sanglant outrage.

Le roi jura qu'il ferait son entrée le casque en tête, la lance au poing, et à la tête de ses hommes d'armes. Les magistrats consentirent à tout.

Louis envoya quelques officiers en parlementaires. Aussitôt la herse retomba sur eux aux cris de triomphe des Avignonnais. Les Avignonnais croyaient tenir le roi de France, qu'ils avaient l'odieuse intention de livrer aux Albigeois. Mais le roi de France, « qu'ils ne tenaient pas, » déclara solennellement « qu'il ne se départirait d'Avignon que la ville ne lui fût rendue, dût-il demeurer trois ans autour des remparts. »

Le siège fut commencé incontinent. Il dura trois mois.

Après cette longue et désastreuse résistance, Avignon ouvrit ses portes, le 12 septembre.

Sans perdre de temps, le vainqueur courut de succès en succès, jusqu'à quelques lieues de Toulouse, dont il voulait faire le siège.

Mais les quarante jours de service qu'imposait la croix étant plus qu'écoulés, la défection se fit autour du monarque.

Thibaut de Champagne donna le premier ce funeste exemple. « Sire, dit le comte, selon la coutume gallicane, je ne vous dois que quarante jours de service militaire : ayant fini mon temps, je vous demande la permission de partir. — Je ne puis vous l'accorder, comte, repartit le roi. — Sire, j'ai servi quarante jours et ne dois rien au delà. Je partirai avec mes hommes d'armes. — Par la lance de saint Jacques ! Thibaut, si tu retournes, je mettrai ta terre à feu et à sang. »

Cette menace n'arrêta pas le comte. Il quitta le camp deux heures avant l'aube, et après lui, mais bien à regret,

ses chevaliers, « moquez et raillez des varlets et aultres personnes les moins considérables de l'armée. »

Louis, craignant d'autres défections et épuisé, d'ailleurs, par les travaux de la campagne, en remit l'achèvement à l'année suivante et reprit le chemin de sa capitale.

Des messagers apportèrent au Louvre la bonne nouvelle. Louis fixait même le jour de sa rentrée à Paris.

Blanche ordonna préparatifs sur préparatifs. Rien ne lui semblait trop beau, trop magnifique, pour fêter le vainqueur d'Avignon. Heureuse d'un indicible bonheur après les funestes pressentiments qui avaient agité son âme, elle voulait que toutes les bonnes gens de Paris eussent « petite part à sa félicité en prenant grosse part des réjouissances. »

L'homme propose, Dieu dispose.

Tandis qu'au Louvre tout s'ornait de festons, de banderoles à devises, de guirlandes de fleurs et de *luminaire*, les salles gothiques et les nefes saintes de Montpensier se tendaient de tapisseries funèbres ; car un terrible événement s'y passait.

Louis VIII, malade en route, s'arrêta à Montpensier. Mais en vain Guichard IV, sire de Beaujeu, et sa noble épouse, Catherine, dauphine d'Auvergne et comtesse de Clermont-Ferrand, prodiguèrent à leur hôte royal les soins les plus empressés.... Le mal fit des progrès rapides et effrayants.

Le monarque ne se fit point illusion. Dès le lendemain ou le surlendemain de son arrivée au vieux manoir, il manda ses fidèles, qui se pressèrent aussitôt autour du lit de douleur.

« Amis, dit Louis d'une voix défaillante et en essayant de sourire encore, votre roi attend une dernière preuve de votre fidélité. Jurez-lui d'obéir au prince du royaume, et de vous rendre vers lui pour le faire couronner aussitôt que j'aurai passé de vie à trépas. Et si, ce qu'à Dieu ne plaise ! Louis venait à mourir, promettez-moi d'agir de même à l'égard de Jean, son frère. »

Matthieu de Montmorency prit la parole au nom de tous, et, fondant en larmes, jura de soutenir les droits de Louis IX.

L'acte fut rédigé et scellé de vingt-trois scels.

Le monarque dicta un second testament. Il donna ses pierreries à « madame la Vierge » pour la fondation d'une église ; les fiefs et villes de Corbeil, Melun, Meulan, Dourdan, Etampes, à « sa très-chère épouse et compaigne, son illustre reyne Blanche ; » le Maine et l'Anjou à Jean, son second fils ; l'Artois à Robert ; le Poitou et l'Auvergne à Alphonse. Charles, le cinquième, était destiné à l'Église, et Isabelle fut comprise dans l'héritage paternel pour une somme de 20,000 livres.

Quelques jours après, le 8 novembre, Louis VIII exhalait son dernier soupir.

L'éloge de ce prince est tout entier dans ces mots d'une vieille chronique : « Fier comme lyon envers les meschans, paisible merveilleusement envers les bons. »

Cependant le jour fixé pour le retour arrivait. Nulle voix secrète ne parlait au cœur de la reine ; elle était heureuse toujours de son ineffable bonheur.

Elle sortit de Paris, montée sur une magnifique haquenée ,

pour aller « à quelques journées » au-devant de son « aymé seigneur. » Louis de France, son fils aîné, chevauchait en avant. Ses autres enfants étaient portés en litière auprès d'elle.

Le jeune prince, impatient d'embrasser le premier son père, demanda et obtint la permission de presser sa marche jusqu'à devancer le cortège de quelques heures au moins.

Il partit.

Bientôt on le vit revenir sur ses pas, la pâleur au front, les yeux pleins de pleurs. Il était accompagné du chancelier Guérin, qui avait suivi le roi en Languedoc, et qu'on avait chargé de porter à Paris la fatale nouvelle.

L'enfant se jeta en pleurs dans les bras de sa mère.

La pauvre veuve comprit tout.

On craignit un instant pour sa vie ou pour sa raison.

« Elle menoit merveilleux deuil, disent les chroniques, et n'estoit pas merveilles, car elle avoit beaucoup perdu. »

---

## VI.

Pourtant Blanche « prit courage d'homme en cœur de femme, » et, comprenant la grandeur et l'importance de la mission que Dieu lui confiait, elle sortit de son désespoir et de son abattement.

Sa première pensée fut pour la gloire de son « seigneur mort. » Elle lui fit faire de magnifiques funérailles.

Hélas! hélas! que ce cortège qui commença à Montpensier, pour ainsi dire, et ne s'acheva qu'aux sépulcres de Saint-Denis, fut différent de celui que la tendre épouse avait préparé!

Les populations en deuil se portèrent sur le passage du cercueil royal, faisant retentir les airs de cris lamentables. Louis était aimé, Blanche était *adorée*. En pleurant le roi,

chacun ressentait en son âme quelque chose de l'immense douleur de Blanche.

Quand les dépouilles mortelles de Louis VIII eurent été réunies à celles des autres rois, ses ancêtres, la reine pensa à son fils. « L'avenir absorba le passé ; l'amour maternel et la France dominèrent l'épouse. »

Elle réunit le conseil royal, expédia des copies de la charte dictée par Louis mourant à tous les grands vassaux et bannerets.

Cette charte disait :

« Louis, par la grâce de Dieu, roi des Français, aux amés et fidèles qui verront ces présentes, salut et dilection.

« Vous saurez qu'accablé de grave maladie, et craignant qu'il n'arrive des malheurs et des troubles en notre royaume, nous avons adjuré les barons et les prélats qui étaient autour de nous par la fidélité qu'ils devaient, et ils nous ont promis que le plus tôt qu'ils pourraient, si Dieu disposait de nous, ils rendraient hommage à notre fils, comme à leur seigneur et roi, et qu'ils s'efforceraient, aussitôt que cela leur serait possible, de le faire couronner ; comme ils ont prêté serment avec une volonté spontanée, nous désirons que tous nos hommes en fassent de même, et qu'ils se rendent au jour qui sera indiqué pour le couronnement. »

La lettre suivante, revêtue du sceau de l'archevêque de Sens et des évêques de Soissons et de Chartres, accompagnait la charte :

« Sachez, chers sires, que nous étions présents en l'abbaye de Montpensier, lorsque l'illustre et très-cher seigneur, notre roi Louis, s'est trouvé malade, à son lit de

mort, et a déclaré, avec liberté d'esprit, que son fils aîné et successeur, comme les autres rejetons encore enfants, seraient placés sous la tutelle de notre dame Blanche, leur mère, jusqu'à ce qu'ils parviennent à l'âge légitime; et comme le seigneur roi a dit ces mots devant nous, nous l'attestons de notre scel. »

La plupart des hauts barons du parlement s'étant rendus à Paris, proclamèrent alors la reine Blanche régente, malgré tous les murmures.

Philippe de France, dit Hurepel, comte de Boulogne, fils de Philippe-Auguste et d'Agnès de Méranie, le seul prince qui pût, avec quelque raison, prétendre à la régence, vint rendre hommage à la reine. Le vénérable Guérin, ami de l'aïeul et du père, se déclara le défenseur de l'autel, du trône et des lois; Matthieu de Montmorency offrit à Blanche l'appui d'un sage, et le cardinal de Saint-Ange la fortifia par ses avis tout paternels.

Comprenant toutes les prérogatives attachées à la cérémonie du sacre, la régente fixa aussitôt cette cérémonie au premier dimanche des « advents, » et partit immédiatement pour Soissons avec tous ses enfants.

A Soissons, Blanche fit conférer au jeune roi, par son oncle, le comte de Boulogne, l'ordre de la chevalerie et l'ordre de l'*Étoile*, institué par le pieux roi Robert à la gloire de Marie, *Stella matutina*.

Cependant quelques grands vassaux, et à leur tête le duc de Bretagne, Pierre Mauclerc, *mauvais clerc*, et le comte de la Marche, espérant profiter de la minorité du roi et du gouvernement d'une femme étrangère pour se rendre indé-

pendants ou tout au moins s'élever en puissance, cherchèrent à liguier tous les barons contre la reine, et même, si c'était possible, à soulever le peuple.

Sous les premiers Capétiens, la royauté semblait attachée à la cérémonie du sacre. Le jour du sacre était fixé : il s'agissait pour les mécontents de retarder à tout prix cette cérémonie, afin d'avoir le temps d'arracher la régence à la mère du jeune roi.

Pour parvenir à ce but, ils employèrent les armes perfides de la calomnie et gagnèrent de misérables trouvères, qui répandirent de toutes parts des chants infâmes.

Les princes étaient jaloux des évêques qui avaient eu grande part à la nomination de la régente, et surtout du cardinal de Saint-Ange, qui, par sa sagesse, était devenu l'âme du conseil ; ils insultèrent dans leurs chansons aux évêques et au cardinal-légat.

Pour Thibaut, comte de Champagne, qui, refusant d'entrer dans la ligue, semblait se rapprocher du trône et se disposait, sommé par douze prélats, à se rendre à Reims, ce fut bien autre chose. N'alla-t-on pas jusqu'à l'accuser d'avoir empoisonné le roi en Languedoc, pour prendre « à femme » sa veuve, qu'il aimait, assurait-on, plus qu'il ne convenait « à vassal d'aimer sa suzeraine ? »

On oubliait que Thibaut avait à peine vingt-six ans, et que la reine de France en comptait plus de quarante.

L'un des meilleurs poètes de son temps, Thibaut avait fait de jolis vers et de tendres couplets en l'honneur d'une jeune fille restée inconnue ; on prétendit que la reine était son héroïne. Les lais et romances du jeune prince furent

dans toutes les bouches, et l'on ne désigna plus le comte de Champagne que sous le nom ironique de *Faiseur de chansons*.

Un historien de l'époque a accredité ce bruit de la trop vive affection de Thibaut pour la reine; mais cet historien, Anglais et ami du roi d'Angleterre, Matthieu Pâris, ne mérite nulle créance.

« C'est, dit le P. Daniel, sur les discours malins d'un auteur anglais de ce temps-là, Matthieu Pâris, qu'il a plu à quelques-uns de nos historiens d'orner ou plutôt de salir leur histoire de cet épisode.... Le désir de trouver des mystères où il n'y en a pas, le plaisir de médire des grands et de se faire applaudir par une infinité de gens corrompus, dont notre siècle n'est pas plus exempt que les autres, donnent la vogue à ces fables; mais il faudrait ici des fondements plus solides et des conjectures moins frivoles pour entreprendre de flétrir ainsi la réputation d'une reine dont le caractère parut toujours être une vertu exacte et une piété constante, et à laquelle notre ancienne histoire rend partout ce témoignage. »

Cependant des clameurs stupides, des satires, des calomnies sans fondement étaient des prétextes trop vagues pour dispenser les mécontents d'assister au sacre du roi; ils durent en adopter de plus plausibles, et bientôt arriva à Soissons une missive signée de plusieurs d'entre eux et disant en substance :

« Notre douleur de la mort de notre sire, votre noble époux, est trop cuisante encore. Nous permettrait-elle de prendre part à cette cérémonie qui exige démonstrations d'allégresse? »

D'autres réclamaient des fiefs conquis sur eux par Philippe-Auguste et disaient : « On veut que nous reconnaissons Louis de France pour roi. Eh bien ! qu'il restitue des domaines si injustement usurpés. »

D'autres encore : « Avant de fixer le jour du sacre, ne faut-il pas, suivant les lois du royaume, que les portes de la tour du Louvre soient ouvertes aux comtes Ferrand et Renaud ? »

Tous terminaient ainsi : « On ne nous verra à Reims que pleinement satisfaits sur tous ces griefs. »

Philippe Hurepel repoussa d'abord toutes les instances des seigneurs ligués et resta fidèle, bien qu'il eût pu regarder comme un affront personnel « de voir la régence confiée à une Espagnole, à une femme étrangère. » Il était à Soissons, il alla à Reims.

Le comte de Champagne, en dépit des odieuses calomnies répandues sur son compte, s'était mis aussi en route. Il envoya en avant quelques chevaliers pour lui préparer des logements. Ceux-ci s'acquittaient de leur mission, quand le prévôt de la cité, par l'ordre de Philippe Hurepel, qui haïssait Thibaut et le « jalousait singulièrement, » se présenta à eux.

« Messires, leur dit-il, je vous déclare, de la part de madame la régente et du roi, que si vous déployez ici vos bannières et harnais, ils seront lacérés et jetés vilainement hors des remparts. »

Le comte était à mi-chemin. Il s'en retourna plein de colère et de dépit.

Philippe de France avait fait une grande faute en se

servant du nom de la régente pour semblable affront à l'un des plus grands seigneurs du royaume. C'était jeter Thibaut de Champagne dans le parti des mécontents.

Cependant la régente n'avait vu dans le manifeste des barons qu'une raison de plus pour hâter le sacre du roi, et l'on ne retarda pas la cérémonie d'un seul jour.

Le 30 novembre, elle arriva donc à Reims avec ses enfants.

Un instant des acclamations universelles accueillirent le jeune roi et sa noble mère; mais on vit couler leurs larmes.... On se souvint, et le vieux cri même de *Noël* ne retentit plus dans l'antique cité. On respecta cette douleur si grande, si amère, si profonde; on l'honora, et l'on y sympathisa par un religieux silence.

Le lendemain, premier dimanche de l'Avent, 1<sup>er</sup> décembre 1226, le sacre eut lieu par les mains de l'évêque de Soissons, le siège de Reims étant alors vacant par la mort de Guillaume de Joinville.

Si Blanche avait versé tant de larmes d'attendrissement et de consolation au moment où son seigneur avait prononcé le serment des rois de France, combien plus elle en répandit encore, quand son fils répéta les paroles saintes !... Cette fois, c'étaient des larmes de prière. Elle conjurait Dieu de donner un cœur noble et droit, pur et vertueux, à son enfant, de lui inspirer son amour, l'amour de son peuple et l'amour de la France, le respect pour la justice et les lois, le désir et la volonté du bien.

Le jeune roi trembla en prononçant ces mots : « Beau sire Dieu, j'ai levé mon âme et mon cœur vers toi, et je





Mégarid et C<sup>o</sup>

Mars 1842

Blanche la moult débonnaire, la moult courtoise: Blanche.  
l'amour des pauvres et des gens de foi: Blanche.  
la bonne fortune de la France.

me fie en toi ; » « lesquelles paroles, dit Joinville, le bon roi eut toujours en grande dévotion et les répétait souvent. »

La cérémonie fut un instant troublée par un incident imprévu. Jeanne de Flandre et Agnès de Beaujeu se disputèrent l'honneur de porter la « vieille joyeuse ou épée de saint Pierre, » donnée par Léon III à Charlemagne, se fondant, l'une et l'autre, sur les droits de leurs époux. Blanche de Castille, sur l'avis des barons, trancha la difficulté, et l'épée du sacre fut confiée au comte de Boulogne.

Le lendemain, le jeune monarque, dont la foi vive, la douce piété, que chacun avait admirées en lui pendant le sacre, étaient l'ouvrage de sa sainte mère, alla en pèlerinage à Saint-Marcoul et à Corbigny, où il communia, afin de se rendre plus digne du don accordé aux rois de France de guérir les écrouelles.

Les malades s'étaient réunis à Saint-Remi, comme de coutume.

Louis, par le conseil de la pieuse Blanche, fit sur chacun d'eux le signe de la croix. Guillaume de Nangis raconte que les rois de France, avant saint Louis, disaient seulement, en touchant le siège de la maladie : *Le roi te touche, Dieu te guérisse* ; mais que le jeune monarque, en prononçant ces paroles déjà si saintes, fit sur la plaie de chacun un signe de croix, « pour faire entendre, ajoute le bon chroniqueur, que le signe de la croix, par la vertu de Notre-Seigneur, guérit les malades bien mieux que la dignité royale. »

La régente ramena enfin le jeune roi à Paris, où toute démonstration d'allégresse avait été interdite.

Et la royne y amena  
Son fils qui dueil et joie a ;  
Et fut sur un char amenez  
Entour de li barons assez.  
Mais à l'entrée de la cité  
L'ont sur un grand dextrier monté ;  
Descendu , et il droict palais ,  
Mais il n'y ot ne cant ne lais.

Nous n'avons pu résister au désir de citer cette strophe de la vieille chronique en vers de Philippe Mouskes, archevêque de Tournay, pour donner une idée de la littérature de l'époque. On en comprend le sens ; en voici , du reste , la traduction : « La reine amena à Paris son fils, qui avait à la fois joie et chagrin. Le roi était sur un char, environné d'un bon nombre de barons. Aux portes de la ville, on le fit monter sur un cheval de bataille pour le conduire au palais, mais il n'y eut ni chants, ni réjouissances. »

## VII.

L'auguste cérémonie de Reims avait définitivement consacré les droits de Louis IX à la couronne de France.

Décus dans une première espérance, les hauts barons s'unirent plus étroitement pour arracher la régence à la reine et chasser du conseil le cardinal de Saint-Ange, plus dévoué peut-être aux intérêts du roi de France qu'à ceux du pape lui-même.

« Peut-on souffrir plus longtemps joug de reine castillane et de ministre italien? répétaient-ils de toutes parts. Faut à tout prix fouler la reine étrangère. »

Brûlant du désir de venger l'affront fait à sa bannière dans la cité de Reims, Thibaut de Champagne s'était jeté dans les bras de Mauclerc et fait avec lui « chef et prince de la conspiration. » Ce n'était point qu'il eût oublié l'odieuse accusation que les grands vassaux et le comte de Bretagne,

tout le premier, avaient osé porter contre lui; mais il ne pouvait combattre à la fois contre tous ses ennemis, et son plan était de les détruire les uns après les autres, ou plutôt les uns par les autres.

Une vaste conspiration s'organisa donc, dans l'ombre, contre la régente : le comte de Champagne, Mauclerc de Bretagne, Hugues IV de Bourgogne, Lusignan de la Marche, le comte de Toulouse, qui espérait reprendre dans le conflit tout ce qu'il avait perdu pendant la croisade; Henri III, enfin, qui faisait aux rebelles promesses sur promesses, n'exigeant pour prix de puissants secours que l'hommage féodal prêté aux rois d'Angleterre, avant l'arrêt de confiscation de Philippe-Auguste, par tous les barons du Sud et de l'Ouest.

Mais il fallait un régent, si les princes ligués parvenaient à chasser « l'étranger, » un régent que les vassaux pussent dominer à leur gré.

On jeta les yeux sur le comte de Boulogne.

Hurepel se laissa éblouir par le vain titre qu'on lui offrit dans une réunion secrète, et oublia en un instant tous les serments qu'il venait de proférer.

Blanche avait vu se former l'orage; elle en suivait les développements avec une admirable fermeté, avec une attitude digne et confiante. De plus en plus à la hauteur de sa mission, elle poursuivait la politique de Philippe-Auguste et se hâtait de développer ce large système de nationalité qui devait un jour, aux prises avec la féodalité, opérer le salut de la monarchie. Il fallait, pour résister à la crise qui se préparait terrible, de la temporisation, de la

prudence, de l'adresse, de la fermeté, de la générosité....  
« Et la régente, dit le P. Daniel, était une princesse dont l'adresse, la prudence, la présence d'esprit, l'activité, le courage firent toujours le salut de l'Etat durant la minorité de son fils. »

La reine espéra un instant réduire à néant les projets des conjurés, en leur enlevant par une noble générosité le régent choisi. Quel autre prince pouvait, avec quelque droit, prétendre aux rênes du gouvernement ? La cession de plusieurs châtelainies à sa convenance, une pension considérable, et par-dessus tout, quelques marques de confiance, ramenèrent Hurepel au devoir. Il se jeta aux pieds de la régente, honteux de sa défection.

En même temps, Blanche s'assura un autre allié dans Ferrand de Portugal, comte de Flandre, à qui elle rendit la liberté, ne réclamant que la moitié de la somme fixée pour sa rançon.

La ligue, privée de celui dont elle avait nominalement fait un chef, le comte de Boulogne, n'en devint que plus audacieuse dans ses projets et ses entreprises : elle aspira à un changement de dynastie.

Mauclerc, qui avait voulu probablement se faire d'Hurepel comme un *échelon* pour arriver lui-même à la régence, éleva soudain de plus hautes prétentions : Robert, tige des comtes de sa maison, était, disait-il, l'aîné des fils de Louis le Gros ; toutefois, « comme il était de petite intelligence, et qu'il ne savait rien, les pairs et les barons avaient fait sacrer son frère Louis à sa place. »

Les seigneurs ligués accueillirent ce bruit assez froide-

ment. Mauclerc, actif et remuant, fou d'ambition, et le « cœur tout plein de mauvaisetés, » n'était point l'homme qu'il leur fallait. Tous jetèrent les yeux sur un haut baron s'il en fût jamais, Enguerrand III, sire de Coucy, proche parent de Philippe-Auguste.

Enguerrand reçut les propositions des barons avec une joie si vive, qu'il alla jusqu'à se montrer devant quelques intimes avec le manteau royal sur les épaules et le diadème au front. Dans sa folie, il oubliait la célèbre devise de sa maison :

Je ne suis roi, comte, ne prince aussi :

Je suis le sire de Coucy.

Les réunions des conjurés se faisaient mystérieusement sous les voûtes ténébreuses de Coucy-le-Château, et pourtant la régente sut ce qui se passait.

Elle s'effraya un instant ; puis, dit le baron Gombault d'Auteuil, « elle se releva comme fait la palme, quand elle est le plus chargée. »

Rassemblant ses troupes à la hâte, elle paraît soudain en Champagne avec le jeune roi, somme le comte Thibaut de se soumettre à son souverain.

Thibaut, surpris au milieu de ses préparatifs, et honteux, confus, se jette aux pieds de la reine et implore pardon et merci.

« Vive Dieu ! comte, s'écrie Blanche, vous n'auriez jamais dû vous déclarer contre nous.

— Dame, dit-il, mon cœur et toute ma terre sont à votre commandement. Il n'est rien que je ne fasse désor-

mais pour vous plaire, et, avec la grâce de Dieu, je serai toujours avec vous et les vôtres. »

De Champagne, Blanche se porta en Normandie avec le même appareil militaire, et signifia aux rebelles qu'ils eussent à faire leur soumission ou à combattre incontinent.

Les seigneurs ligués n'étaient point prêts; la défection de Thibaut avait dérangé leurs plans. Ils promirent de se rendre à Chinon, en parlement féodal. Bientôt après, ils demandèrent un délai, et le parlement fut ajourné à Tours, puis au Châtel-des-Vents, près de Vendôme.

Les vassaux rebelles, Mauclerc et Hugues de Lusignan eux-mêmes, y renoncèrent solennellement à leur alliance avec Henri III, et y prêtèrent à Louis IX leur serment d'alégeance. Des mariages garantirent de part et d'autre la foi du serment : Jean de France, comte d'Anjou et du Maine, fut fiancé à Yolande de Bretagne, fille de Mauclerc, et une double union fut positivement arrêtée avec le comte de la Marche.

De la salle du parlement, les seigneurs de tous les partis, réunis désormais ou semblant réunis par la même foi et les mêmes serments, suivirent le jeune roi et la régente dans la vieille « Chapelle-le-Comte, » et rendirent grâces à Dieu. Le connétable de Montmorency, croyant à la sincérité de tous, s'engagea, au nom des seigneurs, sur *son âme*, et, au nom de Louis IX, sur *l'âme même du roi*.

Des fêtes devaient célébrer la réconciliation des loyaux serviteurs du trône et des anciens chefs de la ligue; mais le prince Jean de France ayant été alors atteint de la

maladie qui l'enleva vers le milieu de l'année, la cour quitta Vendôme et se hâta de revenir au Louvre.

Tandis que Blanche de Castille reprenait à Paris la douce tâche de l'éducation de ses enfants, les seigneurs rebelles renouaient leurs trames odieuses au lieu même et au moment où ils venaient de les abjurer. En promettant féauté à Louis IX, ils n'avaient point promis soumission à la régente, et Philippe de Boulogne, voyant Thibaut de Champagne, qu'il haïssait mortellement, traité par la mère et le fils avec une « merveilleuse gracieuseté, » éclata en plaintes et en murmures contre sa belle-sœur et se mit à la tête des « malcontents. »

Les malcontents le proclamèrent avec joie leur « chève-taine » (capitaine); ils se proposaient, non plus de guerroyer contre la couronne avec le roi des Anglais, mais d'enlever le jeune roi à sa mère et de le remettre à la garde de Philippe, qui le « gouvernerait » suivant l'intérêt du « baronnage. »

Peu de mois après, Louis IX et la reine Blanche étaient à Orléans, pleins de confiance dans les promesses jurées.

Le jeune roi courrait le cerf depuis le matin et se disposait à se rendre à un repas de chasse entre Etampes et Corbeil, comme il en était convenu avec quelques gentilshommes, quand il se vit soudain environné par plus de trois cents chevaliers, le comte de Champagne en tête.

Louis s'étonna.

Thibaut, hors d'haleine, lui dit en deux mots que lui, le roi, courait un grand danger, l'entraîna sans s'arrêter à

Montlhéry, capitale du Hurepoix, et se jeta avec lui dans cette forteresse.

Le jeune monarque apprit alors l'odieux projet de Mauclerc, projet dont Thibaut de Champagne avait eu vent, de l'enlever pour se venger d'un traité, le traité de Vendôme, arraché par violence, disaient le duc de Bretagne et les autres conjurés, et obtenir une autre paix à conditions toutes différentes.

Sur un message du roi et du comte, Blanche accourut, folle d'inquiétude et de douleur, et ne crut son fils en sûreté que dans les profondeurs d'un immense souterrain à l'extrémité duquel se trouvait une ouverture, d'où il pouvait s'échapper en cas de siège ou d'assaut.

Il n'y avait pas moyen de regagner Paris : les ligueurs, sous la conduite de Mauclerc et de Lusignan, étaient « à grand'force » à Corbeil.

La régente pourtant revint à elle et dépêcha en toute hâte un message à Paris, afin d'annoncer à la bonne ville le péril dans lequel se trouvait le roi de France : c'était au peuple qu'elle faisait appel, c'était le peuple qu'elle conjurait contre les seigneurs, c'était du peuple qu'elle attendait tout secours.

Le peuple de Paris ne lui fit pas défaut. Il se leva comme un seul homme, accourut à Montlhéry.... Chevaliers, citadins, paysans, les uns armés de pied en cap, les autres portant des fourches, des pieux, des faux, des pioches, des bâtons; vieillards, femmes, enfants, implorant à grands cris le Dieu protecteur des veuves et père des orphe-

lins, et maudissant les traîtres et les félons, couraient confondus sur la route.

En même temps, le tocsin sonnait à toutes les églises, à tous les moutiers, et de Paris à Montlhéry, toutes les populations se levaient à cette grande voix, répétant les mêmes prières, proférant les mêmes malédictions.

La régente parut sur les remparts de la forteresse, tenant son fils par la main, souriant à cette multitude si dévouée, lui présentant son roi, le remerciant du geste et du regard.

Un seul cri s'éleva alors du sein de la foule, comme s'il eût été proféré par une seule bouche : « Que Dieu donne au roi bonne et longue vie ! qu'il le garde de ses ennemis ! »

Ce fut entre deux haies de ces phalanges populaires que Louis et sa mère regagnèrent Paris.

Louis IX, bien des années après, aimait à raconter *comme quoi*, « depuis Montlhéry jusques à Paris, le chemin était plein de gens à armes et sans armes, serrés côte à côte, lesquels criaient tous à haute voix à notre Seigneur, qu'il donnât au roi et à la régente bonne vie et prospérité, et les voulût bien garder contre tous leurs ennemis.

« Les seigneurs qui s'étaient préparés à un coup de main, et non à une bataille, reculèrent devant cette grande manifestation populaire et laissèrent Blanche rentrer triomphalement au Louvre, escortée par des milliers de bourgeois, d'artisans et d'écoliers. »

Cependant, bon nombre de ces écoliers, de ces artisans,

de ces bourgeois, voyant le jeune roi en sûreté, avaient pris les devants et préparaient un triomphe pour la régente, dont la sagesse et la prudence avaient maintes fois déjà sauvé la monarchie en sauvant son enfant.

Qu'on se figure les maisons ornées de tentures et de fleurs, les rues jonchées de verdure, tout un peuple remplissant les rues, les places, les carrefours, garnissant les fenêtres, les arbres, les toits, et criant de toutes parts : « Blanche la moult (très) débonnaire ! Blanche la moult courtoise ! Blanche, l'amour des pauvres et des gens de foi ! Blanche, la bonne fortune de la France ! »

Quel plus bel éloge que ces acclamations dictées par le cœur et proférées par la voix du peuple !

Le jeune roi était profondément ému ; les larmes coulaient sur son visage, beau de traits, de jeunesse et de candeur ; sa physionomie, radieuse de bonheur, respirait les cieux. Lui aussi mêlait sa voix à la voix des habitants de la bonne ville, et répétait avec enthousiasme : « Blanche, la bonne fortune de la France ! »

Blanche chevauchait à la droite de son fils, montée sur une magnifique haquenée, la couronne en tête, et saluant le peuple du geste et de la voix.

Ce triomphe fut peut-être le plus grand, le plus saint qui honorât jamais la monarchie populaire.

Au milieu de telles démonstrations de joie, d'une telle allégresse, les amis des rebelles répétaient tout bas, en se frappant la poitrine : « La main de Dieu est visiblement sur ce jeune roi ! »

Il faut dire que Philippe de France, comte de Boulogne,

n'avait point approuvé le complot et s'était éloigné des ligueurs, tout repentant déjà de sa félonie.

Le duc de Bretagne et le comte de la Marche se vengèrent de Thibaut de Champagne, qui avait déjoué si habilement leurs plans, en faisant ravager ses domaines par le duc de Bourgogne. Thibaut repoussa « à grand'force » les agresseurs.

Pendant ce temps, Mauclerc et les autres chefs de la ligue négociaient auprès de Hurepel pour le ramener dans leurs rangs. Le comte de Boulogne ne répondit point ouvertement aux instances des barons, mais il fortifia ses places, et surtout Calais et Boulogne. C'était presque une adhésion à la ligue.

Dans le même temps aussi, Henri III « festoyait » à Nantes les chevaliers bretons qui accouraient de toutes parts à des tournois et à des passes d'armes dont le but politique était à peine déguisé. Bientôt, en effet, chevaliers, bannerets et sergents se formèrent en corps réguliers.

Au premier avis qu'elle en reçut : « Comte de Bretagne, venez tôt avec moi ou contre moi, » fit écrire la régente par le jeune roi.

Mauclerc ne répondit pas.

Blanche rassembla aussitôt une armée considérable sous les ordres suprêmes du connétable Matthieu de Montmorency, et vint la rejoindre avec Louis IX.

Les comtes de Champagne et de Flandre ne tardèrent pas à se réunir à elle, et Hurepel lui-même lui amena bon nombre de bannerets.

On entra en campagne par des victoires.

Le « très-valeureux » Jean des Vignes s'empara de Beuvron et de la Haye-Pesnel, sur les marches de la Normandie, et le roi se dirigea ensuite sur Bellême, l'un des principaux boulevards de la rébellion.

On disait du donjon de Bellême, assis sur un roc taillé à pic, protégé par d'épaisses murailles garnies de claie et de cuir de bœuf, entouré de fossés larges et profonds, qu'il ne « pouvait être pris ni par armes ni par machines de guerre. » La régente n'hésita point pourtant à investir la place. « Dieu peut tout, disait-elle, et, s'il le veut, nous prendrons Bellême. »

La prise de Bellême pouvait, d'un seul coup, terminer la guerre.

Pendant, le froid devint si rigoureux, la neige tomba en telle abondance sur un sol déjà glacé, que les chefs français s'alarmèrent et parlèrent de lever le siège. Blanche combattit cette résolution pusillanime : l'honneur de son fils était engagé.

On vit alors cette admirable femme se multiplier, pour ainsi dire, sur tous les points, pour porter à tous l'encouragement et la consolation. De grands feux allumés de distance en distance par ses ordres, et entretenus jour et nuit, adoucirent la température autour du camp et ranimèrent l'ardeur guerrière des hommes d'armes. En même temps, la reine, comme inspirée, relevait les courages abattus en parlant de triomphe et de conquêtes, promettant la victoire. Elle ne quittait plus les hommes de guerre, dont elle partageait les fatigues, les privations et les souffrances, et qu'elle animait sans cesse, non-seulement

par des paroles de confiance et d'espoir, mais encore par un noble et saint exemple. « Cette grande vertu et magnanimité d'être en personne, durant l'hiver, à ce siège, dit Etienne Leblanc, rappelait à tous, fidèles et ennemis, que si le roi était bien jeune, il avait une mère digne de porter son sceptre et sa couronne. »

Le jeune Louis partageait l'ardeur de Blanche et parcourait avec elle les rangs pressés des hommes d'armes, rappelant son courageux père et son illustre aïeul par sa tenue toute martiale.

Pendant il fallait en finir, et en finir au plus tôt.

L'assaut demandé par toutes les *batailles* (corps d'armée) est résolu, et l'on marche aux remparts avec ardeur. Le premier jour, les Français sont repoussés; le lendemain, on fait jouer les mines; le surlendemain, on emploie toutes les machines de guerre : catapultes, crochets de fer, pierriers, scorpions.

En vain les Bretons font pleuvoir carreaux, bugles, mangonneaux, etc. Les barbicanes s'écroulent, les hourdis disparaissent, et de larges brèches s'ouvrent de toutes parts. Les Français s'élancent, combattent corps à corps, refoulent les assiégés sur tous les points.

Mais d'énormes pans de murailles s'affaissent avec un fracas épouvantable, ensevelissant Français et Bretons sous leurs ruines.... « Le chastel, dit Nangis, étoit déjà si cassé des coups d'engins et de pierres, qu'il trébuchoit. »

Le sire de Bellême, hors d'état de soutenir un nouvel assaut, demanda à capituler et arbora aussitôt le gonfanon royal.

Henri III devait donner des secours au duc de Bretagne; mais, loin de songer à ses promesses, il s'éloigna avec grande honte.

Mauclerc, livré à ses propres ressources et voyant le roi de France près d'envahir ses États, fut « obligé de se rendre et de crier merci. »

La régente avait pour politique la clémence après la victoire; elle pardonna, mais en stipulant au traité l'alliance d'Yolande de Bretagne, fille de Pierre Mauclerc de Dreux et d'Alix de Thouars, déjà fiancée à Vendôme au prince Jean de France, qui n'était plus, avec le prince Charles de France, comte d'Anjou et du Maine, frère du roi, et en exigeant que la jeune princesse lui fût immédiatement remise. Mauclerc fit bonne contenance, et donna son consentement avec une apparence de joie.

Yolande partit aussitôt pour la capitale, sous l'escorte de Robert III, comte de Dreux, et de Henri de Dreux, archevêque de Reims, ses oncles, du comte de Boulogne, d'Enguerrand de Coucy et du connétable de Montmorency.

« Blanche respirait enfin; sa fermeté, sa prudence triomphaient. Intimidés ou désabusés, les grands vassaux se rapprochaient du trône, et aucun élément de trouble ne s'entrevoyait dans l'avenir. Cet état de calme si nouveau semblait pouvoir permettre à la régente de se livrer en entier à ses desseins pour la prospérité de la France. »

## VIII.

Blanche de Castille « était, dit Guillaume de Nangis, la meilleure et la plus sage entre toutes les femmes. »

Nous pouvons ajouter : Elle était la meilleure et la plus sage entre toutes les mères, et « elle faisait de ses enfants, selon la gracieuse expression d'un écrivain moderne, la joyeuse couronne de sa tendresse maternelle. »

De onze enfants que la reine Blanche avait eus, il ne lui en restait que six à la mort de Louis VIII : Louis, Robert, Alphonse, Charles, Jean et la princesse Isabelle.

Jean mourut bientôt dans ses « aulbes ; » il n'avait que huit ans et quelques mois. Il descendait dans la tombe sans avoir souillé sa robe baptismale : ce fut la consolation de sa pieuse mère.

Ne pouvant plus, chargée des soins du royaume, donner, comme jadis à Poissy, tous les instants de son existence à ses bien-aimés enfants, la reine Blanche s'adjoignit le



Mégnard et C<sup>ie</sup>

Blancher de 1877

La Reine voulait prouver  
que le travail n'est pas une honte.



fidèle Matthieu de Montmorency ; Jean de Nesle, le plus parfait modèle des chevaliers, le chancelier Guérin, « frère Guérin, » dont les hautes vertus « ne laissent rien à souhaiter, » le père Pacifique, enfin, recommandé par le cardinal de Saint-Ange à la sainte mère, comme le meilleur et le plus savant instituteur qu'elle pût donner aux jeunes princes.

Le père Pacifique avait été trouvère de l'empereur d'Allemagne, et avait mérité, en cette qualité, le glorieux surnom de *Prince des poètes*. Voulant un jour entendre saint François d'Assise, il l'avait suivi dans l'église du bourg de San-Sévérino. On dit que, pendant que le saint prêchait, le trouvère avait vu, par une sainte vision, deux épées qui, se croisant, transperçaient de part en part le cœur du bienheureux François. Il s'était fait aussitôt son disciple et avait pris l'habit de son ordre.

Matthieu de Montmorency instruisait les nobles fils de France dans le métier des armes, Jean de Nesle leur faisait connaître et aimer tous les devoirs de la vraie chevalerie, frère Guérin et le père Pacifique les initiaient aux saints mystères du culte chrétien, et formaient à la fois leur esprit et leur cœur par des connaissances aussi variées et aussi étendues que le comportait l'époque.

Dame Hélène de Buisemont et damoiselle Mahaut de Goderville secondaient la bonne mère auprès d'Isabelle.

Quelle que fût la confiance de la reine dans les personnes qu'elle avait placées près de ses bien-aimés enfants, elle n'en continuait pas moins une surveillance aussi active qu'éclairée, et se réservait sa grande part de hauts et sublimes enseignements. S'il a été dit avec tant de vérité de

saint Louis « qu'il n'est pas donné à l'homme de porter plus loin la vertu » (Voltaire), on doit ajouter qu'il n'est pas donné à tous les hommes d'avoir une mère aussi parfaite.

Quelle mère a le courage de dire à son enfant ce que la reine Blanche répétait chaque jour dans toute la ferveur de son âme et la sincérité de son cœur :

« Roi Louis, mon fils, j'aimerais mieux vous voir mourir à mes pieds que de vous voir commettre un seul péché mortel. »

C'était à genoux que le pieux jeune roi écoutait cette parole sainte; c'était à genoux qu'il recevait, comme lui venant de Dieu même, tous les enseignements de sa mère.

La voix d'une mère, c'est la voix de Dieu, et sa parole se grave à jamais dans le cœur de ses enfants. « Un jour, le roi me demanda, dit le bon sire de Joinville, ce que je préférerois d'être lépreux et fou, ou d'avoir mortellement offensé Dieu. Et moi qui jamais ne voulois mentir, je répondis que j'aimerois mieux avoir fait trente péchés mortels que d'être lépreux. Ce que le roi entendant, il me fit asseoir à ses pieds et sévèrement m'en reprit. »

Ce n'était pas seulement au roi Louis que la tendre mère disait cette pieuse parole, c'était à tous ses enfants, qu'elle aimait d'un égal et saint amour.

Après avoir passé tous les matins un certain temps avec chacun d'eux pour leur parler de leurs devoirs particuliers de chrétien, d'homme et de prince, leur montrer leurs défauts et les encourager au bien, elle les réunissait autour d'elle pour des instructions générales, leçons de pieuse et

douce morale qui devraient se retrouver dans la bouche de toutes les mères.

En voici quelques-unes :

« Mes enfants, ayez le courage de combattre vos penchants pernicioeux, vos habitudes mauvaises, tandis que vous êtes jeunes; quand vous serez devenus vieux, vous ne pourrez pas plus les détruire que le noir Africain ne peut changer la couleur de sa peau et le léopard effacer ses bigarrures.

« Plus nous sommes grands dans ce monde, plus nous devons nous humilier devant Dieu.

« Quoi que nous disions, quoi que nous fassions, souvenons-nous que le Seigneur nous regarde et nous entend.

« Plus un homme est élevé ici-bas, et plus son obligation de donner le bon exemple est étroite et rigoureuse.

« Soyez unis, mes enfants, car l'union c'est la force, et l'amitié c'est le bonheur.

« Le courage et la vertu sont au-dessus de la fortune.

« Flatterie n'est que menterie.

« Que nos riches ornements ne nous soient qu'une dure et pesante nécessité. »

La reine Blanche habitait ses enfants à être gracieux et aimables « à toutes gens, » à honorer partout et en toutes circonstances l'homme de vertu et de mérite, « le prud'homme, » à ne mépriser personne. « Nulle ne doit despire, » comme l'on disait alors.

Elle leur enseignait le culte, culte vraiment chrétien, de la parole donnée, de la promesse offerte, de la foi jurée, et leur inspirait cet esprit de justice, de conciliation et de paix, qui l'a faite si grande entre toutes nos reines. « Dieu dit,

répétait-elle souvent, Dieu dit : Bénis soient les apaiseurs (bienheureux les pacifiques). »

On raconte que, s'il venait à s'élever quelque querelle autour d'eux, la mère et les enfants avaient toujours à la bouche ce mot naïf et touchant : « Reposez-vous. »

Blanche, qui, avec raison, faisait du mensonge le vice le plus méprisable et le plus honteux, voulait que ses enfants respectassent à tel point la vérité qu'ils n'eussent point besoin d'employer le serment. Un jour, le jeune roi ayant juré par « les saints de céans, » il en fut repris ; il dit alors : « En nom de moi. » Sa pieuse mère lui montra que jurer par son nom, c'était, en quelque sorte, vouloir s'égalier à Dieu, dont on prend le nom en justice. Depuis cette époque, Louis et ses frères ne dirent plus, pour affirmer, que : « Vraiment, c'est ainsi ; » et dans le cas contraire : « Non est. »

La vie privée de la sainte reine était une leçon de tous les instants : l'exemple est, dans son silence, le maître le plus éloquent, le plus persuasif, le plus entraînant. Dieu bénit dans ses enfants la mère pieuse, sage et dévouée.

On lit dans les chroniques du temps que Blanche de Castille conduisait elle-même ses enfants à l'église, les dimanches et les jours de fêtes ; elle les faisait asseoir parmi les enfants du peuple, sur la paille des temples, pour assister aux saints mystères et écouter la parole de Dieu. Parlant un langage que bien peu auraient voulu entendre dans ce siècle d'égoïsme et d'orgueil, et qui lui avait été révélé à elle-même par sa mère Eléonore d'Angleterre, de si sainte mémoire : « Mes enfants, disait-elle souvent à ses fils et à

sa fille en sortant des saints lieux, le monde vous estime grands et nobles par devant tous les nobles et les grands; mais souvenez-vous que ces petits, ces pauvres du peuple sont tous vos égaux devant le Dieu qui nous a faits. »

Un exemple encore de l'influence puissante et constante des enseignements d'une mère sur le cœur de ses enfants.

Recevant avec un pieux respect les leçons de la reine Blanche et en faisant en tout la règle de sa conduite, le jeune roi, dans sa naïve et touchante humilité, se prenait à signer, quand il écrivait à « ses intimes et à ses familiers, » *Louis de Poissi*, ou *Louis, le seigneur de Poissi*. Un de ses intimes le plaisantant un jour sur ce titre modeste : « Beau cher ami, lui dit-il, laisse-moi agir comme le roi de la fève, qui ne fait fête de sa royauté que le soir. »

Je suis comme ung roy de la febve,  
De qui la seigneurie est brefve...  
De son royaulme ung soir faict feste;  
Lendemain, il n'en est plus riens.

( Poésies du XIII<sup>e</sup> siècle.)

Après l'étude des dogmes de l'Eglise et des lois de l'État avec le chancelier, frère Guérin; du latin, qui était alors la langue parlée et écrite des hautes classes de la société, et de l'histoire, avec le bon père Pacifique; des devoirs de la chevalerie avec le sire Jean de Nesle, et des armes avec le connétable Matthieu de Montmorency, venaient les heures de récréation. La bonne reine Blanche y présidait de coutume, car les heures de récréation ne devaient point être perdues : « Le temps est si court et si précieux, disait-elle,

qu'il faut lui donner le meilleur emploi possible. » Et, d'ailleurs, Blanche savait que le temps pendant lequel l'enfant a toute liberté est celui où une mère sage et attentive peut agir plus directement et plus efficacement sur son esprit et sur son cœur.

Elle voulait que ses fils et la gentille Isabelle se livrassent à de « joyeux esbatements ; » elle croyait l'exercice nécessaire au développement des facultés et à la santé du corps.

Isabelle préférait rester assise aux pieds de sa mère à contempler et baiser des images représentant « le très-doux Jésus et madame la Vierge. » « Je donnerai pour vous quarante sous aux pauvres, si vous vous ébattez, disait la tendre mère avec des caresses. — Si je ne m'ébattais, vous donneriez les quarante sous aux pauvres pour une autre raison, très-douce mère, répondait la petite fille ; mais je m'ébattraï de grand cœur pour vous obéir. » La docilité et la douceur de l'enfant témoignent certainement en faveur de la mère.

La plus grande récompense des enfants de Blanche, c'était de visiter les maladreries, « Maisons-Dieu, » d'y répandre des consolations et des aumônes, et de soigner les malades de leurs petites mains. La veille des grandes fêtes, la reine faisait aussi venir à la cour, dans une grande salle affectée à cet usage, un grand nombre de pauvres que ses enfants servaient à table.

Saint Louis et la bienheureuse Isabelle ne se départirent jamais de cette pieuse coutume, non plus que de former le signe de la croix sur leurs lèvres avant de dire quelque

chose d'important, et sur leur poitrine au sortir du palais, n'allassent-ils qu'à la promenade.

Le soir, la famille royale se réunissait, qu'elle fût au Louvre, à l'hôtel de Nesle, à Poissy, à Pontoise, etc., dans un salon éclairé par un flambeau de cire haut de trois pieds et de la grosseur de la tête. Les dames faisaient de la tapisserie et autres ouvrages en fils d'or, d'argent et de soie; les princes regardaient les enluminures, étudiaient ou faisaient quelque travail manuel; Isabelle, d'ordinaire, filait au fuseau.

Un jour, Blanche, qui profitait de la moindre circonstance pour dire un mot de piété ou de morale à ses très-chers enfants, s'aperçut que la princesse regardait avec complaisance l'extrême beauté de sa main. « Encore un peu de temps, ma fille, lui dit-elle, et cette main sera desséchée; mais la beauté de l'âme ne périra jamais. »

La pieuse jeune fille, à l'exemple de sa mère, consacrait les ouvrages de ses mains à Dieu et aux pauvres. Agnès d'Harcourt, son amie d'enfance, et qui fut seconde abbesse de Longchamps, raconte à ce sujet dans ses *Mémoires* une gentille anecdote :

« La princesse fila de ses propres mains, dit-elle, un couvre-chef, que saint Louis, son frère, lui demanda avec instance. Mais elle lui répondit : « Cher frère, laissez-moi l'offrir à Notre-Seigneur, car c'est le premier que j'aie jamais filé. — Aurai-je au moins le second? — Si le premier est pour Notre-Seigneur, le second sera pour les pauvres. — Et le troisième? — Vous l'aurez, mon cher Louis. » Et effectivement la jeune fille envoya les deux premiers

essais à de pauvres femmes dont elle prenait soin. Deux de ses dames les rachetèrent et les donnèrent « aux nonnains de Saint-Antoine, qui les gardèrent comme reliques. »

Isabelle apprenait aussi, dit l'un de ses historiens, Rouillard, « à travailler la soie et le fil d'or ou d'argent, à faire des réseaux damassés et toutes sortes d'ouvrages à l'aiguille pour voiles, courtines et autres ornements, qu'elle envoyait çà et là dans les églises ou moutiers. »

C'était pendant les heures de la veillée que la reine Blanche, le connétable et Jean de Nesle, « devisant sagement, » parlaient des aïeux des jeunes princes et leur faisaient « merveilleux récits. » On rappelait surtout l'illustre règne de Philippe-Auguste; on nommait tous les preux compagnons d'armes du grand roi, qui alors, pour la plupart, dormaient du dernier sommeil dans leurs cercueils de pierre. Blanche, Matthieu de Montmorency et Jean de Nesle les avaient tous vus, tous connus, et c'était un intérêt de plus pour les jeunes princes. Ainsi Gaucher III de Châtillon, comte de Saint-Pol, mort en Languedoc peu avant le dernier roi, que douze coups de lance avaient percé à Bouvines, sans le désarçonner, et dont on disait en son temps : « Il se fiert en péril fièrement, comme aigle affamé sur la tombe des coulons; » ainsi Clément du Mez, dit le « petit maréchal, » à cause de sa taille, tombé en Anjou, lors de l'expédition de Louis VIII contre Jean sans Terre, et qui, au moment d'exhaler son dernier soupir, donna son cheval de bataille, ayant tout légué aux pauvres, au messenger qui lui porta la bonne nouvelle de la bataille de Bouvines; et Etienne de Longchamps et Jean de Rou-

vré, auxquels le trésor royal était redevable de l'aigle d'or de l'empereur Othon, arraché à Bouvines « du char où il semblait défendu par dragon artificiel agitant énorme queue, ouvrant gueule menaçante; » et Guillaume I<sup>er</sup> des Barres, comte de Rochefort, « l'Achille français, » qui, après maintes et maintes prouesses héroïques en Palestine, avait rapporté des saints lieux une épine de la sainte couronne; et Simon de Montfort, le brave des braves, qui, après la brillante bataille de Muret, une victoire entre cent victoires, était allé pieds nus rendre grâces à Dieu de son triomphe, et léguer à la sainte Vierge son palefroi et son armure; et tant et tant d'autres non moins nobles, non moins grands, non moins vertueux.

La reine Blanche, élevée au milieu des poétiques et chevaleresques souvenirs du noble pays de Castille, parlait aussi de ses ancêtres, à elle, et de leurs « merveilleux » combats contre les Maures, de son père, aux glorieux surnoms de *Noble* et de *Bon*.

« Chers enfants, ajoutait la sage mère, la vraie gloire, c'est la piété et la justice; la vraie gloire, c'est la vertu. »

Un des plus grands plaisirs encore des enfants de France, c'était la musique, l'un des quatre arts libéraux et des sept de la « clergie. » La reine Blanche, d'un pays passionné pour le chant, où « les cançones, romanzen et coplas d'ella sarabanda, » et le père Pacifique, poète et musicien, qui avait noté le célèbre *Cantico del Sole* pour saint François d'Assise, son supérieur, son maître et son ami, avaient inspiré ce goût aux jeunes princes. Que de fois Louis, Alphonse, Robert et Charles, unissant leurs voix à celles

de leur mère et de leur sœur, d'Agnès d'Harcourt, l'amie inséparable d'Isabelle, de Louise de Buisemont et des douze dames de la reine, chantèrent leur antienne favorite, l'*Ave, maris stella!* On ne faisait à la cour de Blanche que de la musique sacrée et de la musique héroïque, et l'on n'y entendait jamais de ces lais où le nom de Dieu était mis en oubli, et la vertu peu respectée.

Chaque année, au temps de la moisson et des vendanges, la reine Blanche allait s'établir avec tous ses enfants dans sa maison du faubourg Saint-Marceau, et elle prenait part aux travaux avec le jeune roi, les princes et Isabelle, dans les champs et les vignes du Clos-au-Roi, vaste domaine qui dépendait de ce manoir. La reine voulait prouver que le travail n'est point une honte....

Qu'il était touchant de voir les deux princesses mêlées aux gens du peuple et coupant le raisin, le panier au bras et la serpette en main, tandis que le jeune monarque et ses frères portaient les corbeilles pleines et les vidaient dans les « tonnelles » (tonneaux).

Vers midi, on faisait un frugal repas. Les enfants de France s'asseyaient avec leur noble mère au milieu des enfants du peuple et partageaient le pain des travailleurs. Que de bénédictions montaient alors vers Dieu pour les royaux enfants! que de joyeuses acclamations pour la vertueuse mère : Blanche la débonnaire! Blanche la courtoise! Blanche l'amie des pauvres!

Il n'était pas moins touchant de voir les jeunes princes travailler de leurs mains royales aux murs de l'abbaye de Royaumont.

Le roi Louis VIII avait ordonné que ses pierreries fussent vendues pour bâtir un monastère en l'honneur de « madame la Vierge. » Blanche de Castille désira que ses enfants contribuassent, non-seulement de leurs deniers, mais de leur travail, à l'accomplissement du vœu de leur père.

L'abbaye devait être construite dans une plaine au milieu des bois, à une demi-lieu de Beaumont-sur-Oise et de Luzarches. La régente vint s'établir avec sa jeune famille au château royal d'Ancéris sur l'Oise, et les princes, suivant l'exemple des moines de Cîteaux, qui se mêlaient aux ouvriers pour la construction des maisons destinées à leur ordre, aidèrent à creuser les fondations, à fendre les pierres, à voiturer le mortier et la chaux. Que de fois aussi ils portèrent sur leurs épaules la civière chargée de moellons et de terre !

Alphonse et Charles, moins âgés, moins robustes ou moins zélés, préféraient quelquefois courir, chanter et s'ébattre. « Frères, disait alors le jeune monarque, les moines gardent maintenant le silence, faisons comme eux. » Et quand les princes voulaient se reposer, au lieu de traîner la civière : « Les moines, ajoutait-il, ne se reposent pas..., imitons-les ! »

Plus tard, ces souvenirs d'enfance rendirent Royaumont bien cher au cœur du bon roi. On rapporte que, dès qu'il pouvait se dérober aux pompes du trône, il volait vers la sainte abbaye. Déposant sur le seuil tout insigne royal, il se faisait traiter en simple moine, mangeant au réfectoire, couchant au dortoir, travaillant au jardin, se levant la nuit pour chanter matines.

Plus tard encore, absorbé en oraison devant l'autel de sainte Agnès, il pensait à sa pieuse mère, qui l'attendait devant Dieu, au valeureux Robert d'Artois, enseveli à la Massoure; à Louis de France, l'héritier du trône, que le Seigneur avait rappelé à lui à l'âge de dix-sept ans, et qui, « adolescent agréable à Dieu et aux hommes, » dormait à Royaumont et régnait dans les cieux.

## IX.

Ayant vaincu les princes ligués, la régente espérait régner en paix; mais un événement d'une autre nature apporta encore le trouble dans le royaume.

L'Université, « cette fille aînée de nos rois, » qualifiée au XIII<sup>e</sup> siècle « le plus précieux bijou de la fiancée du Christ, l'arsenal où l'on forgeait l'armure de la foi et le glaive de l'esprit, la clef du christianisme, le paradis de l'Église universelle, le temple de Salomon, la sainte Jérusalem, l'arbre de vie dans le paradis terrestre, enfin la lampe resplendissante de la maison de Dieu, » l'Université comptait, depuis Louis le Jeune et Philippe-Auguste, quelque trente mille écoliers, tous hommes faits, qui formaient des corporations libres, indépendantes, ne reconnaissant nulle autorité que leur propre juridiction. D'après les statuts accordés par Philippe-Auguste, ni les prévôts ni les offi-

ciers royaux n'avaient droit de répression sur leurs écarts ou leurs délits. Il s'ensuivait que les écoliers, forts de leur impunité, vivaient pour la plupart dans la débauche, commettaient toutes sortes de désordres, molestaient le menu peuple, et souvent soutenaient des combats à main armée contre les bons bourgeois de Paris.

Un usage immémorial permettait aux écoliers de simuler des joutes et des tournois, aux derniers jours du carnaval, dans un vaste préau du faubourg Saint-Marcel, hors Paris.

Ils s'y réunirent comme de coutume, le lundi gras de l'année 1229, et l'ordre le plus parfait régna toute la journée.

Le soir, quelques-uns d'entre eux s'attablèrent chez un cabaretier du faubourg, et y firent joyeux repas et copieuses libations. Mais, l'heure venue de payer la dépense, ils trouvèrent le prix réclamé exorbitant, menacèrent l'aubergiste, l'insultèrent et en vinrent aux coups. Les voisins, accourus aux cris du brave homme, tombèrent sur les agresseurs et leur rendirent au centuple leurs « horions. »

Obligés de céder au nombre, les écoliers rentrèrent dans Paris avec les vêtements en désordre, la rage et la vengeance au cœur.

Le lendemain, ils revinrent en force et armés d'épées et de bâtons ; ils envahirent violemment le cabaret, brisèrent tous les pots, répandirent le vin sur le pavé ; puis, courant par les rues du faubourg Saint-Marcel, assaillirent et laissèrent pour morts tous ceux qu'ils rencontrèrent, hommes ou femmes, vieillards ou enfants.

Le prieur du moutier Saint-Marcel, seigneur du faubourg, était tenu de protéger ses vassaux ; il courut chez l'évêque

de Paris, Guillaume d'Auvergne, et le supplia d'obtenir justice pour ses administrés. L'évêque de Paris en appela au cardinal-légat, et celui-ci à Blanche de Castille.

La régente recevait chaque jour les mêmes plaintes et suppliait en vain les universitaires d'user de moins grande indulgence. Jugeant donc cette fois qu'elle devait punir, elle ordonna au prévôt de marcher contre les écoliers avec bon nombre d'archers et de châtier sur-le-champ les auteurs de telles violences.

Les coupables n'avaient eu garde de rester sur les lieux du désordre, après avoir accompli leur vengeance. Le prévôt trouve un grand nombre d'écoliers jouant dans le préau de la manière la plus inoffensive. Il se jette néanmoins sur eux. Les jeunes gens se défendent pendant quelque temps en désespérés; mais, meurtris de coups, blessés, dépouillés de leurs vêtements, ils se dispersent à travers les vignes, laissant plusieurs morts sur le terrain.

Dès que cette *énorme iniquité* fut parvenue aux oreilles des maîtres de l'Université, ils suspendirent leurs cours et « disputations, » et sommèrent la reine de punir ses prévôts.

La reine refusa positivement de se rendre à cette injonction.

Prenant ce refus pour un outrage, les professeurs licencièrent les élèves, fermèrent les écoles, quittèrent Paris, au mépris des ordres de la régente et des supplications des évêques, et se retirèrent à Angers et à Orléans.

Ainsi la capitale, « cette nourrice de philosophie et de

sapience, » avait perdu « son grand gymnase intellectuel, son bijou, sa lampe resplendissante.... »

Mauclerc, qui mettait sa joie dans le malheur des autres, battit bruyamment des mains à cette nouvelle et essaya de doter la Bretagne de la plus magnifique institution de nos rois, en offrant Nantes aux savants pour rouvrir leurs écoles. Henri III tenta de les enlever à la France, et leur fit les promesses les plus brillantes, s'ils voulaient s'établir à Oxford.

Le roi Louis et sa mère craignirent que « science et savoir, ces trésors de salut, ne quittassent le royaume de France et ne retournassent ès pays étrangers, d'où ils étaient venus; car l'étude des lettres et de philosophie était venue d'Athènes à Rome, et de Rome en France, avec les honneurs et le rang de chevalerie, par les mains de l'empereur Charlemagne. »

L'Université, cependant, se montra noble et grande; elle rejeta les offres du duc de Bretagne et du roi d'Angleterre, et déclara que rien ne l'arracherait du sol français.

Touchés de cette réponse, Louis et Blanche consentirent à entrer en négociations et envoyèrent à Rome deux docteurs des plus estimés, Geoffroy de Poitiers et Guillaume d'Auxerre, pour exposer les faits au saint-père.

Grégoire IX prit parti pour l'Université, et écrivit à ce sujet à la régente deux lettres, dans l'une desquelles se trouve ce passage curieux :

« Le royaume de France s'est toujours distingué par trois vertus, attribuées par appropriation aux trois personnes de la sainte Trinité : la puissance, la sagesse, la bonté. Il est puissant par la valeur de sa noblesse, sage par la science

de son clergé, bon par la clémence de ses princes. »

Il continue en invitant la reine Blanche à ne point retrancher de cette trinité sociale la vertu du milieu, la sagesse, sans laquelle les deux autres ne sont rien.

La régente obéit à la voix du chef de l'Église ; elle invita les savants à revenir à Paris, et répara noblement des torts auxquels elle n'avait eu qu'une part si légère.

Les étudiants reparurent en foule sur les bancs des écoles.

Guillaume de Nangis, en prodiguant à la régente force louanges d'avoir remis, par sa noble conduite dans toute cette affaire, *la clergie* en honneur, donne ce sens symbolique à la fleur de lis, emblème de la royauté française :

« Si un trésor aussi précieux que celui de *sapience*, qui prime tous les autres, eût été enlevé au royaume, le lis, emblème des rois de France, et qu'ils peignent à trois feuilles sur leurs armes et leurs bannières, eût été grandement défiguré ; les deux plus basses feuilles, en effet, signifient *sapience* et *chevalerie*, et gardent et défendent la troisième feuille, laquelle est *foi* et se trouve plus haut placée entre les deux autres ; car *foi* est gouvernée et réglée par *sapience* et défendue par *chevalerie*. Tant que ces trois feuilles demeureront, dans le royaume de France, unies en paix, force et bon ordre, le royaume subsistera ; mais si on les sépare ou si on les arrache du royaume, le royaume divisé sera désolé et tombera. »

On sait que la fleur de lis ne devint l'emblème de la royauté française qu'à l'époque où s'établit universellement

et se régularisa l'usage des armoiries, c'est-à-dire vers la fin du XI<sup>e</sup> siècle, au temps de la première croisade. Les descendants de Charlemagne en avaient quelquefois orné leur sceptre et leur diadème.

L'une des plus grandes gloires de la reine Blanche fut de terminer les affaires du Languedoc. Ce que n'avaient pu tant de croisés pendant une trentaine d'années, ce que n'avait pu le roi Louis VIII avec toute sa valeur et sa puissance, une faible femme l'accomplit.

Peut-être nous saura-t-on gré de donner ici une idée de la guerre albigeoise.

L'hérésie des Albigeois, qui n'était autre qu'une sorte de manichéisme, avait pris naissance en Orient. Les relations commerciales entre les Slaves de la Dalmatie et les Italiens la firent pénétrer en Lombardie bien avant les croisades ; de la Lombardie, elle passa dans la France méridionale, et y apparut pour la première fois dans le pays d'Alby ; de là le nom d'*Albigeois*.

« Il n'y avait point de religion, dit Anquetil, que les Albigeois n'attaquassent : les sacrements, les mystères, et jusqu'à la divinité de Jésus-Christ. Le paradis, l'enfer étaient, pour la plupart d'entre eux, des dogmes ridicules ; le purgatoire surtout, une invention des prêtres pour obtenir des fondations et des aumônes abondantes. On sait trop combien l'irrégion peut enfanter de désordres parmi le peuple, quel bouleversement de tous les principes, même civils, quelle corruption dans les mœurs l'affranchissement de toute crainte pour l'avenir introduit chez des hommes grossiers, et combien elle les rend propres à lever l'éten-

dard de l'insubordination et à violer toutes les lois. On ne doit donc pas être étonné, si les Albigeois se portèrent à des excès, à des abominations, à une cruauté que nous n'oserions redire. »

Les Albigeois, commençant par secouer tout joug spirituel et temporel, se formèrent en bandes pillardes et dévastatrices. Le pape Innocent III, pontife immortel, voulut ramener ces pauvres égarés au bercail de l'Église : c'étaient ses enfants.... Il leur envoya des légats, qui essayèrent en vain de les combattre par la douceur et la persuasion. Peut-être ces saints prêtres eussent-ils réussi, si les hérétiques n'avaient trouvé un appui et un protecteur dans Raymond VI, comte de Toulouse.

Le comte, d'une foi suspecte, appela auprès de lui l'un des légats, Pierre de Castelnau, dans l'espoir de réhabiliter sa réputation d'orthodoxe. Pierre parla avec une sainte liberté. Il fut assassiné peu de temps après la conférence par des agents, dit-on, du comte de Toulouse.

Mis mourant en présence de deux individus supposés ses meurtriers, il s'était écrié, en les regardant en face : « Que Dieu vous pardonne, et je vous pardonne.... » C'étaient deux serviteurs du comte.

Le comte, d'ailleurs, n'exerça contre les criminels « ni poursuites ni justice. »

A cette nouvelle, Innocent III excommunia Raymond de Toulouse et prêcha une croisade contre les Albigeois. Raymond s'effraya, se soumit, et accepta au concile de Valence les conditions de paix qui lui furent imposées. C'étaient celles-ci : « Il chasserait les hérétiques de ses

terres, ôterait aux juifs tout emploi public, réparerait les dommages qu'il avait causés aux monastères et aux églises, veillerait à la sûreté des routes, n'exigerait plus d'impôts contraires aux anciens usages du pays, et purgerait ses domaines des bandes armées qui les infestaient. »

La réconciliation solennelle du comte de Toulouse avec l'Église eut lieu à Saint-Gilles, avec les formes usitées dans ces temps-là.

« Si le comte de Toulouse avait été de bonne foi, dit le père Lacordaire dans son *Histoire de saint Dominique*, la pénitence publique à laquelle il se soumettait, loin de l'abaisser devant ses contemporains et devant la postérité, eût été pour lui un titre au respect de tous les chrétiens. Théodose ne perdit rien de sa gloire pour s'être laissé arrêter par saint Ambroise aux portes de la cathédrale de Milan. Le crime seul déshonore; l'expiation volontaire, dans un souverain surtout, est un hommage rendu à Dieu et à l'humanité, qui relève celui qui en est capable et le rend participant de l'homme divin, qui est Jésus-Christ crucifié. L'orgueil peut-être ne comprend point ce que je dis là; mais qu'importe? Il y a longtemps que la croix est maîtresse du monde, sans que l'orgueil ait encore deviné pourquoi. Laissons cet aveugle-né, et répétons à qui veut l'entendre la parole de celui qui a conquis la terre et les cieux par un supplice volontairement souffert : Quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera exalté.... »

Raymond jura sur les reliques des saints et sur le corps même du Seigneur de tenir ce qu'il avait promis. Il n'en avait nulle intention.

Le comte de Toulouse s'étant soumis, le pape ordonna que les croisés qui, commandés par le duc de Bourgogne, les comtes de Nevers, de Saint-Pol, de Bar, de Montfort, étaient déjà à Lyon, respectassent le domaine direct du comte, mais marchassent contre ses vassaux et ses alliés, pour obtenir leur soumission.

L'armée s'avança donc vers le Languedoc, et Raymond la rejoignit à Valence; il avait pris la croix. Béziers et Carcassonne furent emportés.

Alors Simon de Montfort fut fait chef de l'expédition. « On ne pouvait avoir un plus hardi capitaine ni un plus religieux chevalier que le comte de Montfort; et s'il eût joint aux qualités éminentes qui resplendissaient en sa personne un meilleur fonds de désintéressement et de douceur, nul des croisés d'Orient n'aurait surpassé sa gloire. »

Presque tous les croisés abandonnèrent Montfort, et Raymond l'un des premiers : c'était un changement de fortune fort ordinaire à ces sortes d'expéditions, où chacun venait librement et s'en retournait de même.

Montfort, allant en avant malgré tout, prit des villes, les perdit, les reprit, tandis que le comte de Toulouse ne semblait nullement s'inquiéter de la chute de ses alliés et de ses vassaux.

Cependant un concile tenu à Avignon somma Raymond d'accomplir les promesses de Saint-Gilles. Il s'y refusa absolument.

La guerre se continua alors plus acharnée et plus sanglante. En dépit des efforts d'Innocent III pour le ramener à de meilleurs sentiments, Raymond de Toulouse s'allia aux

comtes de Foix et de Comminges, et au vicomte de Béarn. Le roi d'Aragon, dont il venait d'épouser la sœur, lui amena aussi un nombreux corps d'armée.

Nous laisserons le père Lacordaire nous raconter la bataille de Muret :

« Montfort était à Fanjeaux, lorsqu'il apprit que l'armée confédérée, grosse de quarante mille fantassins et de deux mille chevaux, s'était avancée vers Muret, place importante située sur la Garonne, à trois lieues au-dessus de Toulouse. Ce fut le moment le plus sublime de sa vie. Il n'avait à son service qu'environ huit cents chevaux et un petit nombre de gens de pied. Il partit aussitôt pour Muret, un matin, accompagné de ses hommes d'armes et des évêques de Toulouse, de Nîmes, d'Uzès, de Lodève, de Béziers, d'Agde, de Comminges, et de trois abbés de Cîteaux.

« Arrivé le même jour au monastère de Bolbonne, qui appartenait à l'ordre de Cîteaux, il entra dans l'église, y pria longtemps, et, ayant posé son épée sur l'autel, il la reprit en disant à Dieu : « O Seigneur, qui m'avez choisi, « tout indigne que j'en étais, pour faire la guerre en votre « nom, je prends aujourd'hui mon épée sur votre autel, « afin de recevoir mes armes de vous, puisque c'est pour « vous que je vais combattre. »

« Il marcha ensuite à Saverdun et y passa la nuit.

« Le lendemain, il se confessa, écrivit son testament et l'envoya à l'abbé de Bolbonne, avec prière de le transmettre au souverain pontife, s'il venait à périr.

« Le soir, il franchit la Garonne sur un pont sans être

inquiété et se trouva derrière les tours de Muret , gardées par une trentaine de chevaliers.

« C'était le mercredi, 12 septembre.

« Avant de mettre le pied dans la ville , il avait été rejoint par les évêques, qui l'avaient un moment quitté pour aller au camp des ennemis demander la paix ; mais le roi d'Aragon leur avait répondu que ce n'était pas la peine qu'un roi et des évêques entrassent en conférence pour une poignée de gladiateurs.

« Malgré le mauvais succès de cette tentative , quand l'aurore se fut levée, les évêques chargèrent un religieux de prévenir le roi qu'eux et tous les ordres ecclésiastiques viendraient nu-pieds le conjurer de prendre de meilleures résolutions.

« Combien alors le comte de Toulouse dut regretter ses parjures et ses humiliations sans fruit ! Combien il dut s'accuser de n'avoir pas recouru dès l'origine à une guerre loyale et courageuse, au lieu de laisser écraser ses amis et déshonorer sa cause ! Mais il se trompait : la guerre comme l'artifice devait lui être funeste. Dieu voyait le cœur de ce prince et n'était pas touché de son sort.

« Les évêques se disposaient à sortir de Muret en équipage de suppliants, lorsqu'un corps de cavaliers ennemis se précipita vers les portes.

« Montfort donna l'ordre aux siens de se ranger en bataille dans la partie basse de la ville. Lui-même revêtit son armure, après avoir prié dans une église où l'évêque d'Uzès offrait le saint sacrifice. Il y retourna de nouveau, quand il se fut armé, et, en ployant le genou, les liens qui attachaient

la partie basse de son armure se rompirent. On remarqua aussi qu'au moment où il posait le pied dans l'étrier, son cheval redressa la tête et le blessa. Ces présages n'émurent point le cœur du chevalier, quoique d'ordinaire les hommes de cette trempe y soient sensibles.

« Il descendit vers ses troupes, suivi de Foulques, évêque de Toulouse, qui portait dans ses mains le crucifix. Les cavaliers mirent pied à terre pour adorer leur Sauveur et en baiser l'image. Mais l'évêque de Comminges, voyant que le temps s'écoulait, prit le crucifix des mains de Foulques, et, d'un lieu élevé, harangua l'armée en peu de mots et la bénit. Après quoi, tous les ecclésiastiques qui étaient présents se retirèrent dans l'église pour prier, et Montfort sortit de la ville à la tête de huit cents chevaux, sans infanterie.

« Le front des confédérés s'étendait dans une plaine à l'occident de la ville.

« Montfort, qui était sorti par une porte opposée, comme s'il eût voulu fuir, divisa son monde en trois escadrons et alla droit au centre de l'ennemi. Son espérance, après celle qu'il mettait en Dieu, était de couper de part en part ces lignes confédérées, d'y jeter le désordre et l'épouvante par la hardiesse de l'attaque, et de profiter de tous ces hasards que les grands capitaines découvrent dans l'horreur d'une mêlée.

« Ce fut ce qui arriva : le premier escadron rompit l'avant-garde ennemie ; le second pénétra jusque dans les derniers rangs, où le roi d'Aragon était entouré de l'élite des siens ; Montfort, qui suivait de près avec le troisième, prit en flanc les Aragonais déjà troublés.

« La fortune hésita là quelque temps, et le temps était précieux ; car les bataillons, si heureusement traversés, étaient plutôt éblouis que défaits et pouvaient accabler Montfort par derrière.

« Un coup qui renversa mort le roi d'Aragon décida de la journée. Le cri et la fuite des Aragonais entraînent tout le reste.

« Les évêques, qui priaient avec angoisse dans l'église de Muret, les uns prosternés sur le pavé, les autres levant leurs mains vers Dieu, sont bientôt attirés sur les murs par le retentissement de la victoire et voient la plaine toute couverte de fuyards sous la main terrible des croisés. Un corps de troupes qui essayait d'emporter la ville d'assaut jette les armes bas et est détruit dans sa fuite.

« Cependant Montfort revenait de la poursuite des vaincus, et, en traversant le champ de bataille, il rencontra, gisant par terre, le corps du roi d'Aragon, déjà dépouillé et nu. Il descendit de cheval et baisa en pleurant les restes meurtris de ce prince infortuné. Pierre II, roi d'Aragon, était un brave chevalier, aimé de ses sujets, catholique sincère, et digne de ne pas mourir ainsi. Les liens qui unissaient ses deux sœurs aux deux Raymond l'avaient engagé au soutien d'une cause qu'il estimait n'être plus celle de l'hérésie, mais celle de la justice et de la parenté. Il y succomba par un secret jugement de Dieu peut-être, pour avoir méprisé les supplications des évêques et abusé dans son cœur d'une victoire qu'il regardait comme assurée.

« Montfort, après avoir pourvu à sa sépulture, entra dans Muret pieds nus, monta à l'église remercier Dieu de sa

protection, et donna aux pauvres le cheval et l'armure avec lesquels il avait combattu.

« Cette bataille mémorable, fruit d'une conscience qui se croyait certaine de combattre pour Dieu, comptera toujours parmi les plus beaux actes de foi qu'aient faits les hommes sur la terre.

« Dominique était à Muret avec les sept évêques que nous avons nommés et les trois abbés de Cîteaux. Des historiens modernes ont écrit qu'il marcha en tête des combattants, la croix à la main ; les écrivains contemporains ne disent rien de semblable. Ils affirment, au contraire, que Dominique resta dans la ville à prier, de concert avec les évêques et les religieux. »

Après la bataille de Muret, les alliés et les habitants de Toulouse se soumirent au souverain pontife et furent solennellement réconciliés avec l'Église. L'administration des Etats du Languedoc fut confiée à Montfort jusqu'au prochain concile, le concile de Latran, qui devait statuer sur le sort des deux Raymond, le père et le fils.

Le concile, craignant qu'il n'en fût fait de la foi dans la France méridionale, si on y laissait régner des hérétiques, prononça, le 11 novembre 1215, la déchéance des princes de Toulouse, donna définitivement « la comté » au noble Montfort, assigna une pension à Raymond VI, et nomma son fils, le jeune Raymond, depuis Raymond VII, au marquisat de Provence.

Ce marquisat était formé des villes abandonnées au saint-siège en caution des promesses de Saint-Gilles.

Après la décision du concile, le jeune homme alla prendre

congé du pape et lui déclara, avec une fermeté respectueuse, que, se croyant injustement dépouillé de l'héritage paternel, il ferait tout au monde pour recouvrer un jour avec gloire ce qu'il avait perdu sans faute. L'innocence, le malheur, le courage du prince touchèrent le pontife. « Mon fils, lui dit-il en le bénissant, dans toutes vos actions, puissiez-vous bien commencer et mieux finir encore ! »

Raymond VII avait dix-huit ans à peine, et pourtant, l'année suivante, il était déjà maître d'une partie de la Provence.

Toulouse, fatigué bientôt du joug de son nouveau comte, rappela le vieux Raymond de la cour d'Angleterre, où il s'était réfugié. Raymond VI reparut, et ses anciens vassaux se rangèrent autour de lui.

Montfort, chassé de la ville, mit le siège devant ses murs.

« Le 25 juin, on vint lui dire de grand matin que les ennemis étaient en embuscade dans les fossés du château. Il demanda ses armes, et, s'en étant revêtu, il alla entendre la messe. Elle était déjà commencée lorsqu'on l'avertit que les machines de guerre étaient assaillies et en danger d'être détruites. « Laissez-moi, dit-il, que je voie le sacrement de notre rédemption. » Un autre messager survint, qui lui dit que ses troupes ne pouvaient plus tenir. « Je n'irai pas, dit-il, que je n'aie vu mon Sauveur. » Enfin, le prêtre ayant élevé l'hostie, Montfort, à genoux par terre et les mains au ciel, prononça ces mots : *Nunc dimittis*, et sortit. Sa présence sur le champ de bataille fit reculer l'ennemi jusqu'aux fossés de la place ; mais c'était là sa dernière

victoire. Une pierre l'atteignit à la tête ; il se frappa la poitrine, se recommanda à Dieu et à la bienheureuse vierge Marie, et tomba mort. »

Il laissait deux fils. L'un mourut bientôt sous les murs de Castelnaudary ; l'autre, incapable de porter la lourde épée de son père, céda tous ses droits au roi de France.

Le vieux comte de Toulouse, sous la protection des victoires de son fils, eut le temps de tourner les regards vers le Dieu qui l'avait si visiblement frappé. Le 12 juin 1221 , « s'étant trouvé mal pour avoir mangé des figes, il demanda aussitôt un confesseur, témoignant un grand remords d'être excommunié. Des chevaliers de Saint-Jean, accourus auprès de lui, prirent un de leurs manteaux, sur lequel se trouvait la croix blanche, que le prince baisa dévotement, et il mourut ainsi. »

Raymond VII continua la guerre, soutenant toujours l'hérésie ; ce n'était que par l'hérésie qu'il espérait triompher.

Alors eurent lieu les différentes croisades de l'époux de Blanche.

La mort de Louis VIII ne termina point la lutte. Raymond VII eût dû se rapprocher du trône, abjurer ses erreurs et devenir un appui pour la régente ; il vit, au contraire, le triomphe dans la rébellion, et se jeta l'un des premiers dans les rangs des mécontents, en même temps qu'il se proclamait encore et toujours le protecteur des Albigeois.

Le saint-père excommunia de nouveau le prince, en janvier 1227, et prêcha contre les Albigeois une dernière croisade.

Blanche hésita, malgré ses griefs nombreux et si récents,

à faire marcher une armée en Languedoc. « Il est plus expédient, disait-elle, d'attirer un ennemi par des bienfaits que de l'irriter par des chagrins. » Et résolue d'épuiser toutes les voies de conciliation, elle fit intervenir auprès de Raymond, Guillaume de Cardaillac, évêque de Cahors, l'un des prélats les plus influents sur l'esprit du comte de Toulouse.

Toutes négociations échouèrent devant l'entêtement et l'orgueil. L'armée française partit, commandée par Humbert de Beaujeu.

Humbert marcha de victoires en victoires....

Mais quelles victoires ! Le pillage, l'incendie, le meurtre, telles étaient les horribles représailles dont usaient tour à tour vainqueurs et vaincus.

En vain Blanche ordonnait la modération, défendait la violence : quelle modération était possible avec des peuples qui semblaient avoir perdu le caractère d'hommes en déposant celui de chrétiens?...

Enfin les Albigeois, accablés sur tous les points, se soumirent, et le comte de Toulouse, abandonné par ceux mêmes qu'il avait si vaillamment défendus, implora la régente.

Toujours clémente et bonne, la reine Blanche le reçut à merci, et, fidèle à sa politique, l'agrandissement du pouvoir royal, elle stipula au traité le mariage de la fille unique de Raymond, Jeanne de Toulouse, avec Alphonse de France, le troisième de ses fils.

Le jeudi saint 1229, le comte de Toulouse faisait la paix avec la maison de France en signant ce traité, et le lende-

main, vendredi saint, il se réconciliait avec l'Eglise en confessant son hérésie devant le parvis Notre-Dame, et en faisant vœu de prendre la croix et de guerroyer cinq ans « outre-mer. »

Les Capitouls ratifièrent « sur l'âme de leur ville de Toloze » le traité qui stipulait, outre le mariage de l'héritière du Languedoc, la cession de quelques places à la couronne de France et le démantèlement d'un grand nombre d'autres.

Les fiançailles d'Alphonse et de Jeanne furent aussitôt célébrées.

## X.

Pendant ces événements, le félon Mauclerc, plein d'une furieuse jalousie contre la régente, toujours si habile et si sage, avait préparé une nouvelle révolte. Cette fois, il était allé en personne trouver le roi d'Angleterre, qui lui avait promis de nombreux secours.

De retour en Bretagne (1230), il rappelle sa fille Yolande, sous le plus frivole prétexte, fortifie ses châteaux, arme de toutes parts et livre aux Anglais les villes principales de « sa duché. »

Blanche se porte aussitôt devant Angers avec son fils, et c'est là qu'elle reçoit cet insultant message des mains d'un chevalier du Temple :

« Moi, Pierre de Dreux, ne vous reconnais plus pour mon seigneur, et vous déclare la guerre, résolu que je suis à me faire justice de la prise de Bellème et autres dommages faits

à mon préjudice et contre toutes les formes dans l'assemblée de Melun.

La régente, pour toute réponse, somme Mauclerc de comparaître devant le monarque, pour s'expliquer. Sur son refus, elle presse le siège d'Angers, emporte la ville après quarante jours, et, parcourant l'Anjou, soumet toutes les places qui tenaient pour le rebelle.

Alors la guerre civile éclate en Bretagne. Les seigneurs se partagent, ceux-ci se rangeant sous la bannière du roi de France, ceux-là, en plus petit nombre, restant attachés à la fortune de Mauclerc. En même temps, un parlement féodal, convoqué par Blanche de Castille, déclare Pierre de Dreux, dit Mauclerc, déchu de la tutelle de son fils, et délie ses vassaux de tout serment envers lui.

Mauclerc était consterné.

Mais, pour la première fois fidèle à sa parole, Henri III débarque soudain à Saint-Malo avec des troupes nombreuses, court à Nantes, où il reçoit l'hommage lige du comte, et se prépare à combattre le roi de France.

Un vaste plan de campagne s'organise : quatre corps d'armée, sous le commandement du connétable et des comtes de Champagne, de Flandre et de Saint-Pol, soumettent bon nombre de places importantes, tandis que la régente transfère son quartier général d'Angers à Clisson, qui avait fermé ses portes devant Mauclerc et qui les ouvre à Blanche de Castille.

A Clisson, Louis IX reçut, le jour de la Pentecôte, une nombreuse députation bretonne envoyée peut-être par Mauclerc : celui-ci était aux abois malgré les secours des

Anglais et il voulait sonder les dispositions de la cour de France.

L'accueil de la mère et du fils remplirent d'enthousiasme les barons bretons : c'était la clémence alliée à la justice, le courage à la grandeur. Qui n'eût été fier d'obéir à de tels souverains ? Les barons jurèrent fidélité, prêtèrent hommage et suivirent la régente et le jeune roi devant Oudon, qui avait arboré la bannière des léopards.

Le premier assaut fut décisif.

A la forteresse de Champtonceaux, sœur jumelle d'Oudon, de l'autre côté de la Loire, même triomphe.

Ancenis tomba peu après au pouvoir de l'armée française, qui se porta sur Saint-Maxent, pendant que Henri III pénétrait dans le Poitou, où tous ses exploits se bornèrent à la prise de Mirebeau.

La chaleur était devenue excessive. On était aux derniers jours de juin 1230. Les opérations du siège de Saint-Maxent furent ajournées jusqu'à l'arrivée de nouveaux renforts.

Les Français étaient dans la plus complète sécurité, croyant Mauclerc à opérer avec Henri III dans le Poitou, quand ils sont soudain surpris.

Ils courent aux armes, repoussent les assaillants qui fuient à toutes brides.

C'était Mauclerc qui n'avait point suivi le roi d'outremer à Mirebeau et qui, du fond de son vieux manoir de Pornic, sur l'Océan, avait appris l'inaction momentanée de la régente.

Cependant les troupes du roi poursuivirent vivement Mauclerc.

Cette fuite n'était qu'une feinte. Les vainqueurs tombent dans une première embuscade, puis dans une seconde, puis dans une troisième. Mauclerc revient à la charge sous les murs de Clisson, et la déroute de l'armée de Blanche est complète.

Mettant, en adroit politique, les moments de stupeur à profit, Pierre de Dreux fit immédiatement solliciter une suspension d'armes. La régente l'accorda. La nouvelle d'un autre événement non moins déplorable, l'état désespéré du connétable, ne lui permettait aucune hésitation.

Matthieu de Montmorency mourut peu après.

La paix, signée le 4 juillet à Saint-Aubin-du-Cormier, fut solennellement ratifiée à Angers, où le jeune roi et sa mère firent un long séjour, pour fortifier le château et le donjon et contenir ainsi à l'avenir, si c'était possible, les barons toujours si remuants de Bretagne.

Ils étaient encore à Angers quand arrivèrent à la régente de tristes nouvelles de la capitale. Paris et les bourgs environnants étaient ravagés par « une étrange maladie nommée *feu sacré*, à cause de la violence intérieure du mal. » Il brûlait les entrailles, causait d'affreuses douleurs, et aucun remède n'en pouvait arrêter les progrès.

Blanche courut à Paris, malgré les instances de ceux qui l'entouraient. « Des enfants malheureux ont besoin de leur mère, disait-elle, et une reine est la mère de son peuple. »

Elle demanda à l'évêque une procession solennelle en l'honneur de sainte Geneviève. Le feu sacré n'était autre que le *mal des ardents* qui, sous Louis le Gros, avait fait

tant de victimes et dont les ravages n'avaient été arrêtés que par l'invocation de la vierge de Nanterre.

« Ce que l'homme ne peut, Dieu le peut, disait la pieuse reine, et nous obtiendrons tout de Dieu par la foi et la prière. »

On vit la régente et ses enfants marcher « pieds déchaux » à la procession, entre l'évêque de Paris et l'abbé de Sainte-Geneviève.

Comme l'avait dit Blanche de Castille, la prière et la foi furent toutes puissantes sur le cœur de Dieu. L'épidémie cessa miraculeusement pendant la procession; les malades dont on n'espérait plus rien revinrent à la santé, et nulle autre personne ne fut atteinte. La reine fit élever l'église de Sainte-Geneviève des Ardents, pour consacrer à la fois le prodige de sa reconnaissance.

Le traité de Saint-Aubin-du-Cormier avait laissé intact le grand fief de Bretagne. La régente avait cru gagner le cœur du traître par la clémence et la bonté. Mais Mauclerc haïssait trop mortellement l'aimable Blanche pour ne point faire de nouveaux efforts contre son autorité. Il rêva une ligue plus puissante, dont Thibaut de Champagne serait l'un des principaux chefs.

Thibaut de Champagne, si fidèle à la régente, si dévoué au jeune roi!

Alors il n'était bruit à la cour de France que de banquets et de fêtes, de passes d'armes et de tournois. Thibaut de Champagne, veuf de sa seconde femme Agnès de Beaujeu, pour qui il n'avait eu que fort peu d'affection, allait, par le conseil de ses amis, convoler à de troisièmes noces et

épouser la fille d'Archambaut IX, dit *le Grand*, Marguerite de Bourbon.

Ce mariage contrariait les plans du « mauvais traître ; » il jura dans son cœur qu'il ne s'accomplirait pas.

Il partit secrètement pour la Champagne, vit Thibaut, lui rappela que, par le traité de Melun, sa fille Yolande, héritière peut-être de la Bretagne, à cause de la santé débile d'un jeune frère, avait été fiancée à Charles de France, mais que Charles de France n'était point l'époux qu'il avait voulu pour Yolande ; qu'obligé de céder à la force, il avait dû, lui, Pierre de Dreux, envoyer sa fille à la cour de la régente, mais qu'il avait su mettre à profit le plus léger prétexte pour rappeler son enfant ; qu'enfin Yolande était toujours à Nantes, attendant l'époux du choix de son père, et que cet époux n'était autre que Thibaut, comte de Champagne.

L'ambition parla si haut au cœur du pauvre prince et l'aveugla à tel point, qu'il accepta avec transport la proposition du duc de Bretagne et ne rêva plus que son accomplissement. Il rompit toutes relations avec Archambaut et attendit avec impatience sa nouvelle fiancée, qu'on devait lui amener sans bruit et sans escorte à l'abbaye de Valserre ou du Val-Secret, près de Château-Thierry.

La jeune princesse arriva en effet peu après, conduite par son père, chez les bons moines de Valserre.

Averti aussitôt, Thibaut, qui, ayant feint de visiter cette partie de ses États, se trouvait alors à Château-Thierry, fit les plus brillants préparatifs. Déjà il avait revêtu une robe de soie éclatante d'or et de pierreries ; déjà il avait monté

son plus magnifique destrier, et, à la tête de quelques chevaliers intimes, de ses veneurs, de ses fauconniers, de ses pages, il donnait le signal du départ pour voler à Valserre, où devaient être incontinent célébrées ses fiançailles et, selon quelques historiens, la cérémonie nuptiale, quand le cortège s'entr'ouvrit pour laisser place à des messagers qui, arrivant hors d'haleine, annoncèrent au comte de Champagne le grand panetier de la couronne.

Thibaut rentra au palais, remonta dans la salle d'honneur et reçut messire Geoffroy de la Chapelle, grand panetier de France, qui lui remit une missive portant le seing royal.

« Sire comte Thibaut de Champagne, avait écrit le roi Louis sous la dictée de sa mère, j'ai appris que vous avez promis au comte Pierre de Bretagne d'épouser sa fille. Au nom de ce que vous avez de plus cher au royaume de France, ne le faites point. La raison de ma défense, vous la savez : je n'ai jamais trouvé personne qui me voulût plus de mal que ce duc de Bretagne. »

Thibaut se trouva dans une étrange perplexité; mais se ressouvenant enfin des serments solennels qu'il avait faits tant de fois au jeune roi et à la régente, serments un instant oubliés dans ses rêves d'ambition, il laissa Pierre de Bretagne se *morfondre* à Valserre avec sa fille et ses amis, et, quittant ses habits, il courut à Provins, d'où il renoua immédiatement des négociations avec le sire de Bourbon.

Mauclerc et la puissante famille de Dreux regardèrent la conduite du comte de Champagne comme l'outrage le plus sanglant, et, jurant d'en tirer une éclatante vengeance,

ils s'unirent à d'autres grands vassaux pour réveiller une question assoupie depuis des années, celle des droits d'Alix de Chypre au fief de Champagne.

Henri, premier du nom, comte de Champagne, avait eu deux fils de son mariage avec Marie de France, sœur de Philippe-Auguste, Henri et Thibaut. Henri avait succédé à son père et était mort en ne laissant que des filles, dont l'aînée, Alix, était mariée à Amaury, roi de Chypre et de Jérusalem. Thibaut monta alors sur le trône de son frère, et, après lui, malgré l'opposition d'Alix, à laquelle personne ne porta attention, ses États passèrent à son fils au berceau.

Ce fils, c'était notre Thibaut.

Mauclerc fit dire aussitôt à Alix que les circonstances étaient devenues telles qu'elle n'avait qu'à paraître et à renouveler ses prétentions pour qu'un parti nombreux les soutint à main armée. Alix accourut et somma son cousin de lui restituer le fief usurpé.

L'orage éclata alors de toutes parts. La plupart des grands vassaux se déclarèrent contre le malheureux comte, l'implacable Hurepel de Boulogne, son mortel ennemi, à leur tête, les uns se présentant comme les champions d'Alix, les autres répétant d'anciennes calomnies et offrant de soutenir en champ clos l'accusation d'empoisonnement du feu roi, au risque d'encourir le châtement infligé aux calomnieateurs.

Hurepel, nommé généralissime de l'armée coalisée, convoqua son ban de guerre à Tonnerre, où accoururent, entre un grand nombre de barons de haut lignage, les frères de

Mauclerc, Robert III, comte de Dreux, et le comte de Mâcon; les comtes de Saint-Pol et de Guines; les sires de Coucy et de Courtenay; Gauthier III de Nemours, maréchal de France, le duc de Bretagne et Hugues IV, duc de Bourgogne, à qui Mauclerc venait de donner sa fille, au mépris d'un traité avec Thibaut de Champagne, lequel traité, remontant à 1227, stipulait qu'il n'y aurait point alliance par mariage entre la Bretagne et la Bourgogne sans l'aveu positif de Thibaut.

Alix était à Tonnerre. Les princes ligués la proclamèrent comtesse de Champagne et de Brie et lui jurèrent de conquérir ses Etats.

Ils entrèrent aussitôt en Champagne (1230), le fer et le feu à la main, et portant de toutes parts le ravage et la mort. C'était une guerre de pillage et d'extermination. « On laboure les prés, on détruit les vignes, on fauche les blés, on comble les puits, on abat les arbres, on saccage, on massacre.... » Sezanne, Vertus, Epernay, Dammartin, sont « en flambes mis; » une multitude de villages sont détruits.

Thibaut, à la tête de tout ce qu'il peut rassembler d'hommes d'armes, accourt au-devant de ce torrent dévastateur. Mais sa petite troupe, déjà saisie d'effroi à la vue de tels ravages et bien inférieure en nombre, lâche pied à la première rencontre, et le comte, abandonné de tous et environné de dangers, est poursuivi, l'épée dans les reins, jusqu'aux confins de la Brie.

« Alors, raconte une vieille chronique, le comte dit à un de ses compères :

« Compagnon, je vois bien que d'une denrée de pain je régèlerais tous mes amis. Hélas ! je ne puis plus avoir confiance en eux, sinon en la reine de France. Toujours elle fut loyale amie !... »

Et « loyale amie » devait être encore la « débonnaire » princesse, car « c'était justice. »

Les princes ligués continuaient leur œuvre de destruction ; « ils brûlaient tous les pays par où ils passaient, » et en peu de temps ils eurent soumis toute la contrée.

Restaient les deux capitales, Troyes et Provins, qu'ils menacèrent. Maîtres de ces deux villes, ils en ouvraient les portes à la reine de Chypre, et c'en était fait de Thibaut.

Alors parurent au camp de Hurepel et de Mauclerc des envoyés de Blanche de Castille qui ordonnèrent, au nom de la régente et du roi, de déposer immédiatement les armes et de s'en rapporter pour la question de Champagne à l'arbitrage de la cour de France, selon les lois de la féodalité.

Les barons, dit Nangis, « ouïrent ces messages demi-oreilles et à demi les yeux clos. »

« Pouvons-nous, s'écrièrent-ils comme ils avaient dit lors de la première ligue, nous fier à une femme qui protège le meurtrier de son époux ? Non, nous voulons cette fois punir l'empoisonneur de Louis de France. »

Blanche ne se laissa point déconcerter par tant d'insultes ni ébranler par les menaces. Le devoir l'appelait en Champagne, puisqu'un vassal fidèle y était injustement attaqué, dépoillé, et elle vola en Champagne.

Les Bourguignons étaient déjà campés sous les murs de

Troyes, tandis que les autres alliés assiégeaient Chaource, petite ville sur les bords de l'Amance, quand l'armée française arriva en vue de la capitale champenoise et opéra sa jonction avec le sire de Joinville, sénéchal héréditaire de « la comté, » que les habitants de Chaource, réduits aux dernières extrémités, avaient imploré et qui accourait à leur secours, bien que ses propres domaines fussent menacés.

L'armée ne précédait que de quelques heures le roi de France, résolu à combattre en personne sous les murs de Troyes.

La consternation se répandit parmi les princes coalisés à la pensée de se mesurer avec leur souverain. Pas un seul, même Mauclerc, n'envisagea de sang-froid une telle perspective. Ils rassemblèrent leur conseil à la hâte, délibérèrent, et, d'un avis unanime, envoyèrent une députation au roi pour le supplier de rester neutre et de laisser ses vassaux se disputer et se battre à loisir.

« Notre respect, ajoutèrent les ambassadeurs, nous interdira toujours, à moins d'y être réduits, de porter les armes contre notre souverain. Nous le conjurons donc de ne pas s'exposer aux chances incertaines d'un combat, ou de nous promettre de choisir trois cents chevaliers qui videront le différend avec un pareil nombre d'adversaires désignés par le comte Thibaut et son allié, le duc de Lorraine.

— Je suis venu, répondit le jeune roi par la bouche de sa mère, pour délivrer mes alliés et des sujets fidèles d'une injuste oppression. Je suis également ici pour faire rentrer

des révoltés dans le devoir, et vous me voyez prêt à sacrifier ma vie pour la défense des uns et le châtement des autres. Au surplus, qu'on le sache bien, jamais je n'accéderai à une proposition faite par des vassaux armés malgré ma défense formelle, et peut-être contre ma personne. »

La haute sagesse de la régente et son profond amour de la justice éclataient dans ces nobles paroles.

Quand la réponse du roi eut été apportée au camp des princes ligués, la défection se fit autour de Mauclerc. La plupart des barons n'étaient plus disposés à soutenir une cause qui devait avoir désormais le caractère d'une rébellion ouverte.

Une seconde députation alla annoncer au roi que les princes le suppliaient de se porter arbitre entre Alix, Thibaut et la ligue.

« Je les en dispense, dit froidement la régente ; je ne prêterai l'oreille à des propositions de paix et je ne souffrirai que Thibaut y accède que lorsque la Champagne sera évacuée. »

Les alliés n'osèrent résister. Peu de jours après, Mauclerc avait regagné Nantes ; le duc de Bourgogne, Dijon ; les autres chefs, leurs capitales ou leurs manoirs ; et les Etats de Thibaut de Champagne étaient entièrement délivrés.

Au mois de septembre de la même année, la régente convoqua un parlement féodal à Compiègne et y fit examiner les prétentions d'Alix de Champagne. Alix renonça pour elle et les siens à toute revendication sur le comté, moyennant d'immenses sommes que Blanche avança à Thibaut,

dont le trésor était entièrement épuisé. De son côté, ce prince céda à la couronne divers fiefs qu'il possédait dans les comtés de Blois, de Sancerre, de Chartres, et, en outre, la vicomté de Châteaudun. Il s'engagea de plus à ne point marier Blanche, sa fille unique, sans le consentement du roi de France.

Ainsi Blanche de Castille restait fidèle à la politique de Philippe-Auguste, en travaillant constamment à l'agrandissement du domaine royal.

Les princes se vengèrent par des chants infâmes. La puissance de la régente n'en fut point amoindrie et sa gloire n'en reçut nulle atteinte.

## XI.

Le 9 octobre 1233, il y avait, comme de coutume depuis plus de trois siècles, grande fête au moutier royal de Saint-Denis, la fête du saint Clou.

Ce clou était, disait-on, l'un de ceux qui avaient servi à la Passion du divin Sauveur. Il avait été donné à l'abbaye par le roi Charles le Chauve.

L'église de Saint-Denis, la merveille du XII<sup>e</sup> siècle et l'œuvre de Suger, gardienne de l'oriflamme et de quelques cercueils royaux et consacrée au grand apôtre de la France, attirait en tout temps un grand nombre de pèlerins; mais le 9 octobre, jour de la Saint-Denis, ils accouraient en foule de toutes les parties du royaume.

En 1233, disons-nous, était célébrée dans l'imposante et majestueuse basilique la fête du saint Patron et du saint Clou. Tous les trésors et les reliques de l'abbaye paraient les autels : le bracelet de la reine Nantilde, attaché au crâne



Mégnard et Cie

L. Bachelier

Ce fut là, sur la grève, que Blanche fit à son fils  
le suprême adieu et le Bénéit pour la dernière fois.





du martyr Denis, la chaise de Dagobert, les tables d'or données par Charles le Chauve, les chandeliers enrichis de jacinthes et d'émeraudes offerts par Louis le Gros, etc.

Un bon moine, monté sur une estrade, faisait baiser le saint Clou aux pèlerins; et les pèlerins, tout en suivant la longue procession qui faisait deux ou trois fois le tour de l'abbaye, se racontaient les uns aux autres le martyre des saints apôtres de la France, Denis l'Aréopagite, Rustique et Eleuthère, ses compagnons, et redisaient comment, « leurs têtes coupées, on avait vu leurs langues remuer sous le nom de Jésus-Christ, et comment saint Denis, se levant tout droit, sa tête entre les bras, l'emporta de la colline où il avait été décollé, à deux milles de distance. »

La reine Blanche vint avec ses enfants vénérer les saintes reliques et baiser le saint Clou.

Elle était de retour à Paris depuis quelques heures déjà, quand arrivèrent au Louvre des messagers impatients de parler tout de suite à la régente; ils venaient de la part d'Eudes Clément ou Odon, abbé de Saint-Denis, l'informer d'un grand malheur arrivé au moutier royal : le saint Clou s'était échappé de son reliquaire d'argent et était égaré.

« Ah! beau sire Dieu! s'écria le jeune roi, j'aimerais mieux avoir perdu une des bonnes cités du royaume. »

Blanche ordonna de publier la triste nouvelle, à son de trompe, par les rues de Paris et dans tous les environs avec ce « dict » royal :

« Quiconque fera découvrir le saint Clou, l'eût-il dérobé lui-même, aura la vie sauve et recevra cent livres d'argent (environ 1,700 fr.). »

Rien ne saurait exprimer la consternation et l'effroi qui se répandirent aussitôt dans la capitale. « Hommes, femmes, enfants, clercs, écoliers, commençaient à crier en pleurs et en larmes; les vieillards redoutaient quelque notable calamité pour le royaume. »

Chacun se portait aux églises, aux monastères; on entassait dons sur dons aux pieds des autels, on s'engageait par mille et mille vœux....

Enfin, l'abbé de Saint-Val arrive soudain au Louvre, au milieu des prières et des investigations, et annonce à Blanche de Castille que Dieu a prêté l'oreille aux gémisses de la reine et de son peuple; il lui montre la sainte relique, que la pieuse femme baise avec transport et respect. Mais, ne voulant pas prolonger l'angoisse des bons pères de Saint-Denis, elle prie deux chevaliers qui se trouvaient alors près d'elle d'escorter le saint abbé, exprimant de vifs regrets de ne pouvoir monter à cheval pour l'accompagner elle-même.

Le soir, il y eut à l'abbaye royale fête plus solennelle que jamais. Ce n'était, de toutes parts, qu'encens, que fleurs, que « luminaires, » que splendeur, que cantiques d'actions de grâces et larmes de joie.

La reine était là, et tous ses enfants et le jeune roi, dont le visage resplendissait de bonheur.

L'abbé de Saint-Val « prêcha un fort beau discours. » Il lui appartenait de raconter comment la sainte relique était venue en ses mains : une femme, en baisant le saint reliquaire, le jour de la fête du saint apôtre, avait senti quelque chose de lourd lui tomber sur le pied, et, pensant

que ce pouvait être un morceau d'or ou d'argent, elle s'en était saisie, l'avait caché, et s'était enfuie. Quel effroi, quelle douleur, quand, hors de l'église, elle s'était vue en possession du saint Clou ! N'osant le rapporter à l'abbaye, elle courut à la Seine pour l'y jeter ; mais une force surnaturelle retint son bras. Alors, elle le confia à une amie, celle-ci à une autre amie, et, de main en main, Dieu avait permis que cet instrument sacré de son martyr arrivât à l'abbé de Saint-Val.

Eudes Clément, abbé de Saint-Denis, chargea l'un des chanceliers de l'Université d'écrire ces prodiges.

Béni soit-il de nous avoir conservé cette preuve touchante de la foi si vive, de la piété si sincère d'une grande reine, d'un jeune souverain et de tout un peuple !

Cependant, grâce à l'habileté, à la sagesse et à la fermeté de la régente, le royaume était florissant et calme.

Blanche se donna alors tout à ses enfants.

Déjà Louis, l'aîné, qui comptait dix-huit ans, était un saint ; on connaît sa foi si vive et si pure, sa piété si sincère et si ardente. Doué d'un cœur bon et sensible, et dirigé par la reine Blanche dans chacun de ses sentiments, pour ainsi dire, dans chacune de ses affections, il avait conçu un ardent amour pour la justice, une affection profonde pour le peuple.

Blanche continuait à l'entretenir chaque matin des grands devoirs qui lui seraient imposés un jour.

« Cher beau fils, lui répétait-elle constamment, un souverain se doit à ses peuples, il est né pour servir ses propres sujets. S'il se livre à quelques plaisirs, ils ne

doivent être pour lui qu'un simple délassement à de grands travaux.

« Son œil doit tout embrasser.

« Un prince doit rechercher le vrai mérite, découvrir à quoi chacun est propre et l'y appliquer.

« Il ne saurait trop être en garde contre la flatterie.

« Sa libéralité doit être mesurée.

« Les vertus d'un roi ne sont pas celles d'un simple particulier.

« Responsable de tout ce qui se fait en son nom, il doit moins agir pour lui que pour les autres. »

Elle lui rappelait les rois ses prédécesseurs, jugeait sévèrement leurs actes, proposait à ses méditations le mal qu'ils avaient fait, étudiait avec lui les hommes et les choses du temps, et terminait toujours en lui montrant la joie et le bonheur, la prospérité et la gloire dans l'amour de Dieu, la paix, la justice et la vertu.

On a beaucoup loué saint Louis de rendre la justice sous le chêne de Vincennes; on ignore que cette pratique admirable lui venait encore de la reine Blanche. Blanche, en arrivant avec ses enfants dans quelque domaine royal, s'asseyait à la porte de la ville ou sous l'orme du hameau, écoutait les plaignants et surtout les plus pauvres, récompensait le bon, châtiait le méchant, encourageait celui qui hésitait encore entre le bien et le mal, et se faisait partout bénir.

Blanche la Débonnaire !...

Après l'exercice de la justice, les œuvres de charité marquaient en tous lieux l'arrivée de la famille royale : mère

et enfants couraient le pays la bourse à la main, le panier de provisions au bras, et le cœur toujours plein de ces pensées qui consolent, de ces paroles qui relèvent le courage du plus désespéré.

Les autres fils de la reine avaient leur large part des sollicitudes maternelles. Elle ne les instruisait pas avec moins de soin que l'héritier du trône, et cherchait à leur inspirer aussi l'amour de Dieu, de la vertu et du peuple : s'ils n'étaient point appelés à régner, elle devait en faire des ministres capables, fidèles et tout dévoués.

Alphonse et Robert répondaient parfaitement aux soins vigilants de la tendre mère.

Calme et sage, Alphonse promettait un prince généreux, populaire, ami de la justice et des lois.

L'âme de Robert était pure aussi de tout penchant vicieux. Il était bon, vrai, loyal, vaillant, mais fougueux. Combattre pour le Christ était sa passion ; mourir pour lui, l'objet de tous ses vœux.

Charles, le plus jeune des fils de France, donnait de vives alarmes à la reine. Ses instincts étaient violents. Il se montrait absolu, jaloux, farouche ; le terrible génie féodal du moyen âge semblait inné en lui. Dès que la bonne reine avait pu prévoir ces défauts, les soupçonner, elle les avait combattus. Que de soins ! que d'efforts ! que de prières ! que de larmes !... Si elle ne détruisit pas entièrement les penchants vicieux de son fils, elle les modifia au moins de telle sorte, que le jeune prince, « si plein de mauvaiesetés » dans l'enfance, se montra, adolescent, plein de respect pour Dieu, d'amour pour sa mère, de justice pour les

peuples, et nous le verrons mourir d'une sainte mort.

Isabelle marchait avec ardeur sur les traces de son frère aîné. On peut dire qu'elle aussi était une petite sainte. Son ardeur pour le service de Dieu et des pauvres augmentait chaque jour. Ses chroniqueurs racontent qu'elle ne mangeait jamais à son appétit, et qu'elle se faisait une loi austère du silence, même avec sa mère et son frère, qu'elle aimait plus que tout au monde. « Noble dame, il faut que vous parliez et que vous vous ébattiez, lui disait souvent le vénérable frère Eudes de Roui, son confesseur ; il ne déplaira pas à Notre-Seigneur que vous preniez un peu de récréation. » Mais « l'ébattement » de la jeune princesse et son plus grand plaisir, c'était d'écouter les leçons de piété et de morale de sa pieuse mère, de prier et de lire les saintes Écritures avec son frère, et de faire des « chaperons » ou autres objets pour les nécessiteux.

« Madame Isabelle avait une chevelure magnifique, dit Agnès d'Harcourt, qui a écrit, à la prière de Charles d'Anjou, la Vie de la noble fille de Blanche ; et quand on la peignait, ses dames et ses damoiselles ramassaient avec empressement les cheveux qui tombaient. Un jour, la princesse leur demanda pourquoi elles prenaient ce soin. « Nous « les gardons précieusement, répondirent-elles ; et quand « vous serez sainte, nous les vénérerons comme reliques. » Isabelle sourit à ces mots et fit dans son âme un acte de profonde humilité et de contrition. »

Le roi Louis raconta une fois en riant à la même Agnès d'Harcourt « que sa sœur, absorbée en ses oraisons et agenouillée en ses couvertures, oubliait souvent l'heure du le-

ver; aussi advint-il un matin que le valet chargé d'arranger son lit l'enleva elle-même dans ses draps sans s'en apercevoir. Tirée ainsi brusquement de ses méditations, la princesse pousse un cri d'effroi, ses femmes accourent, et le valet s'enfuit bien ébahi et épouvanté. »

Tous les chroniqueurs s'accordent à rapporter qu'Isabelle de France était « très-gracieuse et de grande beauté; » ils parlent de teint éclatant, de cheveux blonds, de traits fins et délicats, de taille majestueuse, etc., etc. Dans les fêtes et les réjouissances publiques, Blanche de Castille, qui l'aimait « merveilleusement », se plaisait à « orner et à enjoliver » sa fille de magnifiques vêtements de parade, de diamants et d'escarboucles, de colliers et de bandeaux de pierreries, etc. Une fois, la princesse ayant été prise d'un mal subit, la reine, alors fort occupée des affaires du royaume, fut obligée de la laisser à Saint-Germain-en-Laye pour se rendre à Paris. A peine y était-elle, qu'elle fut rappelée auprès de sa fille, dont le mal avait « fort empiré. » Blanche revint éperdue, demanda par tout le royaume des prières et « oraisons, » et envoya jusqu'en Angleterre « vers une sainte béguine » en grand renom de sainteté. Celle-ci, ayant invoqué Dieu, manda par écrit à la reine que sa fille reviendrait en santé, mais que jamais plus son cœur ne serait au monde. En effet, Isabelle renonça entièrement dès lors à toutes les vanités du siècle, et Blanche, craignant de s'opposer à l'œuvre de Dieu dans l'âme de sa sainte fille, la laissa suivre ses goûts de simplicité, d'humilité, de silence et de prière.

Isabelle, on le sait, devint une grande sainte.

Ainsi la reine Blanche recueillait les fruits les plus précieux de l'éducation toute chrétienne qu'elle donnait à ses enfants : telle est ordinairement la récompense des mères sages et vertueuses.... On lit dans l'Histoire de saint Louis, par le confesseur de la reine Marguerite : « Les bonnes œuvres que monseigneur Robert, monseigneur Alphonse et monseigneur Charles, frères dudit roi, et leur dite sœur, firent et continuèrent en tout temps de leur vie, donnèrent témoignage de leur bonne nourriture (éducation) et des bons enseignements qu'ils reçurent au commencement. »

Un dernier mot sur l'éducation que Blanche de Castille, modèle des mères chrétiennes, donnait à ses enfants. En leur enseignant leurs grands devoirs envers Dieu et les peuples que la Providence leur avait confiés, elle sut faire naître entre eux une sainte affection, une douce intimité : point de frères qui s'aimassent plus et chérissent plus leur sœur ; point de sœur qui ressentit plus de tendresse pour ces frères. Les mêmes liens unissaient les enfants à la mère et la mère aux enfants. « Hors cette union et affection, disait souvent la bonne reine, pourrions-nous trouver repos, force et bonheur?... »

Cependant Louis ayant accompli sa dix-septième année, la régente songea à lui trouver une compagne qui fit le bonheur du roi et celui de la France. Les tristes souvenirs de Louis VII et de Philippe-Auguste, qui pesaient encore sur le cœur de la princesse, rappelaient à tout instant à la tendre mère combien un bon choix était important. Ce fut à Dieu qu'elle s'adressa comme en toutes choses. On ne prie jamais en vain : Blanche, en jetant les yeux sur Mar-

guerite de Provence, fut aussi bien inspirée que jadis le grand roi, quand il avait découvert un trésor dans la Castille.

Le grand sénéchal de Provence, Romée de Villeneuve, baron de Vence, et Gui de Figeac, chevalier d'âge mûr, sage, prudent, et tout dévoué à la régente, entamèrent les négociations, l'un pour la France, l'autre pour la Provence.

Comblé de joie à la pensée d'un tel avenir pour sa fille bien-aimée, Raymond Bérenger, comte de Provence, trouvait toutefois la dot demandée par trop considérable.

« Sire comte, lui dit Romée, laissez-moi faire, et que cette dépense ne vous effraye pas; si vous mariez si avantageusement votre aînée, la seule considération de l'alliance fera mieux établir les autres et à moins de pécune. »

Enfin, en janvier 1234, les conventions du mariage furent signées à Lyon.

Peu après, l'ambassade royale, « grande et magnifique, » alla demander solennellement à Aix la main de madame Marguerite. Raymond Bérenger et la comtesse Béatrix, transportés de joie, la reçurent honorablement et « à grand triomphe, » et leur consentement ne trouva point d'obstacle dans le cœur de la jeune princesse.

Marguerite de Provence avait quatorze ans. On célébrait par toute l'Europe sa beauté, sa courtoisie, sa grande simplicité et ses rares perfections. « Fine et loyale ! » s'écriaient les chevaliers poètes. Et, après un tel éloge, il n'y avait rien à ajouter.

Blanche de Castille, le roi, sa sœur et ses frères, vinrent jusqu'à Sens au-devant de la future reine.

Le samedi, 27 mai, la bénédiction nuptiale fut donnée aux jeunes époux, à Notre-Dame de Sens, par l'évêque comte de Noyon, Anselme de Saint-Médard, homme de grand savoir et de haute sagesse, « qui avait glossé les Psalmes de David. »

Louis présenta pour anneau nuptial à sa fiancée une bague d'or émaillée de lis et de marguerites, séparés par un saphir que surmontait un crucifix. On lisait tout autour : « Hors cet anel pourrions-nous trouver amour? » — « L'anel » portait les emblèmes de Dieu, de Marguerite et de la France. De son côté, Marguerite avait pris pour devise une reine-marguerite avec cette légende, composée de latin-roman : *Roigna de parterræ, ancilha de cœly*, reine de la terre, servante du ciel. »

Le même jour, Louis IX institua un nouvel ordre de chevalerie sous le nom de *Cosse de genêt*, par allusion à la modestie de Marguerite, et avec cette légende : *Il élève les humbles*.

« Le banquet, disent les chroniques, fut noble, splendide en atours et en somptuosités de mets, » et les fêtes « grandes, belles, exécutées par ménétriers, hommes joutant bien. »

Le lendemain, Marguerite fut couronnée reine de France, et les deux époux se présentèrent à la sainte table au milieu des acclamations du peuple.

Le lundi suivant, la cour quitta Sens, s'arrêta quelques jours à Fontainebleau, et rentra dans la capitale, où le roi et la reine furent reçus avec enthousiasme.

Blanche de Castille eut sa large part des félicitations, des acclamations, des bénédictions du peuple : les heureux événements, l'honneur et la gloire de la France, c'était son ouvrage !

La tendre mère semblait, ce jour, radieuse de bonheur ; et pourtant, s'il faut en croire certains historiens, une amère douleur dévorait son âme : désormais elle n'aurait plus en entier le cœur de son enfant, de ce fils aimé, prétend-on, « par devant tous les autres ; » le cœur de Louis serait partagé entre la mère et l'épouse, et l'épouse, sans doute, l'emporterait de beaucoup sur la mère.

Quelques historiens prétendent que cette jalousie, qui exista sans doute, puisqu'elle se manifesta par quelques actes de sévérité, indignement qualifiés de « duretés » par Joinville, était excitée par la crainte qu'avait Blanche de voir la jeune reine s'immiscer dans les affaires du gouvernement et lui enlever cette haute influence, nous dirions presque cette autorité absolue qu'elle avait dans le conseil. Ils se trompent. « Il est certain, dit le baron d'Auteuil, que la jalousie de Blanche n'eut point d'autre source que la violente affection qu'elle avait pour le roi son fils ; et que si elle aimait un peu trop le mari, elle n'avait aucune haine pour la femme. Les sentiments maternels étaient si grands et si forts dans ce cœur vraiment royal, qu'ils se portaient quelquefois jusqu'au dérèglement. Il faut avouer que ces sortes d'excès sont si rares, que la morale ne leur a point encore donné de nom parmi les vices, bien qu'elle ait nommé *téméraires* ceux qui ont trop de valeur, et *prodigues* ceux qui sont trop libéraux. Quoi qu'il en soit, c'est ici le seul

défaut qui nous paraisse dans la conduite de notre reine, et c'est l'unique faute dont elle puisse être légitimement accusée. »

L'histoire conserve à regret cette ombre légère dans un brillant tableau.... Mais Blanche de Castille en sera-t-elle moins grande, moins digne d'admiration aux yeux de la postérité?

## XII.

A peine deux mois s'étaient-ils écoulés depuis les fêtes de Sens et de Paris, que, la trêve de Saint-Aubin-du-Cormier expirant, la régente reçut de nouveau cette déclaration, scellée du « scel » du traître Mauclerc : « Moi, comte de Bretagne, me reconnaissant vassal du roi d'Angleterre, je cesse, dès ce moment, de me regarder homme-lige du roi de France, auquel je déclare la guerre. »

Blanche s'attendait à tel message; elle avait appris que Pierre de Dreux élevait de toutes parts des remparts et des forteresses, creusait des fossés garnis de bastions, et était en relations continuelles avec le roi d'outre-mer. Elle eut bientôt la certitude qu'un corps de deux mille Anglais allait débarquer en France, et, convoquant aussitôt le ban et l'arrière-ban de la noblesse, elle engagea son fils à la suivre en Bretagne.

Le succès de la guerre ne resta pas un instant douteux : la plupart des barons armoricains se déclarèrent pour

Louis IX ou restèrent neutres, et Hurepel, le seul chef possible d'une nouvelle ligue, expira sans maladie à Boulogne.

Il fallait que Mauclerc fût étrangement fasciné par les promesses toujours trompeuses de Henri III, pour entreprendre de tenir la campagne.

Le premier succès fut pourtant pour Pierre de Dreux, qui entendait parfaitement la guerre à la manière bretonne, la guerre d'embuscades et de marais. Malgré toute la sagesse, la prudence et la prévoyance de Blanche de Castille, l'avant-garde de l'armée royale se laissa surprendre sur les marches de la Bretagne, et on lui enleva chevaux, engins, provisions et chariots.

La régente résolut de réparer cet échec par un coup décisif. Elle suspendit sa marche, réunit par des ordres exprès tous les bannerets en retard, et, formant de ses troupes trois nombreux corps d'armée, elle enveloppa toute la Bretagne.

Henri III n'avait pas quitté Londres, où il était aux prises avec ses barons, révoltés contre les indignes favoris poitevins dont il se plaisait à s'entourer. Mauclerc reconnut alors dans quel abîme il s'était plongé par sa félonie et son odieuse perfidie. Il y allait, non de son honneur, il y avait longtemps que chacun le tenait pour traître et félon, mais de sa suzeraineté, de sa liberté, de sa vie peut-être.... Il implora donc une trêve de deux mois et « offrit de jurer sur les saints Évangiles que si, à cette époque, le roi d'Angleterre n'avait pas franchi le détroit avec une armée, lui, comte-duc de Bretagne, se remettrait, ainsi que ses Etats, à la merci de la France. »

Le roi consentit à tout, aux prières de sa mère ; mais la régente fit en même temps déclarer à Mauclerc qu'un parlement féodal, tenu immédiatement à Paris, jugerait en dernier ressort sa rébellion.

Telle fut la teneur de l'ordonnance rendue par ce parlement :

« Gauthier, par la grâce de Dieu, archevêque de Sens ; Guillaume, évêque de Paris ; Gaucher, évêque de Chartres ; Ferrand, comte de Flandre ; Thibaut, comte de Champagne ; le comte de Nevers, et autres barons et chevaliers dont les sceles sont ici apposés au nombre de soixante-cinq, faisons savoir que, en présence de notre très-cher seigneur, l'illustre roi de France, nous avons unanimement jugé que Pierre, ci-devant comte de Bretagne, a perdu par justice le bail de sa terre, à cause des forfaitures commises envers ledit seigneur roi, et que les barons qui lui ont fait hommage sont délivrés de leur féauté. »

Pendant qu'on le jugeait à Paris, Mauclerc parcourait en suppliant la Bretagne et l'Angleterre. Repoussé de toutes parts comme il le méritait, il ne vit plus de salut que dans la miséricorde du roi et la clémence de la régente. « Il monte, en sortant de son vaisseau, sur un destrier rapide, il accourt bride abattue au camp où se trouve le roi de France. Introduit en sa tente, il se jette à ses pieds, la corde au cou, le teint pâle et hâlé, les cheveux, la barbe en désordre ; il ne cherche point d'excuses, il n'implore aucun pardon, aucun adoucissement à l'arrêt rendu contre lui ; son silence et son humiliation sont plus éloquents que ses paroles. »

« Mauvais traître ! s'écrie Louis, encore que tu aies mérité une mort infâme, je te pardonne, en considération de la noblesse de ta race. Mais ton fils ne possédera qu'à vie la Bretagne, et, après lui, le duché reviendra à la couronne de France. »

La régente consentit néanmoins, au nom de son fils, à un nouveau traité. Elle exigea que Saint-Jacques-de-Beuvron et toutes ses dépendances, Bellême, la Perrière, et divers fiefs du Maine et de l'Anjou, concédés par elle au Châtel-des-Vents, dans les premiers temps de son gouvernement, fussent à toujours réunis au domaine de la couronne. Pierre de Dreux s'engagea de plus à aller guerroyer en Palestine cinq ans durant, dès que son fils, Jean II le Roux, aurait atteint sa majorité.

Mauclerc signa ce traité, par lequel il se soumettait « haut et bas, en homme-lige ; faisant savoir à tous qu'il servirait fidèlement monseigneur Louis, illustre roi des Français, et madame la reine de France, son illustre mère, envers et contre toute créature vivante et à naître. »

Telle fut la dernière expédition militaire de Blanche de Castille comme régente de France. L'admirable princesse n'avait pas montré moins de courage et d'habileté dans les camps que de sagesse et de fermeté dans les conseils. Dieu l'avait vraiment faite pour régner ; il l'avait faite, dans sa bonté, dans sa miséricorde, dans sa clémence, pour le salut et le bonheur de la France, pour la gloire de son Église et l'exaltation de son saint nom. La France a dû à Blanche de Castille un grand roi, et l'Église un grand saint.

Le royaume ne fut plus troublé, jusqu'à la majorité du

roi, que par les exactions de quelques-uns de ces prélats à la fois clercs et laïques, évêques mitrés et châtelains à cuirasse, prélats indignes de l'Église et que produisaient de temps à autre, au moyen âge, les étranges coutumes de la féodalité. Ces prélats, ne reconnaissant d'autre autorité que leur juridiction spirituelle, ne se soumettaient à aucune loi du royaume. Blanche de Castille, aussi grande reine que chrétienne fervente, obtint du saint-père la confirmation d'une ordonnance rendue à Saint-Denis en parlement féodal et ainsi résumée :

« Que, loin de pouvoir se soustraire à la suzeraineté royale, les prélats, abbés et ecclésiastiques possédant fiefs, se trouvaient, en matière civile, assimilés aux laïques et soumis, comme eux, au jugement du roi et des pairs; qu'ainsi ils répondaient toujours, devant la cour de France, des baronnies et fiefs qu'ils tenaient du roi. »

Le 25 avril 1236, le roi, ayant accompli sa vingt et unième année, fut solennellement déclaré majeur. Tous les actes se publièrent désormais sous son seul nom. Mais on peut dire qu'ils émanèrent toujours de l'habile et sage régente; car Blanche ne quitta point le conseil, le roi ne se départit point de sa confiance illimitée en sa mère, et le même système de prudence, de conciliation, de justice, de fermeté, ne cessa de présider aux destinées de la France. Des écrivains modernes ont reproché à Louis IX de s'être laissé gouverner par sa mère. « C'est lui reprocher, dit Filleau de la Chaise, de l'avoir été par la justice et la raison. »

Ce fut donc d'après l'avis de Blanche de Castille que

Louis IX réconcilia les comtes de Toulouse et de Provence, ce dernier le père de la reine Marguerite, et dont le jeune roi disait, après sa mère, qui savait apprécier si bien les hommes et les choses : « Je ne connais en ce siècle un prince plus illustre ni plus sage. »

Une autre œuvre de la reine-mère, qui n'avait en vue ici-bas que le bonheur de ses enfants et la prospérité de la France, ce fut le mariage d'Éléonore de Provence avec Henri III, roi d'Angleterre; n'était-ce pas cimenter la paix entre les deux cours rivales que de faire les deux reis époux des deux sœurs?

Pendant les négociations de ce mariage et de celui de Jeanne de Ponthieu, qu'avait dû épouser Henri III, au grand déplaisir de la régente, avec Ferdinand III, roi de Castille, Thibaut de Champagne hérita soudain d'un trône, objet de sa longue et ardente convoitise, et d'un immense trésor : il devint roi de Navarre par la mort de son oncle maternel et possesseur de la somme énorme de 1,700,000 livres (environ 29 millions), non compris les bijoux et les pierres renfermés dans les coffres de don Sanche le Fort.

Thibaut « ne pouvoit endurer d'aise; » il se crut le plus grand roi, le plus puissant monarque de toute la chrétienté; le roi de France lui-même n'était plus rien à ses yeux, et, s'imaginant qu'il en aurait bon marché, il résolut de reprendre les fiefs de Blois, de Sancerre et de Chartres, qu'il prétendait avoir engagés et non aliénés au parlement de Compiègne.

Il arma donc de toutes parts, et en même temps il maria secrètement Blanche, sa fille alors unique, au fils de Mau-

clerc, lui abandonnant en dot le fief du Perche et lui assurant pour héritage le royaume de Navarre, au préjudice des enfants mâles qui pourraient naître de son troisième mariage, ceux-ci devant succéder aux comtés de Champagne et de Brie. Ce mariage eut pour témoins une foule de seigneurs : le duc de Bourgogne, Hugues IV; le comte de Bar; Enguerrand III, sire de Coucy; les comtes de Saint-Pol et de Soissons; Renaud, sire de Choiseul; Henri III, comte de Grandpré; l'archevêque de Sens, les évêques de Châlons, de Langres, etc.

Louis IX, ou plutôt Blanche de Castille, en apprenant la trahison (car Thibaut s'était engagé à Compiègne à ne point marier sa fille sans l'aveu de la cour de France), fit sommer le comte de Champagne de se dessaisir des trois places de Bray, Nogent-sur-Seine et Montereau-Faut-Yonne, otages convenus de l'inexécution du traité de 1229. Thibaut s'y refusa.

Le roi de Navarre, selon une chronique du temps, se conduisait en tout par le conseil de Mauclerc. « Si vous vouliez, comte Thibaut de Champagne, répétait sans cesse Pierre de Dreux, je vous ferais rendre le comté de Blois, que le roi détient à tort; car nous avons grand pouvoir, nous deux et nos amis.... »

« Thibaut le crut et ne fit que folies. »

Blanche et Louis convoquèrent un parlement féodal. Les barons y accoururent en foule, ceux même qui avaient assisté comme témoins au mariage de Blanche de Champagne, et se levèrent comme un seul homme, demandant des

armes et jurant vengeance, quand le roi de France eut exposé ses griefs contre le roi de Navarre.

Quelques semaines après, ils se réunissaient au bois de Vincennes. Louis IX, « ayant fait apprêter à force pierrières et mangonneaux et la grande trébuche d'Aubermale que le comte de Boulogne avait fait faire à Montreuil, prit avec eux la route de Champagne pour punir le comte-roi faiseur de chansons. »

Thibaut arma en toute hâte et appela ses amis.

Nul ne parut.... Mauclerc, « le très-haut » souverain de Bretagne, ayant remis ses Etats à son fils, déclaré majeur, n'avait plus ni hommes, ni argent, ni force, ni puissance, et ne s'intitulait plus que « Pierre de Braine, chevalier. »

Comment résister à la France entière ?

Le comte-roi s'était mis dans la même position que Mauclerc, quand, il y avait si peu de temps encore, il avait levé l'étendard de la révolte : coupable de la même faute, Thibaut de Champagne devait partager le même sort. Plein de repentir et de douleur, il licencia ses troupes, supplie Rome d'intercéder pour lui, envoie message sur message au roi de France, implore pardon et merci, jure fidélité et dépendance....

Le roi voulait combattre ; mais Blanche de Castille, « toujours débonnaire et clémente, » conseilla la miséricorde et la paix. Louis ne résista plus : il savait la sagesse de sa mère.

L'habile princesse, trompée tant de fois par les grands vassaux qu'elle avait toujours su vaincre, et constamment fidèle à sa haute politique, avait d'ailleurs posé des condi-

tions aussi avantageuses pour la France qu'humiliantes pour le rebelle et justes en elles-mêmes : Thibaut dut livrer Bray-sur-Seine, Nogent-sur-Seine et Montereau-Faut-Yonne, renoncer à perpétuité à l'hommage lige des comtés de Blois, de Chartres, de Sancerre, et de la vicomté de Châteaudun, et s'engager par serment à passer six années entières hors de la Champagne, soit en Navarre, soit en Palestine. Le comte-roi ratifia ses conditions et les scella. Il s'était attendu à une plus grande sévérité encore, et ce n'eût été que justice.

Il demanda seulement de se présenter à la cour pour ses actions de grâces et ses adieux.

Le roi et Blanche de Castille, qui ne quittait jamais le roi, étaient à Vincennes. Quand Thibaut fut introduit dans la salle d'honneur où Louis et sa mère, entourés d'une foule de hauts chevaliers et de nobles dames, siégeaient, le diadème en tête, sur un trône éclatant de pierreries et d'or, il se troubla, il chancela....

« Comte Thibaut de Champagne, lui dit Blanche, toujours calme et majestueuse, n'eussiez-vous pas dû vous souvenir de la bonté du roi, quand il vint à votre aide contre les barons de France, qui voulaient tout détruire en Champagne ? »

— Dame, répondit Thibaut en balbutiant, je suis à votre commandement.... »

La reine pressa le départ du croisé, et néanmoins le croisé trouva mille et mille prétextes pour prolonger son séjour à Vincennes.

Alors des bruits malveillants, ces bruits qui s'étaient ré-

pandus lors du couronnement du jeune roi et de la réconciliation de la régente avec le comte de Champagne, circulèrent de bouche en bouche parmi les courtisans.

Blanche ordonna positivement à Thibaut de quitter la cour. Celui-ci, résigné enfin à s'éloigner, ne sollicita que la permission des adieux, permission qui lui fut « octroyée. »

Un beau jour donc, monté sur un magnifique palefroi de parade et « fort appareillé lui-même comme homme voulant laisser grand bruit de son départ, » il s'acheminait seul, lentement et tristement, vers le château de Vincennes, lorsque des « goujats » s'élançant tout à coup sur lui, saisissent la bride de son cheval, lui font mettre pied à terre et l'attachent sur un « mauvais roussin dont la queue estoit coupée. »

Thibaut se précipite vers le palais, frémissant de colère.

Là, d'autres goujats, apostés encore, souillent ses vêtements de boue et le couvrent de haillons. Un peu plus loin, c'est une omelette toute chaude dont on lui fait une coiffure. Enfin, sur le seuil même de l'appartement de la reine-mère, le comte d'Artois lui jette au visage « un fromage mou enficelé. »

« Le roi de Navarre s'en alla devant la reine Blanche tout barbouillé, et lui montra comment on l'avait arrangé, malgré son sauf-conduit. »

Le jeune roi déclara que les injures faites au comte Thibaut lui étaient personnelles, ordonna qu'on se saisit des coupables et qu'on les livrât au prévôt pour être exécutés sur l'heure, la mort seule pouvant punir de tels attentats sur une tête couronnée.

Le comte d'Artois se dénonça comme le seul auteur du scandale, puisque les « goujats » n'avaient agi que sur ses ordres exprès. Robert, dans son affection et son respect filial, s'était mis à haïr, de cette haine implacable du feu comte de Boulogne, le prince dont la conduite avait attiré sur la vertueuse Blanche de Castille des propos injurieux.

Malgré les aveux du comte d'Artois, ceux qui avaient fait affront au roi de Navarre allaient être livrés au bourreau, quand Thibaut, se jetant, lui l'offensé, dans les bras de Robert, et lui pardonnant généreusement, joignit ses supplications aux prières du jeune prince.

Blanche parla, et tout fut oublié, sinon la justice du roi, la clémence du comte de Champagne et le noble repentir de Robert.

**Thibaut partit sur-le-champ.**

### XIII.

Nous retrouvons notre princesse faisant célébrer un mariage qu'elle avait négocié lors de sa régence, et qui assurait encore, sur un point, l'agrandissement territorial du domaine de la couronne, objet de ses plus chères pensées, le mariage de Robert, son second fils, avec Mathilde, fille aînée de Henri II le Magnifique, duc de Brabant et de Basse-Lorraine. Mathilde apportait en dot les domaines de son père dans le comté de Boulogne, et une somme d'argent immense pour le temps.

Ce fut à Compiègne que ce mariage fut célébré, le 14 juin 1238. Il fut suivi de fêtes somptueuses et de splendides tournois. C'étaient Blanche de Castille, toujours belle malgré ses cinquante ans, toujours calme, toujours majestueuse, la brillante et bonne Marguerite de Provence et la nouvelle comtesse d'Artois « jolie, sage et bien nourrie

en bonnes mœurs, » disent les chroniques, qui distribuèrent les prix d'honneur aux « mieux joutants. »

Mathilde couronna bien des fois le héros de la fête, Robert de France, en répétant, aux acclamations de tous, le vieux cri de guerre des comtes d'Artois : « Montjoie au blanc espervier ! »

Un superbe banquet termina les fêtes. Au XIII<sup>e</sup> siècle, le repas était d'autant plus splendide qu'on y servait un plus grand nombre de mets. Nos bons aïeux, du reste, se montraient peu délicats sur la qualité des aliments : grues, hérons, corneilles, cormorans, marsouins, chiens de mer, etc., se retrouvèrent sur les tables de Compiègne, à l'entour du paon tout emplumé, oiseau royal, que le maître d'hôtel découpait tête nue, au bruit des fanfares, son couteau marchant en cadence ; et aussi, en profusion, les poissons de toutes sortes dont on faisait alors grand cas : aloses de Bordeaux, congres de la Rochelle, esturgeons de Blaye, harengs de Fécamp, sèches de Coutances, anguilles du Maine, barbeaux de Saint-Florentin, brochets de Châlons, lamproies de Nantes, loches de Bar-sur-Seine, pimperneaux d'Eure, saumons de Loire, truites des Andelys, vaudoises d'Oise, etc.

Aux angles de l'immense table « se tenaient des ménétriers, sur des bœufs caparaçonnés de fine écarlate. A chaque service, ils se levaient debout, sonnaient du cor à force de poumons. Et quand les convives se préparaient à quitter le festin, ils se trouvaient merveilleusement surpris et ébahis de voir tout à coup une corde se tendre d'un mur à l'autre, puis un homme bien armé, monté sur un

palefroi noblement harnaché, y exécuter diverses évolutions, y marchant comme sur droit chemin. »

Pendant ces fêtes, auxquelles Louis IX avait convié « toute sa noblesse, hommes et femmes, » Thibaut, au fond de son royaume de Navarre, se préparait à sa croisade, rassemblant ses gens d'armes et composant force chansons. Il ne put s'éloigner sans de nouveaux adieux à la cour de France, où il espérait d'ailleurs recruter bon nombre de pèlerins armés. Il y parut donc, à Vincennes, où Louis et Blanche de Castille étaient revenus, après les solennités de Compiègne, la croix sur l'épaule, le bourdon à la main, et répétant d'une voix douce et plaintive ces chants qui allaient au cœur :

« Servir Dieu, c'est le rubis, c'est l'émeraude !... »

« Sachez, sachez que le ciel est fermé à ceux qui ne traverseront pas la mer pour visiter et défendre le saint tombeau ! Oui, tous les vrais chevaliers, tous ceux qui aiment Dieu et la gloire, prendront la croix et les armes. Ceux qui préfèrent le repos à l'honneur et ceux qui craignent les périls resteront seuls dans leurs manoirs. Mais, au jour du jugement, le Seigneur Jésus dira aux uns : « Vous qui m'aidâtes à porter ma croix, venez dans les lieux qu'habitent les anges et ma douce mère. » Il dira aux autres : « Vous qui ne m'avez jamais secouru, tombez dans la noire demeure des méchants. »

D'autres troubadours mêlaient leurs voix à celle du comte de Champagne, « le faiseur de chansons, » et tous, la foi était si vive et la piété si sincère ! montraient dans la croisade la véritable gloire ici-bas et le bonheur de l'autre vie.

« Oui, s'écriait Pons de Capdeuil, celui qui revêt la croix assure son bonheur. Le plus vaillant, le plus honoré ne sera qu'un homme lâche et méprisé, s'il demeure en son manoir, tandis que le plus vil deviendra libre et généreux, s'il part; rien ne lui manquera. Le monde entier consacrera sa gloire.... Insensé, insensé l'homme qui, pour un vil attachement à ses richesses, négligera de prendre la croix, puisque, par sa faute et lâcheté, il perd à la fois son honneur et son Dieu! »

« Ah! disait Folquet de Romans, dont les chansons couraient l'Europe, ceux qui auront succombé à la croisade pourront dire : « Et nous, Seigneur, nous sommes morts « pour toi!... »

Et Naymeric de Péguilain : « Les preux ont la noble ambition de mériter à la fois la gloire du monde et la gloire du ciel. Oui, ils seront sauvés avec saint André, ceux qui planteront sur le Thabor la croix victorieuse. Dieu veut que la gloire du combat ouvre les portes du ciel. »

Ou les chants, ou l'exemple, ou les exhortations de la cour de Rome entraînent à la suite de Thibaut les premiers seigneurs du royaume : Mauclerc, le duc de Bourgogne, le duc de Bar, Jean de Dreux, Jean de Brienne, André de Vitry, Geoffroy d'Amiens, les comtes de Nevers, de Joigny, de Sancerre, grand nombre de chevaliers et sires de Flandre; enfin, Amaury de Montfort, connétable de France.

On se réjouit à la cour de France de voir partir pour la terre sainte les barons qui avaient troublé le royaume pen-

dant la régence, et qu'il était encore si difficile de contenir.

En même temps que s'accomplissait cette croisade, ou plutôt tandis que les croisés, embarqués pour la plupart au mois d'août 1238, faisaient voile pour la Palestine, le saint-père hésitait à prêcher une autre croisade en faveur des empereurs français de Constantinople.

Les populations grecques, ayant depuis longtemps repris courage, levaient à tout instant contre les Francs l'étendard de la révolte et reconquéraient peu à peu tout le pays dont les Occidentaux s'étaient emparés. Nicée, Trébisonde et Thessalonique avaient déjà leurs empereurs nationaux, et les Latins ne possédaient guère plus que les murs de Byzance, constamment menacés, et les seigneuries de la Grèce méridionale.

Jean de Brienne, ayant peine à tenir contre Vatace, empereur de Nicée, et les Bulgares, envoya Baudouin de Courtenay, son héritier, pour implorer les secours des peuples d'Occident. Il mourut pendant son absence. Baudouin prit le titre d'empereur et continua son voyage.

« Il chemina tant, qu'il vint à Lyon, où il trouva le pape. » Le jeune homme lui exposa sa malheureuse position. Le saint-père en fut touché au point qu'il lui donna une partie des deniers qui venaient d'être levés sur le clergé pour la croisade; puis il l'envoya aux rois de France et d'Angleterre, à qui il le recommanda vivement.

L'empereur était petit-neveu de Blanche de Castille; il s'empressa donc, en quittant Lyon, de se rendre à Vin-

cennes, où se trouvait alors la cour de France, et où la bonne reine le reçut à bras ouverts.

« Dame, dit un jour Baudouin à la princesse, il me faut de l'argent pour rétablir mes affaires en Orient; je vendrai le comté de Namur, qui me vient de mon héritage.

— Enfant, dit Blanche, je ne veux pas que vous le vendiez.

— Que ferai-je donc ?

— Je vous prêterai 20,000 livres à reprendre sur les revenus du comté, et ainsi Namur vous restera; mais vous me promettez qu'avant un mois vous serez à Constantinople ?

— Dame ! dit le jeune prince, pénétré de reconnaissance et de joie, apprenez que, réduits à la dernière extrémité, mes barons viennent de consentir à engager aux Vénitiens, moyennant 13,134 hiperpères (ou *perperi*, monnaie de l'empire d'Orient valant à peu près 12 fr.), l'une des plus précieuses reliques du monde, la couronne d'épines qui blessait le chef divin durant le martyre du Calvaire. Cette couronne, longtemps au pouvoir des Musulmans, est à Constantinople depuis que sainte Hélène, mère de l'empereur Constantin, l'y a apportée. Puisqu'il faut me séparer de ce riche trésor, continua Baudouin, je serais heureux qu'il appartint au roi Louis, mon cousin, mon seigneur et bienfaiteur, et au royaume de France, berceau de mes aïeux. »

Blanche de Castille accepta avec empressement l'offre de son neveu et alla faire partager sa joie au pieux monarque, qui ratifia l'engagement pris par sa mère de payer aux

barons latins de Constantinople telle somme qu'ils voudraient.

Baudouin partit aussitôt, et, avec lui, le frère Jacques et le père André Longjumeau, de l'ordre des Prêcheurs ; ce dernier, ayant été longtemps supérieur de son couvent, à Constantinople, connaissait la sainte relique.

En arrivant en Orient, les deux bons religieux apprirent que l'engagement de la sainte couronne venait d'être conclu entre les barons impériaux et les Vénitiens, et que ceux-ci allaient la transporter immédiatement à Saint-Marc. Ce n'était qu'un engagement temporaire, et la relique sainte ne devait appartenir définitivement à Venise que si la somme dont elle était le gage n'était point rendue avant la fête de saint Gervais et de saint Protais.

Le père Longjumeau obtint de s'embarquer avec les seigneurs latins qui devaient accompagner la couronne d'épines jusqu'à sa nouvelle destination.

Pendant ce temps, le frère Jacques revint en France, pour y prendre près du roi et de Blanche de Castille d'autres instructions. De là, il se rendit à Venise avec l'acte de donation par l'empereur Baudouin.

Cet acte produit et la somme de l'engagement payée, le précieux trésor appartient à la France, au grand déplaisir de la sérénissime république.

Les bons religieux, contrariés par les vents, ne purent s'embarquer pour la France qu'à la fin du printemps de 1239.

Le roi, averti de leur arrivée, quitta aussitôt Vincennes et se transporta au-devant de l'auguste relique avec sa

pieuse mère, la reine Marguerite, la princesse Isabelle, ses trois frères, l'archevêque de Sens, l'évêque du Puy, plusieurs autres prélats et une foule de hauts barons.

Le cortège royal rencontra les religieux à Villeneuve-Archevêque, à cinq lieues de Sens.

La triple caisse au scel du doge de Venise fut ouverte. L'un des prélats en tira une châsse d'argent, puis un vase d'or, et enfin la sainte couronne.

Tous la bénirent avec des larmes.

La reine Blanche la baisa.... C'était à la reine Blanche que la France était redevable d'un si précieux trésor.

Le lendemain, le roi et ses trois frères, tête et pieds nus, et vêtus d'une simple tunique de laine, portèrent la couronne des portes de Sens à la cathédrale de cette ville, où il y eut une splendide solennité.

Le roi, rappelé par les soins du gouvernement, revint ensuite à Paris avec les deux reines : il ne faisait rien sans sa mère, il ne pouvait vivre sans sa douce compagne.

Une foule immense suivit à pied les prélats chargés par le monarque de porter la sainte couronne de Sens à Paris.

Quelques jours après, il y eut fête solennelle à Notre-Dame de Paris et fête dans toute la ville. La sainte relique fut présentée à l'adoration du peuple sur une vaste estrade élevée à la porte Saint-Antoine. Quel temple eût été assez spacieux pour contenir cette multitude si empressée à vénérer le diadème dérisoire du Calvaire, devenu l'un des plus précieux trésors du monde? Il y eut des pleurs, des sanglots, des gémissements et des cris d'allégresse, quand

apparurent aux yeux de tous les épines saintes que chacun croyait voir encore teintes du sang de l'Homme-Dieu !

Le roi et ses frères, toujours pieds nus et en tuniques, portèrent la relique de la porte Saint-Antoine à la cathédrale, et la déposèrent sur le grand autel. « En ce moment, dit une chronique du temps, maître Guillaume, chantre de Notre-Dame, entonna le *Salve Regina* avec telle voix et de telle manière, que tous ceux qui l'entendirent furent ébahis et émerveillés. »

Après la cérémonie, le roi encore et ses frères portèrent la sainte couronne dans la chapelle de Saint-Nicolas du Palais, bâtie par Louis le Gros.

Dans toutes ces processions, Blanche suivait à pied immédiatement après ses enfants, marchant entre la reine Marguerite et la princesse Isabelle, la joie au front et les yeux pleins de pleurs.

Le roi donna à sa pieuse et sainte mère la première épine qu'il fit détacher de la couronne. Blanche l'enchâssa dans un reliquaire de cristal et ne s'en sépara jamais.

Le savant Gauthier Cornut écrivit l'histoire de la translation de la sainte couronne.

Clément d'Alexandrie pensait que la sainte couronne est *ex rubro*, ou d'une espèce d'arbrisseau nommé buisson ; d'autres disaient *ex rhano*, arbuste appelé nerprun ou prunier sauvage ; d'autres encore, qu'elle est d'épines blanches, de joncs-marins, etc.

L'année suivante, Baudouin de Constantinople fit à la France un don non moins précieux, un morceau considérable de la vraie croix, et cette nouvelle relique fut reçue

par la pieuse mère et le saint roi avec le même empressement, le même respect, le même amour.

Pendant le royaume était en paix et florissant. « L'avenir, pour la cour de France, rayonnait d'espérance ; le présent, de bonheur. » On était en 1241. Marguerite venait d'être mère. La reine Blanche bénissait dans ses bras la petite Blanche de France. Le jeune souverain voulut faire partager, en quelque sorte, à toute la France, la joie de son âme, et donner à sa fidèle noblesse le spectacle d'une de ces brillantes cours plénières qui font époque dans un règne.

Des hérauts parcoururent donc le royaume, annonçant à tous une réunion générale de la chevalerie dans la jolie ville de Saumur « la bien assise, » à l'occasion du mariage de monseigneur Alphonse de Poitiers, le troisième fils de Blanche, et de Jeanne de Toulouse, héritière du Languedoc. Le rendez-vous était fixé au 24 juin.

Pendant les préparatifs de la fête, la reine Blanche et saint Louis visitèrent Fontevrault, sainte abbaye de femmes fondée par Robert d'Arbrissel, cent cinquante ans auparavant, et « sépulture des rois » (des Plantagenets), où ils purent s'agenouiller sur les tombes de Richard Cœur de lion et d'Aliénor d'Aquitaine ; le château de Loches ; Angers, où s'achevaient d'importantes fortifications ; Serone, berceau de Robert le Fort, « le Machabée chrétien » et l'aïeul de Hugues Capet, etc. Cette « tournée, » c'était comme une sorte de pèlerinage que de pieux et glorieux souvenirs avaient inspiré à la mère et au fils.

Enfin, au 24 juin, ils se trouvèrent à Saumur.

« Et j'étais, dit le bon sire de Joinville, à cette grande

cour de Saumur en Anjou, et je vous déclare que ce fut bien la plus magnifique assemblée qui se fût jamais vue, si bien qu'elle fut, de l'avis de tous, nommée la *Nonpareille*. »

« En effet, dit M. de Villeneuve-Trons dans son intéressante *Histoire de saint Louis*, l'œil était comme ébloui de cette multitude de costumes, d'armures, d'écus blasonnés, sur lesquels se reflétait le vif éclat du prisme héraldique, et qui brillaient au milieu des prairies émaillées, arrosées par la Loire. Tantôt les jeunes gentilshommes s'y montraient avec la longue robe orientale de soie ou de pourpre sarrasinoise (sorte de simarre à larges manches très-fendues), le surcot de velours par-dessus ; tantôt en mantel et en tunique fourrée d'hermines. D'autres portaient la robe de cendal (ou sandal), étoffe de soie, brochée en or ou en argent, à la queue trainante soutenue par des varlets ou des pages de haute extraction, vêtus eux-mêmes de riches atours de satin ou de samyt (tissu de soie broché d'or ou d'argent). Quelques-uns des chevaliers les mieux avenants, aux cheveux assez courts, recouvrant néanmoins l'oreille, bien lavés, lissés ou bouclés, la barbe rase, paraissaient avec la longue chaussure pointue, *la Poulaine*.

« Les robes et manteaux des damoiselles étaient chargés des armoiries de leur lignage, ceux des dames mariées se trouvaient mi-partis des blasons de leurs époux et mi-partis des leurs propres. Le chaperon de roses, la toque brillante, l'élégant voile de lin, la gracieuse guimpe blanche, les cheveux tressés selon le rang, le goût ou le caprice des nobles dames, formaient entre elles une pittoresque variété de coiffures. Mais presque toutes portaient le mantel d'her-

mine enveloppant à demi leurs fines tailles serrées par de longs corsets de soie. »

Les passes d'armes, les joutes, les tournois furent splendides; le banquet qui termina la fête, plus splendide encore.

Ce festin eut lieu sous les *halles*, vaste édifice construit par Henri Plantagenet un siècle auparavant. C'était un long cloître peint à fresque et soutenu par de légères colonnes qui laissaient voir entre elles les ormes séculaires plantés à l'entour.

Alphonse de France, le comte Jean de Dreux, aussi reçu chevalier et uni nouvellement à Marie de Bourbon, occupaient la même table que le roi. Louis y admit également Hugues de Lusignan, Pierre Mauclerc et le roi de Navarre. Derrière le roi se tenait debout, et armé d'un coutelas à trancher les viandes, Jean II, dit le Beau, comte de Soissons. Le comte Alphonse servait les plats à son frère. Les sires de Coucy, de Bourbon et de Beaujeu, veillaient à la garde de la table. Trente chevaliers en cottes de drap de soie entouraient les trois hauts barons, et derrière eux se tenaient rangés les huissiers et sergents d'armes, portant une chaîne dorée sur la casaque à manches pendantes.

Il était d'usage, dans de telles cérémonies, que le diadème ne quittât pas un instant la tête du monarque; mais Louis, voulant honorer les barons « d'âge vieil, » s'était coiffé d'un « chapel » de coton qui lui allait mal, parce qu'il était trop jeune pour une telle coiffure. Les jeunes chevaliers étaient couronnés de fleurs.

La table de la reine Blanche, à laquelle étaient assises

la reine Marguerite de Provence, la reine de Navarre, la comtesse-reine, les comtesses d'Artois et de Poitiers, et une foule de châtelaines de haute distinction, était servie par les comtes de Boulogne et de Saint-Pol. On avait admis aussi au même honneur un jeune adolescent aux cheveux blonds, au regard mélancolique, au sourire doux et triste à la fois. L'innocence et la douceur se peignaient sur sa noble physionomie. C'était Hermann II, comte de Thuringe, l'image vivante de sa sainte mère, Élisabeth de Hongrie, morte veuve à l'âge de vingt-quatre ans. Déjà marié à Hélène de Brunswick, il comptait à peine dix-huit ans, et ne devait pas voir la fin de 1241. La reine Blanche contemplait le jeune landgrave avec des yeux maternels, et l'embrassait souvent au front en disant : « Je pense qu'Élisabeth l'ai ainsi embrassé ! »

Douze cierges, en l'honneur des douze apôtres, brûlaient sur chaque table, chargée d'une profusion incroyable de viandes et de mets, et de toutes parts se retrouvait le plat d'honneur, le paon royal. Chaque service paraissait annoncé par les flûtes et les hautbois et précédé d'hommes d'armes.

A l'issue du repas, vingt hérauts à cotte fleurdelisée et criant : Largesses du plus puissant des rois ! versèrent, du perron des halles, des coupes pleines « d'agnels d'or, de besants, d'oboles, de marabotins, de gros tournois et de deniers parisis. »

« Au banquet royal succédèrent les intermèdes ou entremets et les jeux-partis. On y vit des ours contrefaisant le mort à merveille, des chèvres jouant de la harpe à trois

cordes, le corbeau dialoguant avec le perroquet, des baladins avec ours, chiens, singes experts en l'art de la pantomime, jouant au mieux leur rôle dans les mystères et comédies. » Puis vinrent « force plaisantins, farceurs et diseurs d'histoires grotesques, jongleurs de Gascogne, chanteurs de Sens et sauteurs du Poitou. »

C'était la coutume de se séparer « en grandes joyeusetés, ébats et magnificence, de façon à ne plus mettre en oubli de telles solennités. »

---

#### XIV.

Après les fêtes de Saumur, le roi se porta avec sa mère, « sa douce et tendre mère, » qui ne le quittait jamais, à Poitiers, où son frère Alphonse devait recevoir le serment de tous les feudataires du comté.

Louis et Blanche, ayant vu à la Nonpareille le vieux comte de la Marche et tous les autres barons du Poitou, ne craignaient point d'opposition; et pourtant l'installation d'un prince français à Poitiers causait à ces seigneurs beaucoup d'inquiétude et de chagrin. Depuis trente-cinq ans que Philippe-Auguste avait fait la conquête de la province, aucun traité définitif n'avait réglé la possession française et les anciens droits des Anglais. Richard de Cornouailles, frère de Henri III, s'intitulait encore *comte de Poitou*, et les barons s'étaient rendus à peu près indépendants entre les deux couronnes. Néanmoins tous ces barons se fussent sou-

mis, et Hugues lui-même, qui avait éprouvé tant de fois, dans les diverses ligues des grands vassaux contre la régente, que la main de Dieu était avec le jeune roi et sa mère, tous se fussent soumis, sans la haine de la comtesse-reine pour *l'Espagnole et les fils de l'Espagnole* : Isabelle ne désignait jamais sous d'autres noms l'aimable Blanche, le roi et ses frères.

A ceux de nos lecteurs qui s'étonneront peut-être de ces deux titres portés à la fois par une femme, *comtesse-reine*, nous rappellerons d'Isabelle d'Angoulême, « accordée » à Hugues le Brun, comte de la Marche, avait été épousée par Jean sans Terre, roi d'Angleterre, et qu'après la mort de celui-ci, elle n'avait cédé aux instances de son premier fiancé, qui persistait à l'avoir pour femme, qu'à condition qu'elle retiendrait son titre de reine.

La comtesse-reine, cousine germaine de Louis VIII par sa mère, Alix de Courtenay, et tante de Blanche de Castille par Jean sans Terre, avait toujours haï notre princesse. Le motif de cette haine n'était autre que la jalousie : Blanche, sa nièce, avait eu si grand pouvoir, alors qu'elle était régente, si grand bonheur dans toutes ses entreprises ; elle avait actuellement si grande gloire dans ses « beaux enfants ! » Isabelle allait jusqu'à envier les douces vertus qu'elle n'avait pas le courage d'imiter : tels sont les méchants....

C'était à grand'peine et par pure politique qu'elle avait consenti à assister aux fêtes de Saumur et à n'occuper dans les joutes, aux tournois, aux festins, qu'une place bien inférieure à celle de l'Espagnole.

L'humiliation avait été bien plus grande encore pour l'odieux orgueil de la comtesse-reine. Le manoir de Lusignan étant enclavé dans les domaines du comte de Poitiers, il avait fallu qu'Isabelle, en qualité de plus haute vassale, fit révérence profonde au nouveau seigneur et portât la queue de Jeanne de Toulouse, et que le comte de la Marche, son époux, rendit hommage à genoux, tête nue, sans baudrier, épée ni éperons, les mains dans celles d'Alphonse de France, couvert et assis « en haut siège. »

Le roi, sa mère et son frère s'étaient établis à Poitiers au célèbre château témoin du mariage d'Aliénor d'Aquitaine avec Henri Plantagenet. Ils y apprirent bientôt que le comte de la Marche « réunissait de fortes bandes d'archers, d'arbalétriers et autres gens bien armés, comme s'il se fût préparé à quelque hardi coup de main. »

Un ancien historien prétend que Louis IX « eût bien voulu alors se trouver en son pays. » Et pourtant le jeune monarque, accompagné de quelques chevaliers seulement, alla à Lusignan et eut un entretien secret avec le comte.

Un écuyer rapporta, dit-on, à la comtesse-reine que son époux avait donné, dans cette entrevue, des paroles de déférence et de soumission.

Isabelle s'emporta. « Allez, fit-elle dire au vieux Hugues, allez battre les eaux des étangs et fossés de votre nouveau sire, et faire le guet à la porte de son palais; ou, si vous voulez me revoir, courez reprendre votre serment. Alors, vous retrouverez pour épouse la comtesse-reine. »

« Honte à vous, vociféra-t-elle écumante de rage, quand

Hugues vint s'excuser auprès d'elle, honte à vous de prêter hommage à un comte de Poitiers ! Ne savez-vous pas que vous êtes du sang des rois, et que vous avez épousé une reine d'Angleterre ? Je ne me veux jamais agenouiller devant sa Toulousaine.

— Partons pour Poitiers, dit seulement le comte, et vous verrez. »

Les deux époux partirent sur l'heure même.

C'était la veille de Noël, et au jour de Noël, les grands vassaux « banquetaient » avec leurs barons et recevaient le renouvellement de leur hommage.

Alphonse de France, apprenant l'arrivée à Poitiers de Hugues de la Marche et de la comtesse-reine, les fit inviter au banquet féodal. « Dites au comte, répondit Lusignan, sur l'ordre de sa femme, que je vais lui porter moi-même ma réponse. »

Il se rendit en effet au palais.

Isabelle l'accompagna : elle craignait tant que le courage ne manquât à son mari et qu'il ne s'humiliât encore !

Introduit devant Alphonse, Hugues, fort de l'appui de l'orgueilleuse et vindicative princesse, s'avança le chef haut et couvert, la main à son épée. « Comte, lui dit-il en même temps, je ne te dois rien. Je ne dois nul hommage ni à toi ni à aucun fils de Blanche.... Je l'avais promis.... Mais tu n'es qu'un usurpateur, et je te déclare que jamais je ne serai l'homme lige de celui qui a si traîtreusement dépouillé de son comté Richard, mon beau-fils, tandis qu'il était outre-mer à guerroyer contre les ennemis du Christ. Je ne suis sujet que de Henri III. »

Les deux époux sortirent après ces fières paroles et rentrèrent un instant dans leur palais de Poitiers. Isabelle, une torche à la main, le parcourut en tous sens, et, y répandant les flammes : « Brûlons, brûlons cette demeure, cria-t-elle hors d'elle-même ; après si haut fait, nul ne sera digne de s'y reposer. »

Tandis que l'altière princesse et son docile époux chevauchaient à toute bride vers Lusignan au milieu d'une troupe de gens d'armes et d'arbalétriers, « l'arbalète tendue, » Alphonse de France racontait au roi et à Blanche de Castille l'affront qu'il avait reçu.

Blanche chercha en vain des moyens de conciliation ; il n'y en avait pas. Les audacieuses paroles du comte, c'était une déclaration de guerre. Mais le comte de la Marche n'avait point dû s'aventurer en telle voie sans être auparavant assuré de puissants alliés. Quels étaient ces alliés ? Et qu'allait-il devenir ? Ce qu'il y avait de certain, c'était que Henri III armait de toutes parts, bien que l'Angleterre semblât en paix profonde, et que Raymond de Toulouse, qui n'avait point voulu paraître aux fêtes de Saumur, poursuivait des négociations aussi actives que secrètes avec le roi d'Aragon et le comte de la Marche. Il y avait toujours à craindre, en dépit de tous les traités possibles, du côté de la Bretagne, de la Bourgogne et de l'Empire. Le royaume pouvait donc être attaqué à la fois au dedans et sur les frontières, et les suites d'un seul revers devenaient incalculables.

Blanche embrassa la situation d'un coup d'œil et pressa la convocation d'un parlement féodal. Le jeune roi y exposa

les faits de Poitiers. « Voilà, ajouta-t-il en terminant, ce qu'a fait le comte de la Marche. » L'assemblée répondit d'une voix unanime : « Hugues est déchu de son fief. »

On se prépara à la guerre, et Louis convoqua à Chinon pour les fêtes de Pâques suivantes (1242) le ban général de la noblesse.

S'imaginant que les mécontents d'Aquitaine et des anciennes provinces normandes suffiraient pour « abattre » le roi de France, Hugues écrivit à son beau-fils, Henri III, qu'il ne lui demandait que de l'argent, et que, pour des soldats, il en trouverait toujours assez.

Henri III commença la guerre par une violation du droit des gens, l'injonction aux marins « de courre sus les marchands de France et de mettre à mort tous les Français capturés sur mer. »

Avant de rejoindre ses braves à Chinon, Louis IX courut à Saint-Denis pour y prendre l'oriflamme, bannière royale et talisman des Français.

On sait que l'oriflamme était en sandal ou taffetas, or et feu, ou rouge semé de flammes d'or, d'où son nom, et ornée de deux queues bordées de franges vertes.

Oriflamme est une bannière  
 Aucune fois plus forte que guimpe,  
 De cendal roussoyant et simple,  
 Sans pourtraicteure d'aulture affaire.

C'était en grande pompe que nos rois allaient prendre l'oriflamme à Saint-Denis.

Nous retrouvons là notre Blanche, comme toujours, aux côtés de son fils, priant à deux genoux et avec d'abondantes larmes pour le succès des armes de Louis IX et la gloire de la France.

L'abbé de Saint-Denis, ayant béni la bannière, comme c'était la coutume, récita cette oraison : « Incline, Seigneur, incline tes oreilles aux prières de notre humilité, et par l'intercession du benoît Michel, ton archange, et de toutes les Vertus célestes, donne-nous l'aide de ta droite, afin que, comme tu as béni Abraham, combattant contre les cinq rois, et le roi David, ainsi te plaise bénir et sanctifier cette enseigne. »

Le monarque devait répondre, et il répondit : « Dieu ! par la grâce et les prières de notre glorieux patron, monseigneur saint Denis, donne-nous victoire sur tous nos ennemis ! » Et il baisa la bannière comme « relique et chose digne, » la fit baiser à sa mère, qui la baigna de ses pleurs, et, après elle, à tous les chevaliers présents ; puis il la remit aux mains du porte-oriflamme, alors Henri Clément du Mez, qui venait de recevoir le pain des forts à la table sainte.

Louis IX retrouva à Chinon trois princes sur lesquels il n'avait point trop osé compter : Mauclerc, le jeune duc de Bretagne et le duc de Bourgogne. Les partisans de Hugues de Lusignan et du roi d'Angleterre devaient être « de nombre chétif ; » car, du côté du roi de France et du comte de Poitiers, « étaient tous les seigneurs, ou bien peu s'en fallait. » Les historiens parlent de quatre mille chevaliers et vingt mille écuyers, sergents d'armes, archers et arbalé-

triers, que suivaient mille chariots chargés de tentes, de machines et de munitions.

On se mit aussitôt en marche et à l'œuvre.

Le comte de la Marche et ses adhérents, incapables de tenir la campagne contre la puissante armée du roi de France, avaient jeté des garnisons dans tous leurs châteaux. Louis emporta rapidement plusieurs de ces forteresses : ainsi Montreuil-Bonnin, Béruges, Villiers-en-Plaine, Niort, « Poitevins et Gascons, coupant vignes et arbres à fruits, labourant prés et moissons, brûlant fours, bouchant puits et citernes, empoisonnant sources et fontaines, s'enfuyaient épouvantés à l'approche du vainqueur, ne pensant nullement à l'arrêter. »

Enfin, le roi Louis planta ses tentes devant Fontenay, dit alors « l'imprenable. »

Pendant ce temps, Henri III s'embarquait pour la France avec son frère Richard de Cornouailles, qui revenait de Palestine, sept comtes et trois cents chevaliers seulement, mais trente tonneaux de livres sterling pour solder le zèle de ses amis de France.

La nef royale relâcha à Royan, petit port à l'embouchure de la Gironde.

La comtesse-reine attendait son fils bien-aimé sur la grève. « Le baisant doucement au front » au moment où il mettait pied à terre : « Beau cher fils, fit-elle, c'est être de bonne nature que de venir secourir votre mère et vos frères, que les fils de la Blanche d'Espagne veulent méchamment humilier et tenir sous leurs pieds. »

Henri III envoya des députés au roi Louis, à son camp

devant Fontenay, pour lui reprocher d'avoir enfreint la trêve qui existait entre les deux pays. « Je n'enfreins point la trêve, répondit le saint roi; votre prince ne doit point trouver mauvais que je châtie des vassaux félons et rebelles. »

Matthieu Pâris prétend même que Louis offrit à Henri une grande partie du Poitou et de la Normandie, pour obtenir un traité de paix définitif. « Les envoyés, ajoute le chroniqueur, ayant ouï les paroles du roi Louis, reportèrent fidèlement au roi d'Angleterre ce qu'ils avaient vu et entendu; mais le roi Henri ne voulut tenir compte en aucune façon de la bonne volonté de Louis, ni des offres glorieuses que ce prince lui faisait; car les faux et traîtres Poitevins le détournaient du droit sens et lui fermaient les yeux sur l'intérêt de sa grandeur, en assurant que, par leur secours, il obtiendrait de vive force ce que le roi des Français lui offrait, et bien autre chose encore. »

Henri, exalté surtout par sa mère, qui ne rêvait que l'abaissement de l'Espagnole et des fils de l'Espagnole, envoya défier le roi de France pour avoir attaqué le comte de la Marche, que lui, Henri, nommait son père. « Je ne le crains pas, dit Louis, ni lui ni les siens. » Il pressa le siège de Fontenay, où commandait un fils du comte de la Marche. La cité fut emportée, et Geoffroy de Lusignan et grand nombre de chevaliers furent faits prisonniers.

Les seigneurs français demandaient qu'on les pendit sur l'heure. « Non, dit le noble fils de Blanche, un fils n'est pas coupable pour obéir à son père, ni les chevaliers pour obéir à leur sire, et ce n'est point acte de clémence, mais de jus-

tice. Nous ne sommes pas venus pour les occire, mais pour les réduire. Il nous faut marcher encore. »

Louis ne punit, pour ainsi dire, que les murs qui lui avaient résisté, et Fontenay l'imprenable n'est plus, depuis ce siège, que Fontenay-l'Abattu.

On marcha encore, suivant l'expression du bon roi, et Louis soumit Moncontour, Matha, Bonne, Prahec, Thors, Saint-Assaire, Auterne, Tonnay-sur-Boutonne, etc.

Ce fut devant Auterne ou Tonnay-sur-Boutonne que des misérables furent trouvés dans les cuisines au moment où ils allaient répandre un poison violent dans les mets préparés pour la table du roi. Ils confessèrent leur crime en dénonçant la comtesse-reine.

« Quand la comtesse-reine sut que sa mauvaiseté était découverte, disent les *Grandes Chroniques de Saint-Denis*, elle voulut se frapper d'un couteau qu'elle portait toujours sur elle. Ses femmes l'empêchant d'accomplir son dessein, elle s'arracha les cheveux de fureur. Elle fut longtemps malade de dépit et de rage, et depuis n'eut jamais le sens rassis. » Il fallait qu'elle fût bien implacable, la haine qu'Isabelle portait à la plus aimable des princesses, à la meilleure des reines, au modèle de toutes les femmes, filles, épouses ou mères !

Le roi, après avoir subjugué toute la contrée au nord de la Charente, assit son camp dans les belles prairies qui avoisinent la ville de Taillebourg, avec l'intention de passer sur le pont de cette ville « la profonde et inguéable Charente. »

Pendant ce temps, Henri III, se croyant certain d'opposer

bientôt à l'ennemi des forces bien supérieures en nombre et de reprendre en un jour tout le pays que le roi de France soumettait, séjournait tour à tour à Pons, à Saintes, à Bordeaux, à Tonnay, et dans ces villes « on n'entendait parler que de jeux, festins, passes d'armes, bals et lecture de romans, en lesquels le prince anglais se délectait. »

Quand il sut que Louis IX était sur la Charente, il sortit soudain de son inaction, et, congédiant ménestrels, jongleurs et jouteurs, il s'occupa de rassembler les troupes éparses dans tout le pays.

Il vint camper à leur tête près de la rive méridionale du fleuve, au point où aboutit le pont de Taillebourg.

Les deux armées étaient donc en présence, séparées par la Charente.

Le lendemain, quand le roi d'Angleterre aperçut l'oriflamme flottant au-dessus de si grand nombre de tentes et de pavillons, qu'on eût dit une grande et populeuse cité, il s'effraya... Ses forces n'étaient rien, comparées à celles des Français !

« Eh bien ! comte beau-père, dit-il à Lusignan, où sont donc ces soldats que vous m'annonciez dans vos missives ? Alors vous ne demandiez que pécune ; quant aux troupes, vous en répondiez sur votre âme ! Vous disiez même que nous trouverions grande aide en France.

— Je n'ai jamais écrit de la sorte, dit Hugues.

— Vos missives sont toutes ici.

— Et j'en ai reçu de pareilles, dit Richard ; elles sont aussi en ma tente.

— Ces lettres, affirma le comte de la Marche, je ne les ai ni écrites, ni signées.

— Qu'est-ce à dire, sire comte? reprit le roi d'Angleterre; ne me pressiez-vous pas par de fréquents messages de passer les mers?... Ne m'accusiez-vous pas de retard?

— Si ce que vous dites est vrai, s'écria à son tour Lusignan, la comtesse-reine, votre mère, mon épouse, a tout machiné, abusant de mon nom, de mon scel.... Que toute la faute et toute la honte en retombent sur elle! »

Une vive querelle s'engageait entre le roi, son beau-père et les barons aquitains, quand retentit le glorieux cri de nos rois : Montjoie Saint-Denis!

Les Français avançaient et attaquaient le pont....

« Le comte Richard, frère du roi Henri, se désarma, et, prenant un bâton à la main, il traversa le pont et se fit conduire devant le comte d'Artois, frère de Louis IX, pour traiter de paix ou de trêve. »

Il était grand temps, « car, dit Joinville, les Français, méprisant tout péril, s'étaient mis à passer, les uns par le pont, les autres en bateaux, et ils commençaient à courir sur les Anglais; il y eut de grands coups donnés. Ce que voyant le bon roi, il se va, en péril, mettre parmi les autres. Ce péril était grand : pour un homme que le roi avait quand il eut passé le fleuve, les Anglais en avaient bien cent. Néanmoins, quand les Anglais virent le roi passé, tous se commencèrent à effrayer.... »

Les Français s'arrêtèrent à l'aspect de Richard : Richard était aimé des barons français : « il avait tiré maints seigneurs des mains des Sarrasins en terre sainte. »

Louis lui accorda trêve jusqu'au lendemain, à cause du saint jour du dimanche ; et, ajouta le roi en lui disant adieu, « la nuit porte conseil, beau cousin, donnez de bons avis au roi d'Angleterre, et, sire comte, faites surtout qu'il les suive. »

Richard retrouva son frère accablant encore Hugues des plus sanglants reproches et n'obtenant que cette réponse : « Beau-fils, portez cette plainte à votre mère : sa haine et sa jalousie contre la Blanche d'Espagne, sa rage contre le Poitevin ont causé tous ces malheurs ! Et pourvu que nous ne perdions pas encore davantage ! »

Le prince de Cornouailles interrompit tout discours. « Vite, vite, délogeons d'ici, dit-il à l'oreille de son frère, ou nous allons être pris.... »

Le roi d'Angleterre « partit honteusement dès qu'il fit nuit, et, en fuyant, il n'épargna pas ses éperons ; toute son armée le suivit, non sans une grande perte d'hommes et de chevaux, car beaucoup de gens d'armes désertèrent et un grand nombre de destriers succombèrent de fatigue. Quant au roi, emporté par un cheval très-rapide, il ne cessa de lui lâcher la bride jusqu'à ce qu'il eut gagné Saintes. »

Le lendemain, l'armée française passa la Charente et se dirigea vers Saintes, sous les murs de laquelle s'étaient ralliées tant bien que mal les troupes du comte de la Marche et du roi d'Angleterre.

Hugues de Lusignan, s'écriant, dit-on : « Je veux périr ou rétablir ma renommée, » s'arma avec ses trois fils et « courut sus aux ennemis. »

« On commença alors à crier de terrible façon : Aux armes !

aux armes ! Et d'un côté : Royaux ! royaux ! (cri d'armes des rois d'Angleterre) ; de l'autre : Montjoie ! Montjoie ! »

Un rude conflit s'engagea ; Henri III s'y mêla, et le roi de France arrivant avec son corps d'armée, « une mêlée universelle commença parmi les vignes et les étroits sentiers qui sont aux abords de Saintes. »

Les Anglo-Aquitains se battirent vaillamment pour effacer la honte de leur fuite nocturne, mais enfin leur déroute fut complète, et Henri et Hugues s'empressèrent de rentrer dans la ville.

Le soir du même jour (23 juillet), Hugues le Brun, fils aîné de Lusignan, sortit mystérieusement de Saintes, parvint au camp de Louis, et, se jetant à ses pieds, implora la grâce de son père.

Le roi se tourna vers Blanche de Castille, et Blanche demanda merci pour ceux qui l'avaient accablée de tant d'insultes et d'outrages.

Grâce fut accordée à des conditions qui devaient assurer à jamais la fidélité du comte.

Il fallait en finir avec le roi d'Angleterre, et Louis se prépara à investir la ville dès le lendemain ; mais dans la nuit, Henri, averti de la trahison de son beau-père, monta à cheval, « s'enfuit à grands renforts d'épèrons et courut ainsi jusqu'à Blaye. Les chevaliers partirent après lui sur leurs meilleurs chevaux, et, après les chevaliers, une multitude de gens de pied qui tombèrent d'inanition çà et là durant cette longue route. Le chemin était tellement jonché d'hommes et de chevaux épuisés et mourants, de chariots dételés, de meubles brisés, que c'était à en pleurer de pitié. »

Le lendemain, tout le peuple de Saintes, ouvrant ses portes, accourut au camp du roi de France et lui jura « féauté. »

Quelques jours après, Hugues, la malheureuse comtesse-reine et leurs fils parurent en suppliants.

« Très-débonnaire sire, dit Lusignan d'une voix entrecoupée, oh ! pardonnez-nous notre haine et notre méchanceté ; ayez pitié de nous ; nous avons péché contre votre autorité, contre votre majesté ; mais nous espérons encore, à cause de votre grande miséricorde. »

La comtesse-reine grinçait des dents, versait force pleurs en maudissant encore, tout bas, « l'Espagnole et ses beaux enfants. »

Le comte de la Marche dut abandonner tout le territoire que le roi avait conquis, en faveur du comté de Poitou, à qui il rendit l'hommage lige ; livrer trois des châteaux qui lui restaient pour gage de sa fidélité et s'engager en outre à combattre avec les troupes royales contre le comte de Toulouse.

La comtesse-reine courut ensevelir à Fontevrault sa honte et sa fureur.

Le roi d'Angleterre et le comte de Toulouse avaient renouvelé leur pacte d'alliance. Ils auraient volontiers combattu contre le roi de France, qui, de son côté, voulait poursuivre diligemment la guerre jusqu'à « son entière extinction, » s'ils eussent été secourus par les princes d'Espagne. Mais le roi de Navarre se refusa à tirer l'épée contre le fils de la reine Blanche, et les rois de Castille et d'Aragon, absorbés par leur glorieuse lutte contre les Maures, ne

firent que de vagues promesses. Henri III et Raymond jugèrent donc prudent, l'un de se soumettre sans réserve à la volonté royale, l'autre de négocier une trêve de cinq ans.

L'intérêt du royaume exigeait la continuation de la guerre : Louis hésita....

« Roi Louis, mon fils, dit Blanche de Castille, que le roi d'outre-mer et le rebelle avaient ardemment suppliée, l'homme au cœur dur n'aura point de salut. »

La paix avec le roi d'Angleterre et le comte de Toulouse fut aussitôt signée.

Louis IX emporta des pays d'outre-Loire le renom de grand homme de guerre, de pacificateur et de prince miséricordieux. « Il a, répétait-on sur son passage, la modération d'un sage et d'un politique. »

Ce courage, cette sagesse, cet amour de la justice et de la paix, cette clémence, en un mot, cette douce et grande vertu qui faisait, à vingt-sept ans, du roi Louis un héros et un saint, c'était l'œuvre de Blanche de Castille.

---

## XV.

La France, en paix profonde après le combat de Taillebourg, et plus grande, plus prospère qu'elle ne l'avait jamais été peut-être, saluait « d'amour et de reconnaissance » son jeune roi victorieux et « admirait, solennisait » la reine Blanche, dont les conseils aussi sages, aussi prudents qu'énergiques, avaient, une fois encore, affranchi l'autorité royale et réduit à sa soumission l'esprit d'indépendance des grands vassaux.

L'Europe entière proclamait le roi de France le premier des souverains, et le royaume de France le premier des empires.

A Blanche de Castille en revenait toute la gloire....

Quelle puissance, dans ces conjonctures, n'eût ambitionné de devenir l'alliée, l'amie de la France ?

Conrad, déjà roi des Romains et futur héritier de l'em-

pire germanique, comme des royaumes de Sicile et de Jérusalem, brigua cet honneur en sollicitant la main d'Isabelle de France. Isabelle avait été fiancée au Châtel-des-Vents, et dès le berceau, pour ainsi dire, au fils du comte de la Marche. Dieu, sans doute, avait incliné l'oreille aux prières de la jeune fille ; car il avait permis que cette union ne s'accomplît pas. « J'ai plus grande ambition que de prendre à mari nul prince de la terre, » disait seulement Isabelle, quand la reine Blanche lui parlait d'avenir.

On lui annonça les vœux du fils de Frédéric.

C'était la plus belle alliance de l'Europe....

« Je n'aurai d'autre époux que le divin Sauveur, le très-doux Jésus, » répondit-elle.

Le roi la pria.

La France entière fut à ses genoux.

On lui parla de l'honneur, de la gloire qui l'attendaient. « Une vierge consacrée à Dieu, dit-elle simplement, est cent fois au-dessus d'une impératrice. »

Le pape intervint, écrivit deux lettres. Isabelle répondit à « l'apostole » en toute simplicité de cœur, déclarant qu'elle se soumettrait à sa décision, quand elle lui aurait fait connaître ses motifs ; et elle lui démontra si bien que Dieu la voulait dans le célibat, que le saint-père crut devoir l'affermir dans sa pieuse résolution.

Blanche n'insista plus. Ce qu'elle voulait, c'était, en toutes choses, tâcher de connaître la volonté de Dieu pour s'y soumettre parfaitement. Elle rendit mille actions de grâces au ciel de l'avoir faite mère d'un saint et d'une sainte.

Le refus d'Isabelle éloignait les États germaniques de la

France; mais la France resserra ses liens d'union et de paix avec l'Angleterre par le mariage de la sœur de la reine Marguerite avec Richard de Cornouailles, frère de Henri III.

Pendant que ce mariage se célébrait « outre-mer », la pieuse reine Blanche visitait avec le roi et sa fille bien-aimée les abbayes les plus célèbres du royaume. Une suite nombreuse, le comte d'Artois, le comte de Poitiers, six princes ou comtes suzerains, plusieurs ambassadeurs, un grand nombre de prélats et d'abbés et une foule de gentils-hommes de haut rang, les accompagnèrent à Cîteaux en l'année 1244.

« Plein encore du souvenir de saint Bernard, Cîteaux, s'élevant au milieu de bois sauvages et d'une vaste solitude, offrait un mélange de mœurs monacales et chevaleresques. De hautes tours à créneaux machicolés, des portes à herses, des bastions, des remparts, défendaient à la fois la basilique et le manoir abbatial. »

Les illustres visiteurs furent reçus « à une portée d'arbalète des huis du monastère », par cinq cents moines, à la tête desquels marchaient Boniface, patriarche et père universel de l'ordre de Cîteaux, l'abbé du Val-Cernay et Théobald de Montmorency, dont les prières avaient, cette année même, obtenu de Dieu un héritier au roi de France. Les bons religieux conduisirent le roi jusque dans la nef au pied d'un trône couvert de draperies velours et or. Louis ne consentit à y monter qu'après qu'on eut fait asseoir sa mère sur un siège plus élevé que le sien. Touchantes marques de respect filial, d'amour, de vénération sans bornes!

Le lendemain, le chapitre général de l'ordre fut tenu, en présence du roi et de la reine Blanche, sur des sujets qui intéressaient à la fois la religion et tous les États de l'Europe.

Les jours suivants, Blanche et son fils visitèrent en détail ces profondes solitudes, ces cloîtres silencieux, si bien faits pour la méditation et la prière. On leur montra le Psautier de saint Robert, l'étendard enlevé en Orient à l'armée fugitive d'Alexis Ducas par Baudouin I<sup>er</sup>, la chaire d'où la voix apostolique de saint Bernard avait si souvent tonné, etc.

Au départ des royaux visiteurs, le chapitre décida « que chaque religieux célébrerait annuellement trois messes du Saint-Esprit et une de la sainte Vierge, à l'intention de Louis et de Blanche de Castille; que dans tous les monastères de l'ordre établis en France, les noms du roi et de sa mère, inscrits en marge du Missel, auraient une commémoration spéciale au premier *Memento* de la messe; qu'enfin le monarque y serait traité en *gras*, lui et sa suite, sans tirer à conséquence pour d'autres têtes couronnées. » Cette infraction à l'austérité de l'ordre fut regardée comme la plus haute marque de déférence et de respect.

Cependant la santé du roi était altérée depuis l'expédition de Guyenne, où il avait éprouvé des fatigues et des privations au-dessus de ses forces; il alla prendre quelque repos au manoir royal de Pontoise, l'un de ses séjours favoris.

Pontoise lui était cher à plus d'un titre; il y menait une vie simple, modeste, et, par suite, plus conforme à ses goûts; c'était dans ce vieux castel qu'il avait passé les pre-

miers temps de son mariage ; enfin, il y avait vu élever, l'année même de son couronnement, une chapelle destinée à renfermer une image de la Vierge miraculeusement trouvée et en laquelle il avait « grande foi et dévotion. »

Cette statuette avait été faite, on ne sait trop à quelle époque, par un jeune homme qui s'était retiré dans la carrière de Blangis, pour travailler sans distraction à son œuvre. Surpris par la mort, il avait laissé inachevé le dragon que l'on voit encore aux pieds de la sainte image.

Louis passait d'heureux jours entre sa mère, la reine Marguerite et la pieuse Isabelle, et sa santé toujours chancelante commençait à donner cependant grande espérance, quand une triste nouvelle, l'affreux désastre de Gazer, lui vint porter un coup fatal.

Déjà, il y avait quelques années, les innombrables descendants de Gengis-Khan, quittant soudain les monts de l'Asie, leur berceau, s'étaient répandus en Perse, en Russie, en Pologne, en Hongrie, en Silésie, semant de toutes parts le ravage et la mort. Ils auraient envahi toute l'Europe, si les Allemands ne les eussent arrêtés sur les bords du Danube et contraints de retourner sur leurs pas.

Trois ans après, de nouvelles hordes non moins barbares se précipitèrent sur l'Orient.

Alors les Kharismiens ou Chorasmien, une des neuf peuplades comprises sous la dénomination de Turcs, se jetèrent en Syrie, fuyant devant les Tartares et leur abandonnant les contrées situées entre le Jaxarte et l'Axus, prirent Jérusalem, qu'ils pillèrent, ravagèrent, brûlèrent à demi, et où ils immolèrent sans pitié les chrétiens.

Les grands maîtres de l'Hôpital et du Temple avaient en vain défendu la cité sainte. Accablés par le nombre, ils avaient dû abandonner le champ de bataille aux terribles vainqueurs ; mais trop braves et trop religieux pour laisser le tombeau du Christ aux mains de ces barbares, et les fidèles sous le coup d'une mort certaine et horrible, ils se recrutèrent dans tous les coins de la Palestine et attirèrent les Chorasmiens au milieu des plaines de Gazer par un jour de mai 1244.

Il y eut lutte furieuse. Le nombre toujours croissant des guerriers du Nord rendit tous les efforts inutiles ; les nobles religieux ne purent que mourir pour leur foi et leurs frères. Trois cent douze chevaliers du Temple, trois cent vingt-quatre servants du même ordre, trois cent vingt-cinq hospitaliers et deux cent vingt-quatre de leurs servants, tous les chevaliers de Saint-Lazare, la plupart de ceux de l'ordre Teutonique, restèrent sur le champ de bataille.

Une lettre du pape annonça à Blanche de Castille l'effroyable nouvelle. Le pieux Innocent IV terminait ainsi : « L'Église est oppressée et réduite à de telles extrémités, que depuis la création du monde elle n'a pas tant souffert. »

Blanche, après avoir prié et pleuré aux pieds de Dieu, courut à son fils, lui lut la missive. « Qu'allons-nous devenir, mon fils ? s'écria-t-elle. C'en est fait de nous peut-être, et la sainte Église de Dieu sera entraînée dans notre ruine. »

Le roi resta calme ; mais une sombre pâleur se répandit soudain sur son front. « Prends courage, mère, dit-il, il

n'en sera que ce que Dieu a résolu. S'il vient à nous, nous refoulerons ces barbares dans l'enfer d'où ils sont sortis; s'il nous abandonne, eh bien! les barbares nous enverront dans le saint paradis. »

On ne tarda pas à s'apercevoir de l'effet produit sur l'esprit du roi par la nouvelle de ces affreux événements. A compter de cet instant, son mal empira, et bientôt il fut tel, que lui-même se crut près d'entrer « dans la voie de toute chair. » Il demanda aussitôt les sacrements, qu'il reçut avec une piété angélique, une douce résignation. « Il pouvait voir sans effroi s'ouvrir pour lui les portes de l'éternité; car, légère de jours, sa vie avait été pleine d'œuvres agréables au Très-Haut. »

Bientôt les ombres de la mort se répandirent sur les traits du monarque, et sa voix s'éteignit.

A genoux près du lit, les deux reines étaient en proie à une douleur que nous essayerions en vain de décrire.

Autour d'elles, les officiers de la couronne éclataient en sanglots et en gémissements.

La population tout entière de Pontoise avait envahi les abords du palais et était muette, consternée.

A Paris et dans tout le royaume, où des courriers avaient porté l'affreuse nouvelle, les églises, les places, les rues retentissaient de vœux et de prières pour « le prince de justice et de paix. »

Cependant Blanche, qui attend tout de Dieu, demande à l'évêque de Paris la translation à Pontoise des augustes reliques de la sainte Chapelle du Palais, la sainte couronne

et la vraie croix. Le prélat se rend avec empressement à cette prière que lui apporte tout un peuple.

Quelques heures après, les reliques sont déposées solennellement sur le lit du prince mourant.

Louis avait recouvré la parole, mais il était en proie à un délire cent fois plus affreux que la faiblesse qui avait précédé; sans doute, de lugubres images passaient devant ses yeux; car ces mots, *Gazer, Turcs, France, cité sainte*, et les noms des grands maîtres de l'Hôpital et du Temple ensevelis aux champs de l'Idumée, Pierre de Villebride et Hermann de Périgord, se pressaient convulsivement sur ses lèvres.

Soudain le délire cessa, et le roi tomba dans une léthargie si profonde, que les « myrrhes et physiciens, » le croyant mort, s'écrièrent à la fois : « C'en est fait ! »

On parvint à grand'peine à entraîner les deux reines hors de la chambre funèbre; elles défaillaient de désespoir.

Ce n'était qu'un cri, qu'un gémissement dans tout le palais, dans toute la ville, dans tout le pays qui s'étendait de Pontoise à Paris, dans tout Paris.

Blanche s'était laissée tomber, vaincue par la nature et la douleur, aux pieds de l'image de Marie. Elle y pleura longtemps.... Soudain elle se leva, confiante et courageuse : une voix, la voix de la Vierge-Mère peut-être, lui disait que son fils n'était point mort et ne pouvait mourir encore, lui disait d'espérer....

Elle rentra dans la chambre du roi, où quelques respectables douairières veillaient conjointement avec les grands officiers, près du lit de mort.

L'une des dames s'apprêtait à voiler le visage de Louis du linceul préparé, quand Blanche prit des mains de l'évêque de Paris les saintes reliques que Guillaume d'Auvergne tenait encore, et fit toucher la vraie croix au front et aux lèvres de son fils, en disant avec cette foi qui obtient des miracles : « Non pour nous, Seigneur, mais pour la gloire de votre nom.... O mon Dieu, sauvez la France en sauvant notre roi ! »

A ces paroles, le roi ouvrit les yeux, se souleva à demi comme s'il se réveillait d'un pénible sommeil, et dit : « La lumière de l'Orient s'est répandue sur moi du haut du ciel ! La grâce du Seigneur me rappelle d'entre les morts ! Beau sire Dieu ! soyez béni et recevez le serment que je fais de me croiser.... »

Blanche avait eu d'abord « si grande joie, qu'elle ne pouvait presque la supporter ; mais au mot de *croix*, elle demeura « troublée, esbahie.... »

« Sire évêque, continua le monarque en apercevant Guillaume d'Auvergne, je vous requiers de m'octroyer la croix d'outre-mer. »

Quand sa mère, sa femme et ses frères entendirent cette parole, ils tombèrent à genoux, s'écriant tous ensemble : « O cher sire, pour l'amour de notre Rédempteur, attendez que vous soyez entièrement guéri. Alors, vous agirez comme bon vous semblera. »

L'évêque joignit ses instances à celles de la famille éplorée.

Mais Louis, d'un ton suppliant et majestueux : « Sachez-le, dit-il, je ne porterai ni boisson ni aliment à mes lèvres,

que je n'aie à l'épaule la croix d'outre-mer. Or, sire évêque, je vous la demande de nouveau. »

Le prélat lui présenta alors la croix. Le monarque la baisa avec respect, avec amour, et cria d'une voix forte : « Sachez de vrai que je suis guéri ! »

« Il y eut alors tant de pleurs en la chambre, rapportent les historiens contemporains, et de si grands gémissements, qu'il n'y en avait point eu davantage quand on l'avait cru mort. Quand il fut guéri et levé, il écrivit en Syrie pour annoncer qu'il était croisé, et conjurer les chrétiens de prendre courage et de fortifier leurs cités et châteaux ; car, avec l'aide de Dieu, disait-il, je serai prochainement en terre sainte. »

La reine Blanche « mena aussi grand deuil, dit Joinville, que si son fils eût été mort. »

Le saint pontife adressa félicitations sur félicitations au roi de France, et chacune de ses lettres, chacun de ses messages déchirait l'âme de la tendre mère.... Et pourtant il y avait encore au fond du cœur de la bonne reine une ombre d'espérance. Peut-être son fils comprendrait-il que la place d'un souverain est au milieu de son peuple comme celle d'un père sage et dévoué au sein de sa famille. Le royaume était en paix et florissant. Une nouvelle régence ne pourrait-elle point réveiller l'ambition des grands vassaux et rallumer le feu à peine éteint des guerres intestines ?

Le 25 octobre fut un triste jour pour notre princesse. Eudes de Château-Raoul, cardinal-légat, désigné par le saint-père au concile de Lyon pour prêcher la croisade,

parla pour la première fois dans l'église de Notre-Dame. Il peignit avec tant d'éloquence les malheurs de la terre sainte, qu'il émut toutes les âmes; mais le saint roi prit la parole et arracha des larmes de tous les yeux, des gémissements de tous les cœurs.... Il raconta le désastre de Gazer, auquel n'avaient survécu que trente-deux templiers, seize chevaliers de Saint-Jean et trois Teutons; il montra la cité sainte inondée de flots de sang, la sépulture de Jésus-Christ profanée, les fidèles égorgés, foulés aux pieds, sans sépulture et dévorés par les oiseaux carnassiers.

« Et pourtant l'Orient tressaille encore à notre souvenir, ajouta-t-il, et retentit des noms glorieux de Louis VII, de Philippe-Auguste et de leurs braves. Chevaliers amés, j'ai ceint le glaive de ces illustres princes. A vous de lui conserver son éclat!... à vous de relever le tombeau du Christ! à vous de sauver la cité sainte! à vous le salut de vos frères d'Orient!... Dieu le veut! Dieu nous appelle! »

Alors ce cri de Godefroi de Bouillon et de ces milices saintes qui, tour à tour, pendant plus d'un siècle, étaient allées s'ensevelir dans les champs de l'Idumée, retentit sous les voûtes de l'auguste basilique comme il avait retenti jadis à la voix puissante de Pierre l'Ermite et de saint Bernard.

S'élançant de leurs sièges, les trois frères de Louis se précipitèrent vers l'autel pour demander la croix, et, après eux, maints et maints barons, maints et maints chevaliers.

Bientôt la croix brilla sur toutes les armures : pas une famille qui ne comptât son pèlerin armé.

Mais que d'épouses, que de mères gémissaient avec Blanche de Castille!

« Dieu le veut! répétait aussi la malheureuse reine en demandant à la Vierge-Mère de calmer les angoisses de son pauvre cœur; Dieu le veut!... » Et d'abondantes larmes couvraient son visage : ce n'était plus sur un seul de ses fils, mais sur ses quatre fils, qu'elle avait à pleurer....

Elle trouva la consolation dans la prière, et cette parole sainte, *Dieu le veut*, bien méditée, bien comprise, apaisa les transports de son âme ulcérée.

Elle eut le courage d'accompagner son fils à Cluny, où il devait conférer avec le saint-père sur les affaires de l'Eglise et les préparatifs de la croisade.

Louis arriva le 29 novembre à Cluny, où il entra dans un magnifique appareil. Il avait partagé sa suite en trois compagnies, de trois cents hommes chacune. « L'avant-garde était formée des arbalétriers et des sergents d'armes, hal-lebardes et rondaches au poing; venaient ensuite les chevaliers cuirassés de toutes parts, ayant heaume en tête, et en mains glaives foudroyants; après eux paraissait le monarque, monté sur un palefroi à riche caparaçon et revêtu lui-même d'une armure étincelante d'or et de pierreries; à ses côtés, on voyait, sur des haquenées blanches et sur de hauts destriers, la régente, Isabelle de France et les comtes Robert, Alphonse et Charles, magnifiquement vêtus. Le duc de Bourgogne, l'infant de Castille, Jean de Châlons, sire de Salins et gendre du duc Hugues III, les prélats, les châtelains bourguignons et les barons français fermaient le cortège. »

La reine Marguerite, en grand deuil de son père, Raymond-Bérenger de Provence, n'avait pas suivi son époux.

Innocent IV vint à la rencontre du monarque, à la tête de tous les cardinaux en robe rouge et en chapeau de voyage (chapeau devenu emblème de leur dignité). Le saint-père était entouré d'une multitude de princes et de hauts barons et suivi de tous les moines de Cîteaux.

Louis se précipita aux genoux du pontife. Le pontife le reçut dans ses bras, le bénit et l'introduisit dans l'église abbatiale, où il y eut mille et mille chants d'actions de grâces et de prières.

Comme à Cîteaux, le monarque voulut que sa mère, sa bonne et tendre mère, siégeât sur un trône plus élevé que le sien et occupât en tout et partout le premier rang.

Le lendemain, le saint-père, après avoir officié pontificallement, s'enferma avec le roi et la reine Blanche dans l'une des salles les plus reculées de l'abbaye, pour y conférer sur les affaires de l'Église et de l'Orient. « Le secret de ces conférences fut si bien gardé, dit le P. Daniel, qu'on se porta à mille conjectures. » Les entretiens se renouvelèrent fréquemment pendant les sept jours que le monarque et sa mère passèrent à Cluny.

En revenant à Paris, Louis s'aperçut avec chagrin que l'enthousiasme d'abord manifesté pour la croisade s'était complètement éteint et que bon nombre de barons des mieux disposés s'étaient déclarés contre l'expédition. Trouvères et poètes se taiseaient, et leur silence semblait une désapprobation publique.

Blanche se réjouit dans son cœur. Peut-être Dieu lui donnait-il un secret pressentiment.

Louis imagina un singulier moyen pour grossir le nombre de ses compagnons d'outre-mer. Il était d'usage immémorial à la cour de France qu'à chaque grande fête, le roi distribuât de sa main, aux seigneurs et chevaliers qui se trouvaient alors près de lui, « des capes » ou robes de riche étoffe fourrée appelées *livrées*, sans doute parce que le souverain les donnait, les livrait lui-même. On touchait aux solennités de Noël. Louis fit préparer des capes beaucoup plus riches que de coutume et y fit secrètement broder une croix d'or et de soie. La nuit de Noël, il les distribua à ceux des seigneurs les plus opposés à la croisade. Ceux-ci s'en revêtirent avec orgueil, et ce ne fut qu'à la chapelle, où ils accompagnèrent le roi pour l'office de la nuit, qu'ils virent la croix et connurent le stratagème. Ils se déclarèrent aussitôt croisés de cœur et d'âme et félicitèrent le prince de ce beau coup de filet qui valut longtemps à Louis « la réputation de s'être montré bellement adroit pêcheur d'hommes. »

Alors on ne parla plus que de la croisade : commencèrent de toutes parts d'immenses préparatifs et retentirent en tout lieu les chants populaires des croisés, entre autres la célèbre cantilène composée en 1187, aux beaux jours de Philippe-Anguste, par un clerc d'Orléans :

« Le bois de la croix est la bannière de notre chef, celle que suit notre armée !

« Nous allons à Tyr, le rendez-vous des braves. C'est là

que doivent marcher ceux qui, sans nul frein, font tant d'efforts pour acquérir le renom de chevalerie....

« Mais, pour cette guerre, il faut des combattants robustes, non des hommes amollis; ceux qui soignent leur corps à grands frais n'achètent pas Dieu par la prière....

« C'est assez du corps de Notre-Seigneur pour toute provision de voyage au soldat qui défend la croix. »

## XVI.

Les yeux ardemment fixés sur cette terre d'Orient où il lui tardait de combattre pour le Christ et les chrétiens, le roi Louis voulut s'assurer par lui-même que rien ne viendrait troubler en son absence la paix du royaume ; il partit donc avec la reine Blanche, dont il réclamait en toute occasion les hautes lumières et les sages conseils, pour visiter différentes provinces.

Dans ce mémorable voyage, on le vit « quantes et quantes fois, » comme plus tard à Vincennes, rendre la justice, à côté de sa mère, à la porte d'une ville, sur la place d'un bourg ou sous l'orme du hameau. Blanche plaidait de sa voix douce et bonne la cause des veuves, des vieillards, des pauvres et des orphelins....

« Oh ! spectacle à ravir les cieux ! dit un historien contemporain, Blanche toujours débonnaire, toujours courtoise, toujours moult honneste en paroles, toujours l'amie des gens de foi !

« De précieuses améliorations en diverses branches de la

législation, la connaissance exacte des besoins de chaque localité, la répression d'un grand nombre d'abus, enfin un concert unanime de bénédictions, tels furent les résultats de ce voyage. »

Blanche et Louis profitèrent de cette « tournée, » la dernière que la reine espérât jamais faire avec son fils bien-aimé, pour visiter les plus célèbres des monastères, des églises, des solitudes consacrées à la religion.

L'histoire a conservé le souvenir du pèlerinage qu'ils accomplirent à Notre-Dame de Rocamadour, pieuse retraite « cachée dans le trou de la pierre. »

Le monastère de Rocamadour était construit sur un roc escarpé, environné d'autres rochers plus élevés encore qui paraissaient, en se recourbant, le couvrir d'une ombre tutélaire.

C'était dans ces retraites, qu'on pouvait qualifier d'inaccessibles, et qui le sont en effet aujourd'hui, qu'avait, dit-on, fini ses jours saint Amateur, évêque d'Auxerre, le Zachée de l'Écriture, et d'abord l'époux de sainte Véronique. Tant de miracles se firent sur son tombeau, que de pieuses filles voulurent vivre et mourir dans ce lieu béni.

Les « blanches colombes » de Rocamadour vinrent au-devant de Louis et de Blanche en chantant de pieux cantiques.

La mère et le fils, unissant leurs voix à celles de ces anges de la terre, montèrent les cent soixante-dix-huit degrés qui conduisaient à l'église, et se prosternèrent à deux genoux devant la petite statuette de la Vierge « à peine dégrossie

et assez semblable à celle que l'on vénérât jadis dans le creux des chênes. »

Louis pria pour son expédition d'Orient.

Blanche pria pour son fils.

Les princes les plus illustres de la chrétienté avaient fait pèlerinage à Notre-Dame de Rocamadour et y avaient laissé ou des dons magnifiques ou des trophées de victoires. Ainsi Blanche y retrouva un étendard à l'image de la Vierge, qui avait figuré à la bataille de las Navas de Tolosa, témoignage vivant de la gloire de son père.

Sur le seuil du lieu saint, les pieuses filles montrèrent à leurs hôtes royaux la cloche qui, sans corde, sans chaîne, sonnait seule, disait-on, « quand l'Étoile de la mer sauvait quelque malheureux battu par la tempête. » Elles racontèrent cent et cent miracles, cent et cent légendes, et entre autres ce « dict » naïf alors dans toutes les bouches :

« Un bon et illustre ménestrel estoit venu jouer de la vielle devant l'image de Marie ; Pierre de Sergelard estoit son nom ; il demanda pour récompense un des cierges qui brûloient sur l'autel ; et tandis qu'il chantoit, un des cierges vint à trois reprises se placer sur sa vielle, et ce devant un grand concours de peuple ébahi. »

Alors chacun s'escrie : Sonnez ! sonnez !

Plus biau miracle n'avint mais,

Et n'avenrra cettuy jamais.

Par ce moustier font si grand feste

Et cler et lai, et cest et ceste,

Et tant de cloches vont sonnans,

Ni oissiez nex Dieu tonnans.

« Alors chacun s'écrie : Sonnez ! sonnez ! Plus beau miracle ne se fit ni ne se fera jamais. Clercs et laïques, et celui-ci et celle-ci, font si grande fête dans ce monastère, et tant de cloches sonnent, qu'on n'y entend point Dieu tonnant. »

Vers la même époque, Blanche de Castille s'occupait du mariage de Charles, son plus jeune fils.

Raymond-Bérenger IV venait de mourir, laissant trois filles mariées à des souverains, et déclarant, par son testament, Béatrix, la quatrième, héritière de son comté de Provence. La dot était magnifique ; les prétendants furent nombreux, et au premier rang Conrad de Souabe, fils de l'empereur Frédéric, refusé par Isabelle de France ; Raymond VII de Toulouse, près de se séparer de sa seconde femme comme il l'avait fait avec la première ; enfin, le fils du roi d'Aragon.

Les trois prétendants s'avancèrent en armes pour enlever la princesse ; mais tandis qu'ils s'apprétaient à se la disputer par des luttes sanglantes, Romée de Villeneuve poursuivait des négociations avec Blanche de Castille, signait les préliminaires du mariage et conduisait incognito Béatrix à Lyon, près du prince Charles d'Anjou, qui l'épousa immédiatement.

Le nouveau couple entra à Aix au milieu des fêtes et des réjouissances. « Ne vous pourrais dire ni raconter la joie ni la fête que l'on fit aux noces. »

Pendant les préparatifs de la croisade s'achevaient, et l'époque fixée pour le départ, la Saint-Jean d'été 1248, s'avavançait rapidement.

Blanche, défaillante à la pensée de la cruelle séparation

et alarmée des maux qui pouvaient accabler la France en l'absence de son souverain, tenta un dernier effort, et avec elle l'évêque de Paris et de sages barons. « Le seigneur roi des Français fut vivement entrepris et circonvenu par ses grands, qui le voulaient décider à quitter son projet d'aller outre-mer. Blanche, sa mère, et l'évêque de Paris, sachant la faiblesse de son corps, insistaient plus que tous les autres.

« Sire, mon roi, disait l'évêque, rappelez-vous qu'au moment où vous avez fait subitement un vœu de telle importance vous étiez malade, et, pour vrai dire, hors de votre sens ; le délire était en votre cerveau ; c'est pourquoi les paroles que vous avez proférées ne vous engagent point, et le seigneur pape vous relèvera volontiers de ce serment, comme l'exigent le salut du royaume et votre propre santé. Voulez-vous donc laisser derrière vous et les Poitevins félons et mal soumis, et l'insidieux roi des Anglais, et les Albigeois chancelants dans la foi ? Nous voulez-vous laisser en proie à tant de périls ?

— Très-cher fils, reprenait la reine Blanche, souviens-toi combien il est agréable à Dieu qu'un fils obéisse à sa mère ! Reste : la terre sainte n'en souffrira point de détriment ; tu y enverras autant ou plus de guerriers que si tu y allais en personne. »

Le roi sembla ému. « Vous assurez, répliqua-t-il, que le trouble de mes sens a été seul cause que j'aie pris la croix ? Voilà donc que je la dépose comme vous le souhaitez et me le conseillez. » Et, portant la main à son épaule, il arracha le signe du Christ.

A la vue de cette action, tous les assistants se félicitèrent avec une joie ineffable.

Mais soudain le roi, changeant de visage et de discours, leur dit : « Mes amis, maintenant je ne suis plus, sans doute, malade ni hors de sens. Je requiers donc qu'on me rende une croix ; celui qui n'ignore nulle chose sait qu'aucune nourriture n'entrera dans ma bouche jusqu'à ce que la croix fût replacée sur mon épaule.

— C'est le doigt de Dieu, s'écrièrent tous les assistants, ne nous opposons plus à sa volonté. »

On entra au mois de juin.

Louis fit ses derniers préparatifs, confia la régence absolue à Blanche de Castille, engageant son frère Alphonse à demeurer un an encore auprès de la reine pour lui alléger le fardeau du gouvernement, et manda à Paris tous les barons de France pour le renouvellement de l'hommage et le serment de garder loyauté à ses enfants, si « aucune male chose (malheur) arrivait à sa personne au saint voyage d'outre-mer. »

Le 12 juin, Louis alla prendre à Saint-Denis l'oriflamme, le bourdon et la panetière.

De Saint-Denis, il se rendit pieds nus à Notre-Dame de Paris.

Blanche marchait à ses côtés avec « soupirs, sanglots et frissonnements. »

Au sortir de la métropole, le roi continua son chemin, pieds nus toujours et marchant entre les deux reines. La foule le suivait « en larmes et pleurs, » psalmodiant des prières, redisant des antiennes et des chants d'adieu.

A l'abbaye de Saint-Antoine-des-Champs il s'arma de toutes pièces et s'élança sur son cheval de bataille, saluant de la main et du regard son peuple bien-aimé et « pleurant. »

On passa la nuit à Corbeil.

Le roi dormit profondément ; la reine Blanche pleura et pria.

Le lendemain, avant de quitter la ville, Louis, par lettres-patentes données à « l'Hôpital-les-Corbeil, », conféra de nouveau la régence à Blanche de Castille. « Cette princesse pouvait choisir à son gré les ministres pour l'administration des affaires de l'État, instituer des châtelains, forestiers et autres officiers, ou les destituer de leurs charges, etc. »

C'était à Corbeil que Blanche devait se séparer de son fils ; mais elle n'en eut point le courage et réclama comme une faveur d'aller jusqu'à Cluny.

A Cluny, ne pouvant se résoudre encore à la « despartie, » elle déclara qu'elle irait jusqu'à Lyon.

A Lyon, elle s'embarqua avec son cher fils sur le Rhône. Près d'Avignon, le roi décida, dit-on, la régente à repartir.

« Belle très-douce mère, dit-il, par cette foi que vous me devez comme à votre roi, retournez désormais. Je vous laisse mes deux fils en garde, Louis et Philippe, et Isabelle.... Et le royaume de France.... Et je sais que par vous il sera bien gardé et gouverné.

— Adieu ! fit-elle alors en pleurant, beau très-doux fils ; comment mon cœur pourrait-il endurer une telle séparation ? Certes, il serait plus dur que pierre, s'il ne se fen-

dait en deux moitiés ; car vous m'avez été le meilleur, le plus tendre fils. »

« A ce mot, elle tomba pâmée, et le roi la redressa et l'enleva, et prit congé en pleurs.... »

Et la reine « se repâma, » resta longtemps évanouie, et, revenant à elle, s'écria : « Beau tendre fils, jamais je ne vous reverrai : mon cœur me le dit bien. »

Une autre chronique affirme que la pauvre mère alla jusqu'à Aigues-Mortes, et que ce fut là, sur la grève, que Blanche fit à son fils un solennel adieu et le bénit pour la dernière fois....

« Le deuil dans le cœur, » elle reprit la route de Paris. Les populations respectèrent sa douleur par un religieux silence, et, voyant passer la reine le front pâle et priant tout bas et sans cesse, car la prière seule la sauvait du désespoir, bien des mères lui offraient l'hommage de leurs pleurs. Alors elle élevait les mains, bénissait et essayait de sourire....

Dans la joie, dans la douleur, c'était toujours la « débonnaire » Blanche !

Pendant ce temps, le roi quittait les côtes de France.

C'était le 28 août. Depuis deux jours il était dans sa nef (vaisseau), attendant un vent favorable, lorsqu'on entendit le maître nautonnier adresser ces paroles aux marins de la proue : « Votre besogne est prête. » S'adressant ensuite au roi de France, généralissime de l'armée : « Sire, dit-il, que les prêtres et les cleres viennent en avant. » Et quand ils furent sur le pont : « Chantez, bons pères, leur cria-t-il de toute sa poitrine, chantez de par Dieu ! »

Après un moment de silence et de recueillement général, les moines et les clercs entonnèrent le *Veni Creator*, des hymnes et de saints cantiques.

Alors les nef s'ébranlent, les voiles se gonflent....

« En peu de temps, dit Joinville, nous ne vîmes plus que la terre et que l'eau.... Et chaque jour le vent nous éloigna du pays où nous étions nés. »

## XVII.

La suprême autorité n'était point un changement dans les habitudes de Blanche de Castille. Il n'y avait de changement que dans son cœur, où s'était fait un vide affreux. C'était à la religion et au devoir à combler ce vide que rien ne semblait devoir remplir.

Blanche ne faillit point à la grande mission qu'il plaisait à la Providence de lui confier encore, et, se fortifiant par la prière, elle « reprit cœur d'homme » et entreprit ou plutôt poursuivit sa noble tâche, le gouvernement du royaume.

Son premier soin fut de veiller à la conservation de la paix, tant intérieure qu'extérieure. A l'intérieur, elle avait à craindre que l'hérésie du Languedoc ne trouvât l'occasion

favorable pour relever ses mille têtes sans cesse renaissantes : elle envoya donc dans cette province des hommes capables de maintenir le bon ordre. A l'extérieur, des embarras pouvaient lui être suscités par Frédéric II. Mais ce prince, cessant bientôt enfin de troubler le monde, alla pleurer ses fautes sous le froc de Cîteaux, et le calme se rétablit en Europe.

Henri III, voyant une femme sur le trône de France, et oubliant la première régence de Blanche de Castille, parla d'une invasion. La reine prit une attitude menaçante et rejeta courageusement la requête du roi d'Angleterre qui voulait passage sur le sol français pour aller punir une révolte dans l'un de ses fiefs de Gascogne.

Une paix profonde régna alors en France.

La régente en profita pour apporter de grandes améliorations dans les diverses branches de l'administration et bâtit des maisons de secours et de refuge, des églises et des monastères. Ainsi elle fit restaurer et agrandir l'Hôtel-Dieu, élever l'hospice des Audriettes pour les pauvres veuves, reconstruire l'église de Mantes, embellir la cathédrale de Chartres et l'église abbatiale du moutier royal de Saint-Denis, où elle prépara la crypte souterraine, de manière à recevoir désormais la dépouille mortelle de tous les rois de France et des princes de leur famille.

Le pauvre peuple, qu'elle aimait avec tant d'amour, avait une large part dans ses soins et sa sollicitude ; c'étaient de toutes parts de nouveaux affranchissements, de nouvelles ostises, de nouvelles communes, et aussi, pour l'illustre bienfaitrice de la France, de nouvelles bénédictions.

Les bonnes œuvres remplissaient le peu de temps que les travaux du gouvernement laissaient à la régente. Ces bonnes œuvres, elle les partageait avec la pieuse Isabelle, dont l'éminente piété et le dévouement filial faisaient l'admiration de tous et la consolation de la tendre mère.

Un an après le départ du roi, une nouvelle peine, poignante et amère, vint déchirer le cœur de la pauvre reine : Alphonse dut partir.... Comme à tous les autres, Blanche lui dit, non au *revoir*, mais *adieu*....

Cependant des messages d'Orient arrivaient assez fréquemment à la cour de France. La mère et la fille apprirent avec actions de grâces l'heureuse et rapide navigation du roi, le séjour de tout l'hiver à Nicosie en Chypre, le débarquement en Égypte, « où le bon roi Louis se jeta en la mer et fut dans l'eau jusqu'aux épaules, puis s'en alla aux païens l'écu au col, le heaume en tête et le glaive au poing »; enfin la prise de Damiette, après deux jours de combat équivalant à deux batailles.

On chanta le *Te Deum* à Paris, comme on l'avait chanté « tout au long » dans « l'host » des croisés sur la plage de l'Égypte.

Pendant quelque temps alors la reine Blanche fut sans nouvelles.

Elle commençait à « merveilleusement » s'alarmer, et ne trouvait plus de consolation que dans la prière et les douces paroles d'Isabelle, quand un prélat français croisé arriva soudain sans être attendu.

Introduit aussitôt auprès des deux princesses, il parut le front pâle, les yeux noyés de pleurs.... « Mon fils ! mes

enfants ! s'écria la malheureuse mère en tombant éplorée dans les bras de sa fille.

— Dame, le roi est vivant, dit le prélat.

— Mais les autres, les autres?... Ah ! je sens bien aux angoisses de mon âme que les autres ne me sont pas moins chers que le roi.... »

Le prêtre fortifia la reine par le souvenir de la douleur de Marie au pied de la croix, par une longue prière, et parla enfin.

Afreux récit, hélas ! Le désastre de Mansourah, la mort de Robert de France, la captivité du roi....

Disons un mot de son récit.

Les croisés, ayant fortifié Damiette, où ils perdirent malheureusement beaucoup de temps, se préparèrent à passer le Nil pour marcher sur le Caire. La possession de Damiette leur donnait la jouissance de l'une des rives du fleuve, et ils s'imaginaient emporter facilement la seconde.

Ils traversèrent à gué, mais péniblement, le Tanis qu'ils avaient devant eux.

Le comte d'Artois parut le premier sur l'autre rive.

Le roi lui avait confié, pour le passage, le commandement de l'avant-garde ; mais auparavant il lui avait fait jurer sur l'Évangile de ne rien entreprendre avant l'arrivée de l'armée entière. « Je connais si bien votre hardiesse et je redoute tant votre courage, avait ajouté Louis, que, sans ce serment, vous n'attendriez ni chauve ni chevelu » (personne). Si le bon roi eût su ce qu'il advint, il n'eût pas permis pour tout l'or du monde que son frère le précédât.

Robert d'Artois devait, aussitôt le passage effectué, re-

mettre le commandement au grand maître du Temple. Il n'en fit rien, et, sans vouloir écouter aucune observation, y répondant même par des reproches, il se mit avec une poignée d'hommes à la poursuite de trois cents Sarrasins qui avaient fui en l'apercevant.

Les chevaliers du Temple, exaspérés par les paroles de Robert, ne voulurent point souffrir qu'il les devançât tous et « piquèrent des épérons tant qu'ils purent. »

Le camp des Sarrasins fut surpris, leur chef Facardin tué, et leur armée de soixante mille combattants mise en complète déroute.

Jamais témérité n'avait été couronnée d'un pareil succès.

Mais le comte d'Artois sembla prendre à tâche de lasser la fortune. Courant toujours en poussant devant lui les fuyards, il arriva jusqu'à Mansourah, enfonça une des portes, traversa toute la ville en vainqueur. Ne pouvant cependant atteindre l'ennemi, il revint sur ses pas.

Les Musulmans s'étaient ralliés à Mansourah, autour des intrépides Mameluks et de leur chef Bibars-el-Bondari. Robert et les siens rentrèrent néanmoins dans la ville ; mais en vain ils tentèrent mille efforts héroïques pour se frayer un passage : ils tombèrent tous criblés de flèches, écrasés avec leurs chevaux par les pierres et les poutres qu'on jetait sur eux du haut des toits.

Un seul chevalier échappa, couvert de blessures, Guillaume de Sonnac, grand maître du Temple.

Pendant ce temps, un combat furieux s'engageait sur les rives du Tanis. Des nuées de Musulmans enveloppaient les escadrons français, et, au lieu de faire volte-face,

comme de coutume quand leur première décharge n'enfonçait pas l'ennemi, ils soutenaient « le choc des masses d'armes et des épées avec une audace et un acharnement extraordinaires. » Les diverses « batailles » des chrétiens furent séparées les unes des autres par les mouvements des infidèles, très-supérieurs en nombre, et ce fut par toute la plaine une mêlée universelle. « Le roi fit merveille de sa personne, se portant partout où il voyait ses gens en détresse et donnant grands et prodigieux coups de masse et d'épée. » Ce ne fut que vers le soir, et après un combat furieux de plusieurs heures, que la victoire se décida enfin en faveur des Français.

Ce triomphe était beau; mais qu'il était chèrement acheté!

Que de vides dans les rangs!

Au milieu des transports de la victoire, un servant d'armes vint apporter la terrible nouvelle de Mansourah : « Ah! sire, quel malheur!... Le comte d'Artois est mort, et tous les chevaliers qui l'accompagnaient. »

Quand le roi entendit de telles paroles, il soupira douloureusement en disant : « S'il est mort, Dieu lui accorde le pardon de ses péchés, à lui et aux autres! Mon Dieu, continua-t-il, je n'en saurais point douter, ce cher frère est dans le ciel!... Que Dieu soit adoré en toutes choses! »

En même temps de grosses larmes sillonnaient son visage.... Et les seigneurs et barons qui l'entouraient étaient émus de pitié et de compassion de le voir ainsi pleurer.

On lui redit les derniers exploits du malheureux Robert.... A chaque mot, le roi regardait le ciel, et ses pleurs recommençaient à couler.

« Sire, dit un chevalier, consolez-vous; car jamais un roi de France n'eut si grand honneur en une journée : vous avez passé une rivière à la nage pour combattre les ennemis, vous les avez vaincus et chassés de leur camp; vous vous êtes emparé de leurs engins, même de leurs tentes dans lesquelles vous coucherez cette nuit....

— Dieu soit de nouveau loué de toutes choses et de tout ce qu'il a fait ! » répondit le monarque d'une voix étouffée de sanglots.

Les Sarrasins, ayant pris le comte d'Artois pour le roi de France et s'imaginant ainsi « avoir occis le plus grand des chrétiens, » sentirent s'exalter leur confiance et leur courage. Le troisième jour après le désastre et la victoire de Mansourah, on vit se mettre en mouvement « toute la puissance des infidèles, sonnante très-impétueusement tambours et nacaires (timbales). »

Il y eut « merveilleux » combat. Les « batailles » du comte d'Anjou et d'Alphonse de Poitiers furent promptement vaincues, et tout l'honneur de la journée fut pour le roi, qui « joua merveilleusement de sa bonne épée et porta l'effroi dans tous les rangs des Turcs. »

Ce triomphe était plus beau et plus grand que tous les autres triomphes; mais une troisième victoire de ce genre, et c'en était fait de l'armée chrétienne....

Malheureusement, le roi, au lieu de faire retraite sur Damiette, resta dans les plaines de la Massoure, où la disette

et « d'étranges » maladies causées par l'infection des corps putréfiés, vinrent décimer les croisés. « La chaire des jambes se desséchait jusqu'à l'os, dit Joinville, la peau devenait noire, tannée et couleur de terre, à la ressemblance d'une vieille *houze* (botte); la chair d'entre les gencives nous pourrissait, et sitôt qu'on se préparait à saigner du nez, on était bien certain de mourir en peu de temps. Pour mieux nous guérir, les Sarrasins peu après nous affaiblèrent. »

Le roi lui-même devint malade.

On songea alors à la retraite, retraite de malades, de blessés, d'hommes exténués par défaut de nourriture, sous un soleil brûlant, devant une armée saine et active.

Les malades furent entassés dans des bateaux; les moins faibles, le roi à leur tête, protégèrent le convoi à cheval.

A peine cette triste phalange se fut-elle ébranlée, que les ennemis l'assaillirent de toutes parts, de près, de loin, en queue, de front, à coups de dards, d'épées et de massues.

On marcha pourtant, combattant le jour et la nuit.

Le roi, toujours malade, s'affaiblissait de plus en plus. A Kiarceh, on fut obligé de le descendre de cheval et de le coucher, tant il était mal, « la tête sur le giron d'une bourgeoise de Paris qui se trouvait là avec les croisés. »

Ce fut là que Louis, en dépit des efforts héroïques des braves qui l'entouraient, fut pris par les infidèles. Charles d'Anjou, Alphonse de Poitiers et des milliers de chevaliers furent pris avec lui.

Ces affreuses nouvelles arrivèrent à la fois à la malheureuse mère.

Ainsi l'un de ses fils était mort, les trois autres gémissaient dans les fers....

La première émotion fut terrible pour notre reine. Elle tomba défaillante de douleur dans les bras de son Isabelle, sa consolation suprême.

« Mère, murmura la princesse, Dieu a voulu ! Dieu veut ! »

Le vrai chrétien s'est toujours relevé à cette parole sainte.

« Dieu veut ! répéta Blanche de Castille en se laissant glisser à deux genoux et en inclinant la tête jusque dans la poussière, comme pour se soumettre à cette volonté divine que toute créature doit adorer et bénir. Dieu veut ! Dieu veut ! redit bien des fois la régente en versant des torrents de larmes, mais en conjurant le ciel de lui donner courage et force.

— Très-douce mère, fit encore Isabelle, ils sont tous heureux. Louis, Alphonse et Charles souffrent pour la foi ; Robert a obtenu l'honneur des honneurs, la grâce des grâces, mourir pour le Christ ! »

A cette pieuse réflexion, Blanche, comme femme, comme mère, continua ses pleurs ; comme chrétienne, elle bénit en unissant sa douleur à celle de la « benoïste » vierge Marie.

Cependant une voix lui disait au cœur que ses fils attendaient d'elle autre chose que des larmes : il leur fallait des hommes, de l'argent. Luttant avec un courage admirable contre la nature et la douleur, elle se mit à l'œuvre : elle

conjura l'Église, qui pleurait les événements d'Égypte « avec des larmes de sang, » de prêcher de nouveau la croisade; et tandis que l'élite « des braves et des preux » restés en France après le saint roi courait à Aigues-Mortes, elle sut amasser une somme telle que « onze charrettes et plusieurs chevaux bien chargés ne la pouvaient porter. »

Le courage et l'amour maternel avaient soutenu la malheureuse Blanche; mais dès qu'elle eut accompli tout ce qui était en son pouvoir pour ses enfants, sa santé s'altéra. « Malgré les efforts de sa constance et de sa piété, dit Gombault d'Auteuil, la nature ne laissa pas de souffrir extrêmement en elle, et le corps pâtit beaucoup par la résistance de l'esprit. Tant y a que cette atteinte fut, à vrai dire, un coup mortel pour la régente. Le corps, qui ne pouvait répondre aux forces de l'esprit, alla toujours depuis en s'affaiblissant, et l'on peut dire avec vérité que notre illustre princesse commença dès lors de mourir. »

---

## XVIII.

D'autres chagrins attendaient la régente.

« Dieu, voulant de plus en plus éprouver la constance de Blanche de Castille par la diversité des afflictions, » permit qu'en cette année 1251, « l'ennemi du genre humain, qui voyait avec peine la paix dont jouissait en France la foi chrétienne, inventât un nouveau genre de séduction. Satan choisit pour exécuteur de sa nouvelle ruse un infâme apostat de Hongrie. »

Jacob était son nom.

« Un inconnu, racontent les chroniqueurs, un vieil homme à grande barbe, au visage maigre et pâle, qui parlait avec une égale facilité le latin, le français et l'allemand, se mit à errer çà et là par les campagnes, prêchant sans l'autorisation du pape ni le patronage d'aucun prélat, et assurant que la bienheureuse Marie, mère du Seigneur, lui était apparue entourée d'une troupe d'anges, et lui avait

donné mission d'assembler les pasteurs de brebis ou d'autres animaux.

« Le ciel, disait-il, accorde à l'humble simplicité des pasteureaux ce qu'il a refusé à l'orgueil des chevaliers, à savoir, de délivrer la terre sainte et de venger le bon roi Loys des infidèles. »

« Frères, disait-il encore en montrant une de ses mains constamment fermée, je tiens là l'ordre écrit par la Vierge-Mère elle-même de réunir une croisade de peuple, surtout de bergers, attendu que Dieu veut confondre la noblesse de France ! Oui, Jésus-Christ, ce bon pasteur, veut se servir de simples bergers, afin d'opérer la délivrance du meilleur roi du monde. »

Le peuple crut.

Blanche, espérant que ces pasteureaux délivreraient la terre sainte et secourraient son fils, les prit en grâce et protection.

Les pasteureaux se multiplièrent donc « merveilleusement » jusqu'au nombre de cent mille et plus.

Quand le maître et ses principaux acolytes « se virent en si grand état, » ils commencèrent « à dévier de la foi » dans leurs prédications et à se porter à quelques excès. Néanmoins, Jacob s'était avancé jusqu'à Paris avec tous les siens. Blanche continua à penser comme tant d'autres que c'étaient de bonnes gens envoyés par Notre-Seigneur, fit venir le grand maître devant elle et lui demanda son nom ; il lui répondit qu'on l'appelait le *maître de Hongrie* ; la reine l'honora grandement et lui fit de grands dons. Jacob conçut alors un tel orgueil, qu'il se revêtit comme prêtre en l'église

Saint-Eustache de Paris, prêcha la mitre en tête comme un évêque, et se fit honorer et servir.

« Quand les pastoureaux eurent ainsi passé par la ville de Paris, ils pensèrent n'avoir plus rien à redouter et se vantèrent d'être les plus gens de bien du monde, puisqu'à Paris, où est la source de toute sagesse, personne ne les avait contredits en quoi que ce fût. » Alors ils commencèrent à se répandre en invectives contre les clercs, les moines, les évêques, le pape et l'Église, et à se livrer à tous les excès.

Ils allèrent jusqu'à Orléans, massacrant sur leur passage les prêtres qu'ils rencontraient.

A Orléans, le maître prêcha. Étant monté en chaire, il commença à exposer des erreurs qu'on ne saurait répéter; mais un des écoliers, qui se tenait à distance, s'approchant soudain, lui cria courageusement : « Méchant hérétique, ennemi de la vérité, tu en as menti par la gorge, et tu abuses des innocents par tes fausses et trompeuses harangues ! »

« A peine avait-il dit, qu'un de ces vagabonds s'élança sur l'écolier et lui fendit la tête avec une hache à bec. »

Alors il y eut grand tumulte, lutte sanglante....

« Les cris et les plaintes des bonnes gens montèrent jusqu'aux oreilles de madame Blanche, des grands et des prélats.

« Le Seigneur le sait, dit modestement la reine, j'espérais que ces gens-là recouvreraient toute la terre sainte en simplicité et sainteté; mais, puisque ce sont des imposteurs, qu'ils soient excommuniés, pourchassés et détruits ! »

Repoussés d'Orléans, les pastoureaux s'étaient répandus dans le Berry. La régente envoya des troupes pour les combattre. Mais avant que ces troupes arrivassent, les bons gens de Bourges avaient triomphé du maître « en lui faisant sauter la cervelle et en l'envoyant ainsi en enfer, » et les pastoureaux, terrifiés par le « trépasement de leur chef, » s'étaient éparpillés sans résistance ou laissé massacrer comme des chiens enragés. »

Quelques chroniqueurs prétendent que ce maître de Hongrie était un apostat de l'ordre de Cîteaux, qui avait promis au soudan de lui mener une multitude infinie de chrétiens pour en faire des esclaves, afin que la France, « veuve à la fois de son peuple et de son roi, fût plus facilement ouverte aux Sarrasins. »

Les pastoureaux, poursuivis de toutes parts et massacrés sans pitié quand ils faisaient résistance, s'éloignèrent rapidement des terres de France et tentèrent de se réfugier sur celles du roi d'Angleterre en Guyenne. On les y accueillit les armes à la main; Simon de Leicester, gouverneur de Bordeaux, les vainquit complètement, tua tous leurs chefs et les dispersa.

Les pastoureaux ne reparurent jamais. La plupart regagnèrent leurs villages; d'autres se réfugièrent en Palestine, espérant racheter leurs erreurs par une mort chrétienne.

Mais leurs excès avaient brisé le cœur de la régente.... Blanche gémissait de s'être laissé tromper, aveugler par sa tendresse pour ses enfants, et d'avoir ainsi livré ses sujets, qui étaient ses enfants aussi, aux violences de ces misérables.

Son premier soin, à l'apparition des pastoureaux, avait été d'en informer le roi ; elle lui avait fait partager ses espérances ; mais bientôt, hélas ! il lui avait fallu lui révéler sa cruelle déception, les maux qui accablaient la France et l'effroi qui régnait dans tout le royaume.... Louis, qui venait d'être rendu à la liberté, fit aussitôt partir ses frères Alphonse et Charles, pour aider sa mère à porter le fardeau de la régence et combattre, s'il y avait lieu, les vagabonds du maître de Hongrie.

La révolte, car nous ne saurions donner d'autre nom à la grande confédération des pastoureaux, était apaisée quand les princes arrivèrent en France, et le royaume jouissait d'une heureuse paix.

Nous ne dirons pas la joie et la douleur de notre reine, quand elle pressa ses enfants bien-aimés sur son cœur de mère. Mais la douleur l'emportait de beaucoup, hélas ! sur la joie : Robert n'était plus !

Louis faisait dire que, parfaitement tranquille tant qu'une régente si sage, si prudente, si courageuse, prendrait soin de ses États, il avait résolu de ne point quitter la Palestine avant d'y avoir rétabli les affaires des chrétiens.

Alphonse était atteint de paralysie, conséquence des privations, des fatigues, des souffrances qu'il avait éprouvées en Orient.

Nous serions tenté de nous écrier que c'était trop d'épreuves à la fois, si nous ne savions que Dieu proportionne ses grâces à nos peines, et nos peines à nos forces. Nous serions tenté de murmurer en voyant une femme si sainte et si vertueuse accablée de tant de peines déchirantes, si nous

ne savions que les tribulations de cette vie sont une nouvelle et grande preuve de l'amour et de la sollicitude de Dieu. Il châtie ceux qu'il aime, lit-on dans les livres saints.

Au premier moment, Blanche de Castille s'abandonna à une douleur amère et profonde, à un désespoir violent. Une voix lui cria au cœur que Louis, ce fils tant aimé et si digne de l'être, elle ne le reverrait plus sur la terre ; et n'en était-ce point assez de Robert ?

Mais, comme toujours, vaincue un instant par la nature, elle se releva par la force de la grâce et porta sa douleur au pied de la croix. « Beau sire Dieu, s'écria-t-elle au milieu de ses larmes et de ses sanglots, que ton saint nom soit béni ! »

Véritable chrétienne, Blanche lutta de toutes ses forces contre le chagrin et le découragement, dévora, pour ne pas alarmer ses peuples, l'inquiétude que lui inspirait l'absence prolongée du roi, se livra à un travail excessif, afin de ne négliger aucune des branches de l'administration, et attendit tout de Dieu.

Le cœur et l'esprit restaient vaillants et courageux ; mais le pauvre corps, miné par tant de craintes, de chagrins et de souffrances, s'affaiblissait de plus en plus.

Cependant un nouveau message arriva d'Orient. Le roi travaillait à réparer ses pertes, mais il manquait de gens d'armes, de vivres, de munitions.

Blanche mit la main à l'œuvre, parvint à faire partir un autre convoi d'hommes et d'argent. Elle se dévouait jusqu'à la fin aux intérêts de son fils et de l'État.

Au milieu de ces soins, un déplorable événement vint,

dans les premiers mois de 1253, porter un coup douloureux au cœur de la régente.

Par ordre du saint-père, le chapitre de Paris avait dû contribuer de ses deniers au dernier envoi d'argent fait au bon roi. Dès lors le chapitre se montra dur envers ses tenanciers, à ce point que quelques bonnes gens de Chastenay étant venus le supplier de leur accorder un délai pour leurs redevances, les chanoines en firent incarcérer sans pitié un grand nombre et reconduire les autres dans leurs villages, la corde au cou, comme des malfaiteurs.

Blanche de Castille, apprenant une telle sévérité, fit prier le chapitre d'user d'indulgence.

Le chapitre se crut blessé dans son autorité, attaqué dans sa suzeraineté par les prières de la reine. Il enferma tout, vieillards, femmes et enfants, dans des cachots sombres et infects où plusieurs de ces malheureux expirèrent de froid, de faim ou de maladie.

Au récit de ce barbare traitement, Blanche manda ses gentilshommes et les bourgeois de Paris, et, quoique d'une faiblesse toujours croissante, elle se fit armer comme un chevalier, courut à Chastenay, alla droit aux prisons, et, tenant un bâton à la main, elle commanda que l'on brisât les portes.

La reine reçut les malheureux prisonniers dans ses bras en les nommant ses enfants, les consola, essuya leurs pleurs, leur distribua d'abondantes aumônes, et força les chanoines à les affranchir.

Telle fut la dernière action de Blanche de Castille. La fin

couronne l'œuvre. La sainte reine devait achever par un bienfait une vie si pleine de charité et de vertu.

Son véhément amour pour le pauvre peuple l'avait soutenue ou plutôt avait décuplé ses forces en cette circonstance; elle avait pu marcher jusqu'à Chastenay; mais là, sa noble action accomplie, elle se sentit défaillir et se fit transporter à l'abbaye du Lys, près Melun, que dirigeait la comtesse de Mœurs, son amie.

C'était près de la pieuse abbesse que la reine venait, quand les soins de l'État le lui permettaient, déposer le poids de ses grandeurs et puiser le courage et la consolation.

Elle y était à peine arrivée, au retour de Chastenay, qu'une désolante nouvelle se répandit dans Paris, dans le royaume. Louis, disait-on, venait de faire vœu de ne plus quitter la Palestine.

Ce bruit arrive à la reine....

La reine pâlit « étrangement, » son œil devient hagard, sa bouche s'entr'ouvre, et elle ne peut proférer une parole; elle tombe sans vie dans les bras de l'abbesse et d'Isabelle, qui la suivait en tous lieux.

La pieuse fille redit la sainte parole qui tant de fois avait vaincu la douleur et la nature dans le cœur de Blanche de Castille : Dieu le veut....

Blanche rouvre les yeux, mais c'est pour les fermer encore; et elle va ainsi, pendant tout un jour, d'évanouissement en évanouissement.

Pendant la volonté l'emporte une dernière fois sur la nature : Si Dieu le veut, Blanche se soumettra; elle se relève courageuse.

Hélas ! elle sent bientôt que le courage n'est point la force, et que la force l'a trahie au moral comme au physique.

« Dieu vouloit la retirer du monde qui n'étoit pas moins le théâtre de son martyre que celui de sa gloire. »

Blanche de Castille comprend qu'elle est arrivée au terme de sa course, et, désirant accomplir son devoir jusqu'à la fin, elle se fait immédiatement transporter à Paris, règle les affaires du gouvernement avec ce jugement admirable qui ne l'avait pas un instant abandonnée, remet la régence aux mains de ses enfants et se prépare généreusement à la mort.

« Elle réduisit alors en pratique, dit Gombault d'Auteuil, la science de bien mourir à laquelle elle s'était étudiée toute sa vie.... »

Détournant les yeux de toutes les choses de ce monde, Blanche écrivit à l'abbesse de Maubuisson, lui mandant qu'elle aurait pris depuis longtemps le saint habit de Cîteaux, si Dieu ne lui avait donné sur la terre si haute et si périlleuse mission ; mais qu'elle souhaitait au moins mourir sous les livrées de Marie.

L'abbesse accéda à ce pieux désir, et Blanche, ayant dépouillé ses vêtements de reine et revêtu la bure de Cîteaux, prononça ses vœux et se fit étendre sur une couche de cendre.

Isabelle, touchant modèle de piété filiale, ne quittait point sa mère et la soignait avec un admirable dévouement.

L'impératrice d'Orient, nièce de Blanche de Castille, secondait la bonne fille et partageait sa légitime douleur.

Renaud de Corbeil, alors évêque de Paris, restait age-

noùillé au chevet du lit de la reine ou sur le seuil de son appartement. Il priait, mais répétait en gémissant que la sainte princesse était un fruit mûr pour le ciel.

Les prélats du royaume et les hauts barons se pressaient autour du saint évêque, joignant leurs prières à ses prières, leurs sanglots à ses sanglots, et recueillant les pieuses paroles qui, de temps à autre, échappaient à la mourante.

Le mal faisait d'effrayants progrès.... Bientôt la reine Blanche entra en agonie.

L'agonie dura cinq jours entiers.

Enfin, le 1<sup>er</sup> décembre, jour anniversaire du couronnement de Louis IX, la mort vint abrégér les souffrances de l'illustre martyre de l'amour maternel.

Le deuil se répandit dans tout le royaume, quand la reine Blanche eut rendu le dernier soupir : chacun avait perdu une mère....

Le peuple, plein de douleur, imagina pour la souveraine qu'il avait tant aimée des funérailles telles qu'on n'en avait jamais vu.

« Le corps de l'illustre reine, étant toujours couvert des habits de religion, fut revêtu par-dessus à la royale, dit Gombault d'Auteuil. On lui mit la couronne en tête sur son voile, le grand manteau de reine sur le grand manteau de l'ordre de Cîteaux, la croix en une main et le sceptre en l'autre. On éleva Blanche de Castille, en cette disposition, dans une chaire ou plutôt sur un trône d'or que l'on fit exprès pour cette auguste cérémonie. Le visage était découvert, et l'on y voyait encore cette majesté et cette douceur qui en avaient été les traits les plus caractéristiques. »

Les plus hauts barons réclamèrent l'honneur de porter la reine Blanche, du palais à la porte Saint-Denis, puis à Pontoise, puis à Maubuisson, abbaye fondée par l'illustre princesse en souvenir de son époux, de son père et de sa mère, où elle avait désiré être ensevelie.

On la déposa dans l'église sous les dalles du chœur.

Tout le peuple de Paris et de la contrée environnante avait suivi en foule le convoi funèbre. Il éclata en sanglots et en gémissements, quand la pierre sépulcrale retomba pour jamais sur les restes mortels de sa reine bien-aimée.... Blanche de Castille, après avoir fait l'admiration du monde, laissait des regrets universels.

Et qu'était la douleur du peuple, comparée à l'immense douleur des enfants de la tendre mère !

Isabelle de France était anéantie. « Le jour, dit son historien Rouillard, le jour ce n'étaient que sanglots et soupirs; la nuit, elle arrosait sa couche de larmes continuelles. Il n'y avait personne qui, la voyant, n'en fût émue de pitié. »

Le cardinal-légit, le premier en Palestine instruit de la mort de Blanche de Castille, se hâta d'en prévenir le chancelier et Geoffroy de Beaulieu. Tous trois coururent au palais et demandèrent à parler secrètement au roi.

Frappé du bouleversement de leurs traits, Louis les conduisit à sa chapelle, et, sans proférer une seule parole, s'assit avec eux au pied de l'autel. « Un secret pressentiment lui disait au cœur qu'il avait besoin de se retrouver devant celui qui a tant souffert et à qui nous devons offrir toutes souffrances.... »

Odon de Château-Raoul prend la parole, énumère au roi, une à une, les grâces dont le Seigneur l'a comblé.... Entre toutes ces grâces, une bonne et sainte mère....

A ce mot, la voix du cardinal s'altère, il fond en pleurs, et la fatale nouvelle lui échappe.

Louis tombe le visage contre terre; des sanglots brisent sa poitrine, et, les mains jointes, il s'écrie : « Il est bien vrai, ô très-cher père Jésus-Christ, j'aimais ma mère sur toutes créatures de ce siècle mortel!... Il est bien vrai! Mais que votre saint nom soit béni!... »

Il pria longtemps, et les saints prêtres avec lui.

Au bout de quelques heures, le cardinal et le chancelier laissèrent Louis « en soupirs et en larmes avec son confesseur; et deux jours entiers se passèrent ainsi, sans qu'il consentit à voir personne, sinon Geoffroy de Beaulieu. »

Le troisième, il envoya chercher le sire de Joinville.

« Ah! sénéchal, lui dit-il en tombant tout en pleurs dans ses bras, j'ai perdu ma mère!... ma bonne mère! »

« Louis parut longtemps inconsolable; ses pensées les plus intimes, ses affections les plus tendres, ses souvenirs les plus chers, avaient toujours eu sa mère pour objet. Il ne put trouver d'allégement à tant d'amertume qu'en faisant célébrer en grande pompe dans toutes les églises de Syrie des services funèbres pour le repos de l'âme de Blanche de Castille. Voulant que la France, comme l'Orient, s'unît à ses pieuses intentions, il envoya de riches présents dans les principales basiliques de son royaume, afin que partout on priât pour la régente et qu'on y bénît sa mémoire vénérée. »

Voici l'éloge que fait de la sainte princesse Gombault d'Auteuil, son premier historien :

« Blanche de Castille a été l'une de ces femmes fortes et généreuses dont l'Écriture sainte nous représente les merveilles. Elle a été une héroïne chrétienne, qui, malgré l'éblouissement que produit l'éclat des grandeurs humaines, n'a pas laissé de trouver le chemin de la perfection des plus saintes âmes.

« Elle a été un exemple tout particulier de la gloire et des adversités temporelles; un modèle accompli d'une bonne mère, d'une vertueuse reine et d'une sage régente; une princesse qui, dans les faveurs qu'elle avait reçues de la nature et de la fortune, s'est étudiée à les employer toutes pour mériter celles de la grâce. Sa piété a su l'art de s'accorder avec sa grandeur, sa beauté avec sa modestie, sa justice avec la plus signalée clémence qui fût jamais, et sa bonté avec une fermeté exemplaire.

« La douceur de Blanche ne peut guère trouver de pareille, et toutefois elle n'obligea jamais ce cœur royal à rien faire de lâche, à souffrir aucune chose qui fût injurieuse à sa dignité ni à rien entreprendre contre son devoir. Elle est parvenue au plus haut degré de la politique, mais par des moyens tout chrétiens, tout innocents et tout sanctifiés. Elle a ménagé les intérêts de la France avec une adresse incomparable, avec une vigueur d'esprit extraordinaire, et avec tous les favorables succès que l'on pouvait espérer de sa prudence.

« Enfin on peut dire que Blanche de Castille a été une

princesse de qui la vie fut l'abrégé de toutes sortes de perfections. »

Quelques vers latins furent gravés sur la pierre funèbre de Maubuisson, à la mémoire de la reine Blanche. En voici la traduction, que nous empruntons à M. de Villeneuve-Trons :

« C'est toi, noble Castille, qui vis s'élever de ton sein ,  
comme une étoile qui brille dans les cieux, cette Blanche  
que la France pleure aujourd'hui. Fille du roi Alphonse ,  
elle fut l'épouse du roi Louis. Pendant son veuvage et sa  
régence, le royaume fleurit en paix. C'est elle encore qui  
tint les rênes de l'État durant les expéditions de son fils ,  
et toujours avec le même bonheur. Enfin, elle se consacra  
à Dieu dans cette retraite; et celle qui, par ses soins vigi-  
lants, fit le salut et la prospérité de la France, celle qui fut  
si grande, n'offre plus dans ce tombeau qu'une humble  
religieuse. »

FIN.



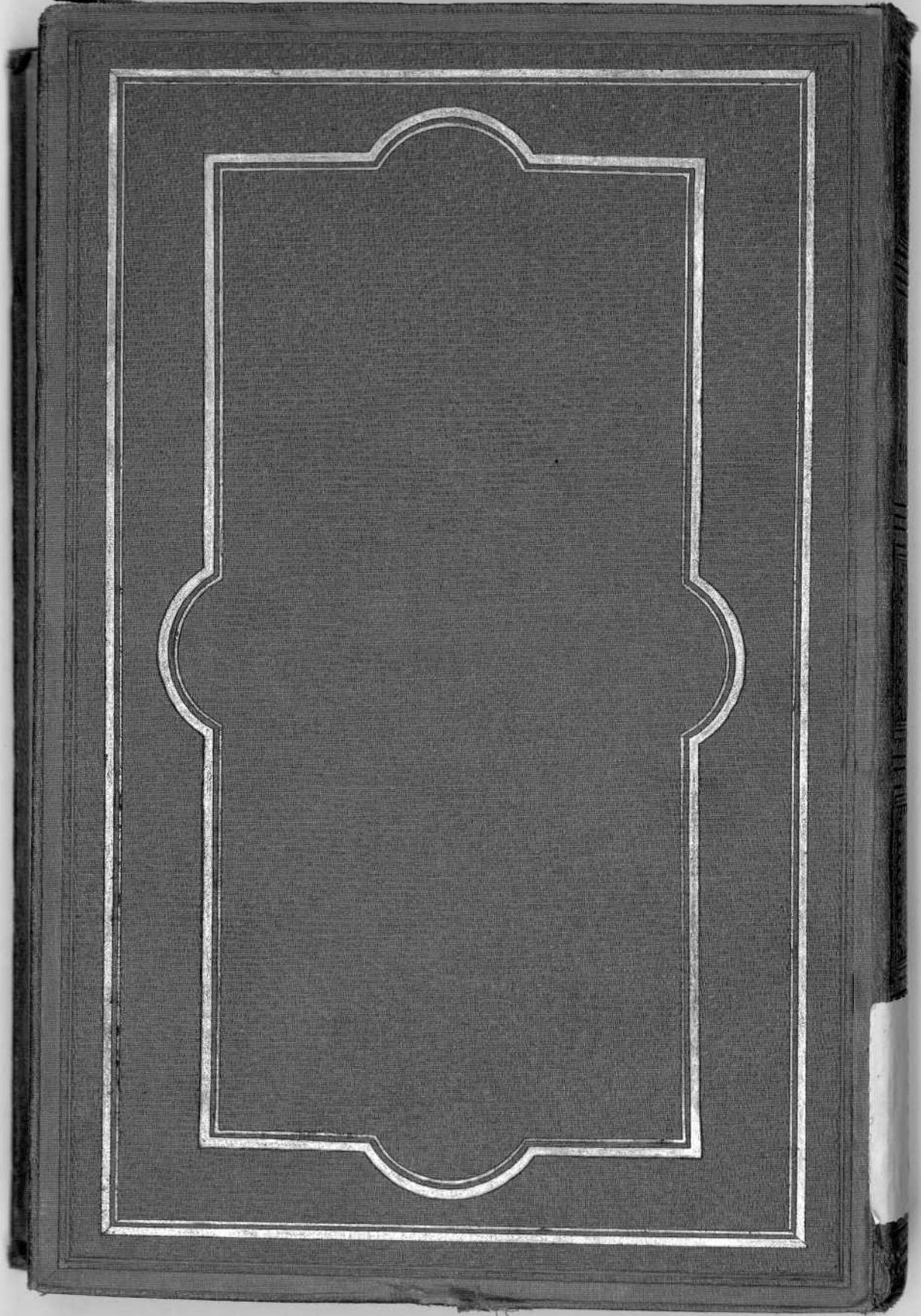












G 32062